

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

—  
GŒTHE

—  
FAUST

—  
PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
Rue de Valois, 2, Palais-Royal.

25 Centimes

25 CENTIMES VENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

# BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — VOLUMES A 25 c.

## CATALOGUE GÉNÉRAL

<i>Alfieri</i> . De la Tyrannie..... 1	<i>Diderot</i> . Romans et Contes.... 3
<i>Arioste</i> . Roland furieux..... 6	— Mélanges philosophiques.... 1
<i>Beaumarchais</i> . Mémoires..... 5	<i>Duclos</i> . Sur les Mœurs..... 1
— Barbier. Mariage de Figaro.. 2	<i>Erasmus</i> . Eloge de la Folie.... 1
<i>Beccaria</i> . Délits et Peines..... 1	<i>Epictète</i> . Maximes..... 1
<i>Bernardin de Saint-Pierre</i> .	<i>Fénelon</i> . Télémaque..... 3
Paul et Virginie..... 1	— Education des Filles..... 1
<i>Boileau</i> . Satires. Lutrin..... 1	<i>Florian</i> . Fables..... 1
— Art poétique. Epîtres..... 1	<i>Foë</i> . Robinson Crusoé..... 4
<i>Bossuet</i> . Oraisons funèbres... 2	<i>Fontenelle</i> . Dialogue des Morts. 1
<i>Boufflers</i> . Œuvres choisies... 1	— Pluralité des Mondes..... 1
<i>Brillat-Savarin</i> . Physiologie	— Histoire des Oracles..... 1
du Goût..... 2	<i>Gœthe</i> . Werther..... 1
<i>Byron</i> . Corsaire. Lara, etc.... 1	— Hermann et Dorotheé..... 1
<i>Cazotte</i> . Diable amoureux.... 1	— Faust..... 1
<i>Cervantès</i> . Don Quichotte..... 4	<i>Goldsmith</i> . Le Vicaire de Wake-
<i>César</i> . Guerre des Gaules..... 1	field..... 2
<i>Chamfort</i> . Œuvres choisies... 3	<i>Gresset</i> . Ver-Vert. Méchant.... 1
<i>Chapelle et Bachaumont</i> . Voya-	<i>Hamilton</i> . Mémoires du Cheva-
ges..... 1	lier de Grammont..... 2
<i>Cicéron</i> . De la République.... 1	<i>Homère</i> . L'Iliade..... 2
— Catilinaires. Discours..... 1	<i>Horace</i> . Poésies..... 2
<i>Colin-d'Harleville</i> . Le Vieux	<i>Jevdy-Dugour</i> . Cromwell.... 1
Célibataire..... 1	<i>Juvénal</i> . Satires..... 1
<i>Condorcet</i> . Vie de Voltaire... 1	<i>La Boétie</i> . Discours sur la Ser-
— Progrès de l'Esprit humain.. 2	vitude volontaire..... 1
<i>Corneille</i> . Cid. Horace..... 1	<i>La Bruyère</i> . Caractères..... 2
— Cinna. Polyeucte..... 1	<i>La Fontaine</i> . Fables..... 2
— Rodogune. Menteur..... 1	<i>Lamennais</i> . Livre du Peuple.. 1
<i>Courier (P.-L.)</i> . Chefs-d'œuvres	— Passé et Avenir du Peuple.. 1
Lettres..... 3	— Paroles d'un Croyant..... 1
<i>Cyrano de Bergerac</i> . Choix... 2	<i>La Rochefoucauld</i> . Maximes... 1
<i>D'Alembert</i> . Encyclopédie.... 1	<i>Lesage</i> . Gil-Blas..... 5
— Destruction des Jésuites... 1	— Diable boiteux..... 2
<i>Dante</i> . L'Enfer..... 2	— Bachelier de Salamanque... 2
<i>Démosthènes</i> . — Phillippiques et	— Turcaret. Crispin..... 1
Olynthiennes..... 1	<i>Linguet</i> . La Bastille..... 1
<i>Descartes</i> . De la Méthode.... 1	<i>Longus</i> . Daphnis et Chloé.... 1
<i>Desmoulins (Camille)</i> . Œuvres. 3	<i>Mably</i> . Droits et Devoirs.... 1
<i>Diderot</i> . Neveu de Rameau... 1	— Entretiens de Phocion.... 1
— Paradoxe sur le Comédien.. 1	<i>Machiavel</i> . Le Prince..... 1

FAUST

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

*Inscr. A. 16. 779*

GOËTHE

FAUST

TRAGÉDIE

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1879

Tous droits réservés

*41537*

*1879*

*1891*



1953

1953

1956

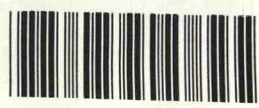
1961

Biblioteca Centrala Universitara  
"Carol I" Bucuresti  
Cota.....39434

RC 6/09

1961

B.C.U. Bucuresti



C41537

# FAUST

---

## PROLOGUE SUR LE THÉÂTRE

---

### LE DIRECTEUR, LE POÈTE, UN BOUFFON

#### LE DIRECTEUR.

Allons ! mes braves et fidèles camarades, vous qui m'avez souvent assisté dans mes embarras et dans mes peines, dites-moi, je vous prie, ce qu'on augure en Allemagne de notre entreprise. C'est à la foule que je voudrais plaire, parce qu'elle vit et fait vivre. Les poteaux sont dressés, le théâtre est prêt, le public averti ; déjà les spectateurs prennent place ; les yeux en l'air, ils attendent et se prêteront volontiers aux illusions qu'ils nous demandent. Je sais bien comment l'on s'empare de l'esprit d'une assemblée, et pourtant je ne fus jamais plus embarrassé qu'aujourd'hui ; ces gens-ci ne sont pas habitués aux chefs-d'œuvre, mais ils ont terriblement lu. Où trouver quelque chose de frais, de nouveau, qui les amuse et les intéresse ? Encore une fois, il s'agit d'attirer la foule.

Je veux la voir arriver à grands flots, comme un fleuve dont le vent soulève les vagues ; je veux qu'en plein jour, avant quatre heures, elle assiège toutes les portes à la conquête d'un billet, au hasard de se rompre le cou, comme au temps de famine à la porte des boulangers. A toi, poète, d'opérer ce miracle : **mon ami, fais de ton mieux aujourd'hui.**

#### LE POÈTE.

Ne me parlez pas de cette foule grossière ! A son aspect le génie s'épouvante et s'enfuit : éloignez ces flots tumultueux qui pourraient m'entraîner dans leur tourbillon ; conduisez-moi plutôt dans une solitude tranquille ; c'est là que le poète goûte des joies pures, c'est là que l'amour et l'amitié, ces trésors de nos cœurs, sont cultivés par la main des dieux. Ah ! quand je veux exprimer les émotions profondes qui naissent au fond de mon âme, mes lèvres tremblantes trouvent à peine des paroles ; et si j'obtiens quelques inspirations heureuses, elles se perdent dans le tumulte, elles sont méconnues du temps présent. Souvent c'est après de longues années que l'œuvre du génie reparaît dans son éclat : le clinquant ne brille qu'un jour ; l'or pur se conserve et passe à la postérité.

#### LE BOUFFON.

Eh ! laissez-moi donc tranquille avec votre postérité ! Si moi aussi je voulais m'occuper d'elle, qui songerait à égayer nos contemporains ? Car enfin ils demandent leur part, et il est juste qu'on la leur fasse. Je sais comment les mettre en belle humeur, ma mine réjouie les y dispose : la foule n'épouvante pas celui qui sait exciter la sympathie ; plus elle est nombreuse, plus il est sûr de l'émouvoir. Allons donc ! prenez courage ; présentez-vous sans embarras ; que l'imagination précède : la raison et l'intelligence, le sentiment et la passion formeront son cortège ; mais surtout, n'oubliez pas la folie.

#### LE DIRECTEUR.

Du mouvement, sur toutes choses, du mouvement ! On vient ici au spectacle ; on veut qu'il y ait beaucoup à voir. Si les yeux ont été satisfaits, si vous présentez

au public des tableaux variés et merveilleux, vous voguez à pleines voiles, et le spectateur en sortant vous proclame son favori. Vous ne pourrez plaire à la foule que par la quantité : en fin de compte, chacun pense à soi. Si vous étalez un nombreux assortiment, vous en aurez pour tous les goûts, et vos chalands satisfaits se retireront de bonne humeur. Pourquoi prendre tant de peine à lier ensemble ce qui doit être mis en pièces? Le travail que je vous demande est facile; la conception, l'exécution, ne coûteront qu'un instant, et puisque le public ne manquerait pas de mettre en lambeaux votre ouvrage, autant vaut, je le répète, le lui servir en cet état.

LE POÈTE.

Eh quoi! c'est à ce métier misérable que vous prétendez nous réduire! L'artiste n'est-il donc qu'un manoeuvre? Mais, je le vois, le mauvais goût de nos auteurs du jour vous a séduit.

LE DIRECTEUR.

Un tel reproche ne m'inquiète guère : un bon ouvrier choisit les outils en raison de la matière. Songez que vous avez du bois tendre à travailler, ou, pour parler sans métaphore, voyez de quelles personnes se compose votre auditoire. L'un vous arrive poursuivi par l'ennui; l'autre quitte la table, fatigué d'un long repas; celui-ci, et c'est bien pire encore, vient de lire les journaux. Chacun est distrait comme pour un bal masqué. La curiosité seule peut réveiller leur apathie. Les femmes nous apportent leur toilette, leur beauté, et sont en scène pour leur compte. Qu'ont à faire de telles gens de vos sublimes rêveries? Pensez-vous qu'elles soient bien propres à les tenir en belle humeur? Examinez de près ces amateurs de poésie; ils sont froids ou malveillants; ils attendent impatiemment la fin, l'un pour retourner au jeu, l'autre pour aller coucher chez des filles. Et vous convoquerez les chastes Muses pour le service de telles gens? Pauvres fous que vous êtes! Ne prenez pas tant de peine; entassez les événements pêle-mêle, ne craignez pas de vous tromper de chemin. Contenter les hommes, cela est trop difficile; cherchez seulement à les émouvoir, il n'importe comment, par la peine ou par le plaisir... Mais qu'avez-vous?



## LE POÈTE

Retire-toi et va chercher d'autres amis ! Le poète ne se déshonorera pas pour te complaire ; il ne profanera pas le plus noble des dons qu'il ait reçus de la nature ! Comment gouverne-t-il les âmes ? comment soumet-il les éléments ? n'est-ce pas par l'harmonie ? L'harmonie ! elle inonde son cœur, et il l'a puisée dans les merveilles de la création. Le fil des Parques indifférentes se roule au hasard sur leurs fuseaux : des événements confus, des êtres discordants se rencontrent, se choquent : à qui appartient-il de débrouiller cette confusion, d'animer ce chaos, de le soumettre aux lois du rythme ? qui saura dans une savante ordonnance disposer les détails pour un effet général ? composer des accords sonores, des cris aigus, des passions furieuses ? qui prètera au soleil du soir sa douce chaleur, au printemps les fleurs qu'il sème sous les pas d'une amante ? qui tressera la couronne de feuilles vertes ? qui enflammera les héros pour cette noble récompense ? qui a créé l'Olympe ? qui réunit les dieux ? Le génie du poète vous révèle la puissance de l'homme.

## LE BOUFFON.

Eh bien ! soit : exerce ce génie, mais compose-t-on un poème comme on fait l'amour dans ce monde ? On se rencontre par hasard ; le cœur est ému, l'on s'arrête et l'on s'engage peu à peu ; le plaisir vient, puis les douces querelles le bonheur, la peine le suit ; et l'on arrive à la fin du roman souvent sans s'en être aperçu. Taille-nous une pièce sur ce patron : puise à longs traits dans les flots de la vie. Tout le monde vit ici-bas ; mais crois-tu que chacun s'en aperçoive ? Non, sans doute, et si tu le leur apprends, ils en seront charmés. Répands un peu de jour sur des tableaux variés, beaucoup d'erreurs, quel ques étincelles de vérité ; tu feras avec ces doses un breuvage qui plaît à tous. Tu verras accourir la fleur de la jeunesse : attentive et curieuse, elle cherche le mot de l'énigme. Les âmes tendres puiseront dans tes vers un aliment pour leur mélancolie. Chacun y trouvera ce qu'il apportait dans son cœur, soit qu'il veuille pleurer ou rire ; ils admireront ta

pensée, se réjouiront de tes tableaux. Adresse-toi toujours à la jeunesse : les espérances seules sont reconnaissantes ; il n'y a rien à faire avec celui qui n'est plus jeune.

#### LE POÈTE.

Et rends-moi donc le temps où moi-même j'espérais encore ! Alors des chants inépuisables venaient féconder ma lyre : un nuage enveloppait le monde ; chaque bouton me promettait une fleur enchantée ; les champs en étaient couverts, je voulais toutes les cueillir ; je n'avais rien, et j'étais riche. Le besoin de la vérité, le charme du mensonge, agitaient continuellement mon âme. Rends-moi les plaisirs pleins de souffrances, et la force de la haine et la toute-puissance de l'amour. Hélas, rends-moi, rends-moi ma jeunesse !

#### LE BOUFFON.

Ta jeunesse ! mon bon ami, tu en auras besoin sans doute si l'ennemi te presse dans une bataille, si ta maîtresse t'entoure de ses beaux bras et te serre vivement sur son cœur ; tu en auras besoin encore si tu prétends obtenir la couronne suspendue au bout de la carrière, et promise au plus agile ; si tu veux enfin finir à table une nuit commencée au bal : mais dans les jeux de la lyre, combattre et triompher avec grâce, atteindre le but qu'on a marqué, s'enivrer de doux mensonges, voilà désormais, vieillards, votre partage, et nous ne vous en estimons pas moins. La vieillesse nous rend l'innocence et ne nous prive pas de la raison.

#### LE DIRECTEUR.

C'est assez de paroles, venons au fait. Le temps que vous perdez à discourir pourrait être utilement employé. A quoi bon tant parler de ce qu'il faut faire ? l'homme incertain n'est jamais prêt. Donnez-vous hardiment pour des poètes : toutes les ressources de l'art sont à vous. Je vous ai expliqué nos besoins on nous demande des liqueurs fortes, brassez-nous-en comme il faut. Ce que vous ne ferez pas aujourd'hui ne sera pas fait demain, et tous les moments sont précieux. L'homme de courage saisit aux cheveux l'occasion, et ne la laisse plus échapper. Vous

savez que sur notre théâtre chacun s'évertue de son mieux ; n'épargnez donc aujourd'hui ni décorations ni machines. Faites paraître et le soleil et la lune ; semez les étoiles à pleines mains ; usez à discrétion des eaux, des feux et des rochers, des bêtes féroces et des oiseaux de proie. Entassez entre ces quatre planches toutes les merveilles de la création, et parcourez d'un vol rapide les cieux, la terre et les enfers.

## PROLOGUE DANS LE CIEL

---

**LE SEIGNEUR, LES MILICES CÉLESTES, puis  
MÉPHISTOPHÉLÈS.**

Les trois archanges s'avancent.

**RAPHAEL.**

Le soleil poursuit la carrière que tu lui as tracée; impétueux comme le tonnerre, il s'élançe; l'harmonie des sphères l'accompagne et retentit dans l'espace. Les anges, à ce spectacle, sentent une force nouvelle; ils adorent, sans comprendre, l'œuvre magnifique de tes mains; et la création est belle comme au premier jour.

**GABRIEL.**

La terre tourne sur elle-même avec une incroyable vitesse; les ténèbres d'une nuit effrayante viennent remplacer un jour pur comme celui d'Eden: la mer soulève ses abîmes et brise en écumant ses flots contre les rochers; et les flots et les rochers, emportés à travers les sphères, poursuivent une course rapide.

**MICHEL.**

Les tempêtes mugissent; tour à tour elles agitent et la terre et les mers; elles balancent violemment le monde, suspendu au milieu d'elles; l'éclair sillonne l'espace et trace la marche du tonnerre; cependant nous adorons, ô Seigneur!... ta gloire paisible au-dessus des tempêtes.

**LES TROIS ARCHANGES.**

Les anges à ce spectacle sentent une force nouvelle: ils adorent, sans comprendre, l'œuvre magnifique de tes mains, et la création est belle comme au premier jour:

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maitre, puisque tu daignes encore descendre jusqu'à nous et t'informer de nos nouvelles, comptant sur tes bontés accoutumées, je me présente avec la foule. Pardonne si mon langage est moins solennel que celui de ces messieurs; je sens que je m'expose à être bafoué dans leur noble compagnie, mais toi-même te moquerais si j'essayais de faire du pathos; tu en rirais, si depuis longtemps tu n'avais renoncé à rire. Je n'ai rien à t'apprendre ni du soleil, ni des planètes. Toute mon affaire est avec la pauvre espèce humaine. Le petit roi de la création est toujours du même acabit, aussi fantasque qu'au premier jour: il vivrait, je pense, un peu moins misérable si tu ne lui avais frappé le cerveau d'un rayon de ta lumière céleste. Il appelle raison ce beau présent que tu lui as fait, et il s'en sert pour vivre plus brutalement que tous les autres animaux. Il ne ressemble pas mal, sauf le respect que je dois à ta seigneurie, il ne ressemble pas mal à la cigale aux longues jambes, qui vole et saute étourdiment sur l'herbe, et répète toujours son monotone refrain. Encore si c'était sur l'herbe que l'homme se repose! mais il va donner du nez contre chaque tas de fumier.

## LE SEIGNEUR.

N'as-tu rien de plus à me dire? viendras-tu toujours ici pour accuser? ne trouves-tu encore rien de bon sur la terre?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rien, mon maître. Les choses vont en vérité comme par le passé, toujours parfaitement mal. La pauvre espèce humaine me fait presque pitié, et c'est conscience à moi d'aider ces misérables à se tourmenter.

## LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le philosophe?

## LE SEIGNEUR.

Oui, mon serviteur.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! parbleu, il vous sert d'une étrange façon : le pauvre fou ne sait ni boire ni manger comme un autre; son imagination le transporte toujours dans les espaces; vainement il s'aperçoit à moitié de sa folie; il voudrait arracher au firmament ses plus belles étoiles et ne rien perdre des joies les plus sensuelles de la terre; rien de ce qu'il peut saisir, rien de ce qu'il peut concevoir ne suffit pour rassasier son cœur toujours en proie aux tempêtes.

## LE SEIGNEUR.

Il me cherche dans l'obscurité, et s'il persiste, je le conduirai vers la lumière. Quand le jardinier voit l'arbuste bourgeonner, il pressent déjà les fleurs et les fruits qui peuvent enrichir la moisson prochaine.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voulez-vous parier que je vous enlève encore celui-là ? Laissez-moi seulement exercer sur lui mon industrie.

## LE SEIGNEUR.

Aussi longtemps qu'il restera sur la terre, il t'est permis de le tenter. Tout homme vivant est sujet à faillir.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si vous me livrez les vivants, je suis content de me part : c'est surtout aux joues rondes et fraîches que je m'attache volontiers. Les morts, je ne m'en soucie guère, et je suis pour leurs carcasses comme les chats pour les souris.

## LE SEIGNEUR.

Eh bien, soit! je te le permets. Enlève, si tu le peux, cette âme à son créateur; entraîne-la sur tes pas dans l'abîme. Honte à toi, si tu es forcé de reconnaître qu'un homme de bien abandonné au vague de son instinct peut encore reconnaître et garder les voies du Seigneur.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

A la bonne heure ! nous verrons s'il y persiste long-

temps, et j'ai peu d'inquiétude sur le succès de ma gageure. Une fois que je l'aurai gagnée, vous me permettrez bien de jouir de mon triomphe. Je ferai comme mon cousin le Serpent : je ferai manger à Faust des fruits pleins de cendres.

#### LE SEIGNEUR.

Tu pourras toujours te présenter librement ici. De tous les esprits qui nient, c'est encore l'esprit de ruse et de malice qui me déplaît le moins. L'homme est de paresseux ; il croupirait volontiers dans un facile repos : un diable tel que toi, toujours inquiet et remuant, voilà le compagnon qui lui convient. (*Aux anges.*) Vous, véritables enfants de Dieu, vivez heureux ; réjouissez-vous en contemplant la céleste beauté ? Que la puissance créatrice, qui toujours vit et toujours agit, vous retienne dans les douces barrières de l'amour, et sachez affermir dans vos pensées durables les apparitions changeantes qui planent devant vous.

**MÉPHISTOPHÉLÈS, seul.** — *Le ciel s'est fermé, les esprits célestes ont disparu.*

J'aime à visiter de temps en temps le bon vieillard, et je me garde bien de rompre avec lui. C'est, en vérité, fort bien de la part d'un aussi grand personnage de parler au diable lui-même aussi familièrement !

# FAUST

TRAGÉDIE



# FAUST

## PERSONNAGES

Le docteur FAUST.  
MEPHISTOPHELES.  
WAGNER.  
VALENTIN, frère de Marguerite.  
MARGUERITE.  
MARTHE SCHWERDLEIN, sa voisine.  
LISETTE.  
FROSCH.  
BRANDER.  
SIEBEL.  
ALTMAYER.  
Un ETUDIANT.  
Paysans, soldats, bourgeois et bourgeoises, ar-  
tisans, servantes, écoliers, mendiants, esprits  
célestes, esprits infernaux.

## PREMIÈRE PARTIE

Une petite chambre gothique, à voûte élevée.  
Il fait nuit.

FAUST, inquiet, assis devant un pupitre.

J'ai étudié la philosophie, le droit, la médecine, la théologie aussi, hélas! A quoi m'ont servi tant d'efforts! Pauvre fou! je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour. On m'appelle maître, docteur; depuis dix ans je

41537

mène mes élèves par le bout d'un nez; que je les tire en haut, en bas, à droite, à gauche, je n'en ai pas moins reconnu la vanité de la science. Mon cœur est brûlé par le découragement. J'en sais plus, c'est vrai, que la plupart des pédants, des docteurs, des maîtres, des prêtres et des moines. Je n'ai plus ni doutes ni scrupules. Je ne crains ni l'enfer ni le diable, mais toutes les joies de la vie me sont enlevées. Convaincu de la vanité de tout ce que j'ai appris, que puis-je enseigner aux autres pour les rendre meilleurs? Je n'ai pas le sou, pas d'honneurs, pas de considération dans le monde; un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix! Il ne me reste plus qu'à me jeter dans la magie; nous verrons si, par la force de l'esprit et de la parole, je pourrai arriver à la véritable connaissance. Je ne veux plus répéter les niaiseries que je n'entends pas; je veux connaître l'univers et les mystères qu'il cache en lui-même, découvrir ses forces motrices et l'origine des choses. Je ne veux plus m'attacher à des mots vides de sens. O toi! lune silencieuse, astre à la lumière argentée, jette pour la dernière fois un regard sur ma peine! Douce et mélancolique amie, fidèle compagne de mes nuits, tu sais combien de fois tu m'as vu courbé sur ce pupitre encombré de livres et de papiers! Ah! que ne puis-je m'élancer vers toi au sommet des montagnes, planer avec les esprits de la nuit au-dessus des sombres cavernes, danser à la lueur de tes rayons d'argent sur le gazon appâli des prairies, et retremper mes forces dans les flots de ta fraîche rosée. Hélas! je reste languissant entre les quatre murs de ce trou de souris, dont les vitraux noircis sont péniblement traversés par la douce clarté du ciel. Lugubre horizon! partout, en piles

pressées, des tas de bouquins poussiéreux, digne proie des vers immondes; — ou encore des verres, des boîtes, des instruments de toute sorte, des meubles vermoulus venant de mon grand-père : voilà mon univers! C'est là tout ce que je connais de la vie... Et j'irais m'étonner en écoutant les pénibles battements de mon cœur aride. Faut-il demander pourquoi une vague tristesse engourdit les mouvements de la vie? Vivant, tu as été créé pour la nature vivante, et tu t'es enseveli dans un tombeau : partout fumier, pourriture, débris abjects d'animaux et ossements desséchés!... Brise tes entraves, lance-toi dans l'avenir : ce livre, écrit tout entier de la main de Nostradamus, sera ton guide. Fixe tes regards sur l'architecture du monde ; si la nature alors daigne t'instruire, si son esprit se révèle au tien, tu sentiras son énergie pénétrer ton âme. Ne t'appesantis pas sur les froids commentaires écrits sur ces emblèmes mystérieux. Esprits ! vous qui planez autour de moi, répondez-moi si vous m'entendez! (*Il ouvre le livre et s'arrête sur le signe cabalistique du macrocosme.*) O extase infinie ! Que ce spectacle enchanté remplit mon cœur de délices ! Une vie nouvelle, jeune, pure et heureuse, circule dans mes veines. Est-ce un Dieu qui traça cette image, dont la vertu magique calme la tempête qui agitait mon âme, cette image qui m'apporte une joie inconnue et me révèle par un instinct mystérieux les forces de la nature ? Suis-je un Dieu moi-même ? Plus de ténèbres : le monde soumis se dévoile à mon âme ; dans ces traits je découvre enfin le mouvement de la vie ; je comprends cette fois les paroles du sage : « Le monde des esprits n'est point fermé pour toi, mais ton intelligence est assoupie, ton cœur est mort. Courage, jeune disciple !

va baigner infatigablement ton sein dans les rayons de l'aurore! » (*Il regarde le signe.*) Comme tout se meut, s'agite et concourt à l'harmonie universelle! Les puissances du ciel montent et descendent, en se passant de main en main les seaux d'or; elles répandent du ciel sur la terre embaumée une rosée bienfaisante, et leurs ailes frémissantes remplissent les espaces sonores d'une douce harmonie. Quel spectacle! Mais, hélas! ce n'est qu'un spectacle! O nature infinie! tu m'échappes, je ne puis ni t'embrasser, ni puiser un lait intarissable dans tes mamelles fécondes, source de vie où le ciel et la terre vont chercher leurs forces. Oh! ce lait bienfaisant, mon cœur voudrait s'en abreuver..... Vain espoir! insatiables désirs! je vois couler les sources, et la soif, la soif dévorante ne s'éteindra pas! (*Découragé, il referme le livre, puis le rouvre et s'arrête sur le signe de l'Esprit de la terre.*) Comme ce signe agit différemment sur moi! Esprit de la terre, tu te rapproches; déjà mes forces s'accroissent sous ton influence; il semble qu'un vin généreux ait réchauffé mon sang; je me sens du courage pour braver la vie, pour porter ses joies et ses douleurs. Je veux lutter contre les orages; dùt mon navire se briser, j'entendrai sans frémir ses craquements. Mais un nuage se forme autour de moi; la lune me refuse sa clarté, ma lampe s'éteint, une vapeur m'étouffe, des rayons de feu ceignent ma tête, un frisson descend de la voûte, m'opresse et me saisit. Ah! je le sens, Esprit que j'invoquais, tu planes auprès de moi: apparais à mes yeux. Ah! mon cœur se déchire; des émotions nouvelles viennent assaillir mes sens; je m'abandonne à toi, je me livre à toi tout entier: parais! parais! dùt-il m'en coûter la vie! (*Il saisit le livre et pro-*

*nonce des paroles mystérieuses; une flamme s'élève; l'Esprit paraît dans la flamme.)*

L'ESPRIT.

Qui m'appelle ?

FAUST, *se détournant.*

Vision effroyable !

L'ESPRIT.

Tu m'as appelé ; la force de tes paroles m'a contraint à m'élancer de ma sphère, et maintenant ?...

FAUST.

Je ne puis supporter ta présence.

L'ESPRIT.

Tu aspirais si vivement à moi ! tu désirais si ardemment me voir et m'entendre ! J'ai cédé aux vœux de ton cœur : me voici. Quelle misérable faiblesse vient te saisir ? Homme intrépide, qu'as-tu fait de ton courage, de ton cœur, qui tout à l'heure encore se créait un monde pour assouvir ses souhaits ; de ce cœur qui palpait de joie à la pensée de s'élever jusqu'à nous ? Où es-tu, Faust ? Est-ce toi dont j'ai entendu la voix, dont l'invocation puissante m'a attiré ici ? Renversé par mon souffle comme un insecte lâche et rampant, tu trembles jusqu'à la moelle des os.

FAUST.

Et pourquoi fuirais-je devant toi, Fils de la flamme ? Je suis Faust ! je suis immortel comme toi !

L'ESPRIT.

Je nage dans l'océan de la vie, je puise dans le vaste sein de l'éternité la mort, et toutes les actions des hommes. Des fils in-

nombrables animés du souffle créateur, disposées suivant une industrie savante, formant sous mes doigts un brillant tissu, digne manteau de la divinité.

FAUST.

Esprit créateur infatigable, qui parcoures incessamment le vaste univers, je sens que je suis semblable à toi.

L'ESPRIT.

Tu es semblable à l'esprit que tes sens peuvent concevoir ; tu n'es pas semblable à moi. (*L'Esprit disparaît*).

FAUST, tressaillant.

Quoi ! pas à toi ? mais à qui donc ? Moi, l'image vivante de la divinité, je ne suis pas même semblable à toi ?... (*On frappe à la porte.*) Malédiction ! c'est sans doute Wagner, mon élève : il vient anéantir mes plus chères espérances. Faut-il que ce misérable sot me prive de la plus riche vision ?

WAGNER, en robe de chambre et en bonnet de nuit.  
Il tient une lampe dans sa main. Faust se retourne avec humeur.

Excusez-moi, j'ai entendu que vous déclamaiez ; c'était sans doute une tragédie grecque, et je viens dans l'espoir de profiter en vous écoutant : je voudrais devenir grand déclamateur, c'est aujourd'hui un moyen de succès dans le monde ; j'entends dire souvent qu'un comédien pourrait en remontrer à un prêtre.

FAUST.

Sans doute, quand le prêtre est lui-même un comédien, comme cela peut bien arriver quelquefois.

WAGNER.

Vivant ainsi retirés dans un cabinet d'étude, voyant à peine le monde aux grandes fêtes de l'année, de loin, et pour ainsi dire avec une lunette d'approche, comment pouvons-nous apprendre à persuader les hommes ?

FAUST.

N'espérez pas y parvenir si le sentiment ne vous l'enseigne, si vous ne trouvez au fond de votre âme la sympathie native qui vous gagnera tous les cœurs. Restez à vous morfondre sur votre chaise, ramassez des lambeaux épars, faites réchauffer des mets déjà préparés, soufflez sur des monceaux de cendres pour y rallumer quelque étincelle ; à ce prix, vous obtiendrez l'admiration des enfants et des sots. Mais ne prétendez pas à d'autres succès ; si votre cœur n'est point ému, vous ne trouverez pas le chemin du cœur des autres.

WAGNER.

Toujours est-il vrai que le débit est pour beaucoup dans le succès de l'orateur, et je sens que j'ai encore à apprendre sur ce point.

FAUST.

Attachez-vous aux choses solides, ne faites pas sonner les grelots d'une marotte : le bon sens et la sagesse peuvent se présenter sans art. Si le fond de vos pensées est raisonnable, la recherche des expressions n'importe guère. Ces paroles si retentissantes, où résonnent toutes les vanités humaines, elles son, stériles comme le vent d'automne qui souffle à travers les feuilles sèches.

WAGNER.

Dieu ! que la vie de l'homme est courte

pour suffire à tant de travaux ! Constamment occupé à comparer les anciens auteurs, ma tête se fend, mon esprit s'épuise. Il est si difficile de remonter aux sources originales ! Avant d'avoir fait la moitié du chemin, un pauvre diable est exposé à mourir de vieillesse.

FAUST.

Est-ce donc dans de vieux parchemins que vous rencontrerez la source sacrée où s'apaise la soif qui vous dévore ? Descendez au fond de votre cœur et ne demandez qu'à vous-même ce que vous ne trouverez pas ailleurs.

WAGNER.

Pardonnez-moi ; c'est, ne vous en déplaise, un fort grand plaisir de se pénétrer de l'esprit de l'antiquité, de connaître l'opinion des anciens sages et ce que nous avons ajouté à leur savoir.

FAUST.

Oh ! sans doute, nous avons fait merveille. Mon ami, le passé est pour nous un livre fermé de sept sceaux : ce que vous appelez l'esprit de l'antiquité n'est autre chose, au fond, que l'esprit des historiens qui ont réfléchi les temps passés ; leurs récits sont une pitié. Au premier coup d'œil, le livre tombe des mains ; on dirait une friperie, un magasin de bric-à-brac ; tout au plus, vous croyez voir des marionnettes en action qui débitent avec emphase des maximes solennelles.

WAGNER.

Cependant l'histoire du monde, le cœur et l'esprit de l'homme, cela vaut bien la peine d'être étudié.



## FAUST.

Et vous croyez les étudier dans ces livres ? Dites-moi, je vous prie, qui osa jamais appeler les choses par leur nom ? Si quelques-uns ont connu la vérité et ont fait la folie de ne pas l'ensevelir dans leur cœur, s'ils ont osé la révéler aux hommes, pour récompense, on les a brûlés mis en croix ! Mais, mon bon ami, il est tard ; je vous en supplie, permettez que nous en demeurions là pour cette fois.

## WAGNER.

J'aurais volontiers veillé plus longtemps pour profiter de votre docte entretien ; mais, c'est demain le jour de Pâques, et vous voudrez bien, j'espère, me permettre encore quelques questions. Vous le savez, j'ai beaucoup étudié, et, grâce au ciel, je n'ai pas perdu mon temps ; mais, pour savoir toutes choses, j'ai encore un peu à apprendre. (*Il sort.*)

## FAUST, seul.

Va, continue à poursuivre de vains fantômes, creuse la terre d'une main avare pour y trouver des trésors, et réjouis-toi quand tu aperçois un vermisseau ; l'espérance ne peut amuser sur la terre que des têtes étroites telles que la tienne. Les accents d'un tel homme devaient-ils retentir dans ces lieux encore pleins de la présence de l'Esprit ? Je te rends grâce cependant, ô le plus misérable des enfants de la terre ; ton arrivée m'a arraché au désespoir qui s'emparait de tous mes sens ; je me sentais un pygmée devant le géant qui m'était apparu. Hélas ! j'avais cru saisir le miroir de l'éternelle vérité. Moi, l'image de Dieu, j'avais cru pouvoir jouir de tout mon être, et, dépouillant mon enveloppé

mortelle, me baigner dans les flots de la lumière céleste. Supérieur aux chérubins, ma puissance sans limites pénétrait dans le sein de la nature; j'osais espérer de vivre de la vie des dieux, d'usurper leur force créatrice. Que j'ai payé cher ces ambitieuses espérances! Une seule parole m'a frappé comme le tonnerre. Je ne suis point semblable à toi, Esprit céleste; j'ai eu la force de t'attirer, que n'ai-je eu celle de te retenir! Dans l'heureux moment où j'étais en ta présence, je me sentais à la fois si grand et si petit! Tu m'as repoussé rudement dans les ténèbres de la vie. Qui m'instruira désormais? que dois-je fuir? Faut-il céder au désir qui me presse? Hélas! et nos actions, et nos souffrances arrêtent également notre essor pendant la vie. Vainement l'esprit conçoit les plus sublimes pensées; il reste enchaîné dans les entraves de la matière, qui refuse de le suivre. Contents des biens vulgaires de ce monde, nous traitons de chimères et d'illusions les biens d'un ordre supérieur, et nous laissons engourdir dans le sein d'un monde grossier les nobles inspirations qui peuvent nous conduire à la vie véritable. L'imagination, qui, d'abord pleine d'espérance, osait déployer ses ailes et s'élever jusqu'à l'Éternel, découragée par les mécomptes de la vie, se renferme dans le plus petit espace. Dans son inquiète et perpétuelle agitation, source des peines secrètes, elle trouble la paix, empoisonne le plaisir; elle prend mille masques divers; elle apparaît sous la forme d'une femme, d'un enfant, d'un palais, d'une chaumière; le feu et l'eau, le poignard, le poison lui obéissent, et, poursuivi par ce nouveau Protée, l'homme tremble pour des dangers qui ne peuvent l'atteindre; il pleure des biens qu'il n'a pas perdus. Non, je

ne ressemble pas aux esprits célestes. Hélas! je ne le sens que trop, je ressemble au reptile qui se traîne dans la poussière; le pied du voyageur l'écrase et l'ensevelit. Tout ce qui m'entoure ici, tout ce qui, distribué sur cent tablettes, tapisse ces hautes murailles, qu'est-ce autre chose que de la poussière? Vaine friperie sous mille faces diverses, digne nourriture des vers! Est-ce ici que je trouverai ce qui manque à mon cœur? Qu'apprendrais-je dans tant de volumes? Que toujours les hommes ont été ingénieux pour leur supplice; qu'à peine dans le cours des siècles on pourrait citer un heureux. (*Il s'adresse à une tête de mort.*) Que me diras-tu, toi, hideux crâne vide? Que ton cerveau, comme le mien, fut jadis troublé dans ses pensées; que tu as vainement cherché la clarté du jour, et que tu as avec effort poursuivi la vérité, qui s'échappait dans les ténèbres. Et ces instruments, avec ces roues, ces dents, ces anses, ces cylindres, ne semblent-ils pas insulter à mes efforts? J'étais à la porte de la science; je croyais qu'ils m'ouvriraient l'entrée; mais toute leur puissance n'a pu soulever les verrous: la nature, pleine de mystère, ne se laisse pas dévoiler. Ce qu'elle ne révèle pas volontairement à ton âme, tu ne le lui arracheras pas avec des vis et des poulies. Vieux et inutile attirail, vous êtes ici parce que mon père vous y a placé; depuis qu'une lampe brûle sur ce pupitre, vous vous noircissez à sa fumée. J'aurais bien mieux fait, sans doute, de dissiper ce chétif patrimoine que d'en demeurer chargé et de suer sous son poids. L'héritage de nos pères ne nous est vraiment acquis que quand nous savons nous en servir: tout ce qui ne nous sert pas nous accable; et ce que l'esprit peut créer en un instant voilà

ce qui peut seulement servir! Mais, pourquoi mes regards s'attachent-ils de ce côté? Cette fiole a-t-elle un attrait magnétique à mes yeux? (*Il prend une fiole dans sa main.*) D'où vient cette douce clarté qui m'entoure comme un clair de lune dans une sombre forêt? Je te salue, précieux breuvage; je te tiens dans mes mains avec respect; j'honore en toi la puissance du génie et de l'industrie de l'homme; je t'ai formé du suc de toutes les plantes qui donnent un doux sommeil; je t'ai formé de toutes les puissances qui donnent la mort: viens aujourd'hui me payer de mes peines. A ta vue, mes souffrances s'adoucissent; quand je te saisis, mon agitation se calme; les tempêtes de mon cœur s'apaisent. une mer immense se déroule doucement à mes pieds; un nouveau jour m'appelle vers de nouveaux rivages. Un char de fer, porté sur des ailes légères, descend auprès de moi; je veux commencer une nouvelle carrière, me diriger à travers l'espace vers ces sphères où règne une éternelle activité. Vie de délices! joie du ciel! un chétif insecte tel que moi mérite-t-il de vous goûter? Oui, fuyons sans regret le doux soleil de la terre; osons franchir les portes devant lesquelles le vulgaire s'arrête timidement; prouvons dans ce moment que le courage de l'homme ne le cède point à la majesté des dieux; ne tremblons pas devant ce sombre abîme que l'imagination peuple, pour son supplice, d'épouvantables fantômes; marchons hardiment vers cette entrée qui vomit les flammes de l'enfer. Partons avec gaieté pour ce voyage, au risque d'y rencontrer le néant!.. Viens aussi, coupe d'un pur cristal, sors de l'étui où depuis tant d'années tu restais oubliée! Jadis, tu brillais aux fêtes de la famille, tu égayais

les plus graves convives lorsqu'ils te passaient de main en main. C'était pour chacun d'eux un devoir d'expliquer en vers les ciselures dont tu es ornée, puis de te vider d'un seul trait. Tu me rappelles les soirées joyeuses de ma jeunesse. Aujourd'hui, je ne te passerai pas à mon voisin. Je n'exercerai pas mon esprit sur ta précieuse sculpture : voici un breuvage qui donne une ivresse mystérieuse ; que ses flots noirs te remplissent jusqu'aux bords. Je l'ai préparé, je l'ai choisi, qu'il soit mon dernier breuvage : mon âme tout entière salue l'aurore d'un jour nouveau. *(Il porte la coupe à la bouche ; on entend le son des cloches et une musique religieuse.)*

CHŒUR DES ANGES.

Le Seigneur est ressuscité ! Joie sur la terre à l'homme que fatigue un triste héritage de désirs grossiers et pervers !

FAUST.

Quel sourd bourdonnement, quelle musique éclatante arrache avec violence cette coupe de mes lèvres ? Cloches retentissantes, annoncez-vous déjà les premières heures de la fête de demain ? Voix harmonieuses, commencez-vous le cantique consolateur qui jadis, chanté par les anges, perça la nuit des tombeaux et donna au monde l'assurance d'une nouvelle alliance.

CHŒUR DES FEMMES.

Nous l'avions enseveli dans les parfums, nous, ses fidèles amies ; nous l'avions couché dans le tombeau : des linges et des bandelettes l'enveloperaient, et cependant, hélas ! nous ne le trouvons plus ici.

CHŒUR D'ANGES.

Le Seigneur est ressuscité ! Heureux celui qui

l'aime et qui résiste aux épreuves dures et pénibles, mais salutaires!

FAUST.

Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? Faites-vous entendre aux hommes simples de cœur. Je sais la nouvelle que vous annoncez, mais la foi me manque, et le miracle est l'enfant chéri de la foi. Je ne puis m'élever jusqu'à ces sphères d'où la bonne nouvelle nous est envoyée. Cependant, habitué dès ma jeunesse à l'harmonie de ces cantiques, ils me rappellent à la vie. Autrefois, pendant la tranquille solennité du dimanche, un baiser plein d'amour descendait sur moi du haut du ciel. L'harmonie majestueuse des cloches remplissait mon cœur d'une piété tendre; des désirs d'une incroyable douceur m'appelaient au sein de la nature : dans les forêts, sur les prairies, je versais des larmes brûlantes, et je sentais un monde s'agiter dans mon cœur. Ces cantiques annonçaient à la jeunesse ses innocents plaisirs, les jeux de la fête du printemps. Ces souvenirs me rappellent aux émotions de mon enfance; ils me retiennent au moment solennel où j'allais franchir le dernier pas. Ah! faites-vous entendre encore, cantiques pleins d'une douceur céleste! Mes larmes coulent, la vie m'a reconquis.

CHŒUR DE DISCIPLES.

Il est sorti du tombeau; et, plein de vie et de majesté, il s'est élevé dans les cieux. Dans le sein de son père, il goûte une joie infinie. Attachés à la terre, nous restons la proie des douleurs. Pourquoi nous a-t-il laissés après lui, tristes et languissants ici-bas? Maître, nous soupirons après ta gloire!

## CŒUR DES ANGES.

Christ est ressuscité du sein de la corruption.  
Que chacun brise les liens qui l'enchaînent ! O vous  
qui le glorifiez par vos actions, qui lui témoignez  
votre amour : ô vous, qui partagez votre nourriture  
avec vos frères, qui voyagez pour les instruire et leur  
enseigner les joies du ciel, le jour du Seigneur ap-  
proche ; le jour du Seigneur est arrivé.

## PLACE DEVANT LA PORTE DE LA VILLE.

Des hommes et des femmes de toute condition tra-  
versent la promenade.

## QUELQUES COMPAGNONS OUVRIERS.

Pourquoi suivez-vous ce chemin ?

## AUTRES COMPAGNONS.

Nous allons à la maison de chasse.

## LES PREMIERS.

Allons plutôt au moulin.

## UN COMPAGNON.

Pourquoi pas du côté de l'étang. :

## UN SECOND.

Le chemin est bien mauvais.

## LES DEUX ENSEMBLE.

Et toi, que feras-tu ?

## LE TROISIÈME.

Je suivrai mes camarades.

## LE QUATRIÈME.

Venez à Burgdorf : c'est là que vous trouverez les plus jolies filles, la plus forte bière et des intrigues du meilleur genre.

## LE CINQUIÈME.

Tu es un gaillard bien éveillé. Quoi ! la peau te démange encore ? Il m'en souvient, de ce lieu ; je ne veux pas y retourner. (*Les compagnons ouvriers sortent.*)

UNE JEUNE SERVANTE, à sa compagne.

Non, non ; je veux rentrer à la ville.

## UNE AUTRE SERVANTE.

Nous le trouverons sans doute sous ces grands peupliers.

## LA PREMIÈRE.

Ce ne sera pas un grand profit pour moi. Il viendra se placer à ton côté, et s'il danse, ce ne sera qu'avec toi. Que m'en revient-il, de tes joies ?

## LA SECONDE.

Aujourd'hui, il ne sera sûrement pas seul. Il m'a dit que le beau brun devait l'accompagner.

## UN ÉCOLIER.

Vois-tu comme ces servantes détaient lestement ? Suivons-les, camarades. De la bière forte, du tabac mordant et une fillette en habit des dimanches, c'est tout ce que s'aime.

## UNE BOURGEOISE.

Vraiment, n'est-ce pas une honte pour de si jolis garçons ? Il ne tiendrait qu'à eux de



hanter la bonne compagnie, et ils courent après des servantes.

UN SECOND ÉCOLIER, *au premier.*

Pas si vite. Deux beautés marchent derrière nous ; leur mise est bien élégante : l'une d'elles est ma voisine, et elle me tient fort au cœur ; elles marchent à petits pas ; laissons-nous joindre, puis nous irons de compagnie.

LE PREMIER ÉCOLIER.

Ma foi, mon camarade ; je ne puis souffrir les cérémonies. Allons vivement ! ne perdons pas notre gibier : la main qui a fait le ménage le samedi n'en est pas moins douce à baiser le dimanche. *(Ils sortent.)*

UN CITOYEN.

Non, je n'aime pas ce nouveau bourgmestre : depuis qu'il est en place, il devient chaque jour plus arbitraire. Et qu'a-t-il fait, après tout, pour la vilie ? Les affaires vont de mal en pis ; il faut obéir et payer plus encore qu'auparavant.

UN MENDIANT. *(Il chante.)*

Mes bons seigneurs, mes belles dames, si bien vêtus et si joyeux, daignez jeter les yeux sur moi ; voyez et soulagez ma misère ! Que mes chants ne soient pas perdus. Le bonheur est de pouvoir donner. Que ce jour de fête soit pour moi un jour de moisson !

SECOND CITOYEN.

Je n'ai point de plus grand plaisir, les jours de fêtes et les dimanches, que de parler guerre et combats. Que là-bas, dans la Turquie, les peuples se livrent bataille ; nous, assis près d'une fenêtre, buvons un verre de bon vin, et voyons à nos pieds les embarca-

tions glisser sur le fleuve ; puis rentrons le soir au logis, en bénissant la paix et ses loisirs.

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez raison, mon voisin ; c'est bien ainsi que je l'entends. Qu'on se batte, qu'on se déchire ; que loin de nous tout aille sens dessus dessous, pourvu que dans notre pays toute chose demeure dans l'ordre.

UNE VIEILLE. (*Elle parle à la jeune bourgeoise.*)

En ! comme vous voilà brave, brillante de jeunesse et de beauté ! Qui pourrait vous voir sans aimer ? Ne soyez cependant pas si fière, c'est bon, c'est bon, ce que vous souhaitez tout bas, je saurai bien vous le procurer !

LA JEUNE BOURGEOISE.

Viens, Agathe ; je n'aime pas à parler en public avec de telles sorcières. Celle-ci, cependant, dans la dernière nuit de Saint-André, m'a fait voir mon futur amant en personne.

LA SECONDE BOURGEOISE.

Elle m'a fait voir le mien dans un verre de cristal : il était en militaire, entouré de ses camarades ; depuis lors, je le cherche, je regarde tout autour de moi ; mais je ne puis le rencontrer.

DES SOLDATS.

Vieux remparts, vieux murs, créneaux altiers, tours formidables, jolies filles à l'œil brillant : voilà le but de mes désirs.

Après la bataille, la fatigue est grande ; mais si la peine est dure, le succès qui la suit est notre récompense.

Amis, le clairon sonne ; les ordres se croisent dans

les airs : faut-il combattre, faut-il mourir, ou faut-il se livrer à la joie ? Du vacarme et du mouvement : délicieux mélange de crainte et d'allégresse ! Forteresse et fillettes veulent résister ; mais nous enlevons tout d'assaut, en braves soldats.

Après la bataille, la fatigue est grande ; mais si la peine est dure, le succès qui la suit est notre récompense.

## FAUST ET WAGNER.

FAUST.

Un regard du printemps a rendu la vie à la nature. Les ruisseaux, les torrents ont rompu leurs chaînes de glace ; l'espérance pare la plaine de ses couleurs, et le vieil hiver va cacher sa faiblesse dans le cœur des montagnes : dans sa fuite, il menace encore ; il lance sur la verte plaine une grêle impuissante. Le soleil poursuit les frimas, et les dissipe ; toute la nature s'émeut à son aspect, se revêt de vives couleurs. La plaine n'est point encore émaillée de fleurs ; mais elle est couverte d'une multitude d'hommes et de femmes en costumes de fête. Retourne-toi, Wagner, et de cette hauteur jette tes regards sur la ville : une foule bigarrée sort de ses portes sombres et profondes. Chacun est avide de soleil ; ils fêtent la résurrection du Seigneur, et eux-mêmes sont sortis, comme d'un tombeau, de leurs tristes maisons, de leurs chambres étouffées, de leurs boutiques, de leurs ateliers ; ils échappent au poids accablant des toits et des poutres, au tumulte des rues, à la nuit solennelle des églises. Aujourd'hui ils naissent tous à la lumière : vois, vois comme ils se répandent avidement dans les jardins, dans la campagne ; vois comme

une multitude de barques se meut en tous sens sur le fleuve ! A peine celui qui s'éloigne en ce moment du bord peut-il porter la foule joyeuse qui s'y presse. Et la route qu'on aperçoit dans le lointain, sur le sommet de la montagne, elle est aussi couverte d'hommes et de femmes ; elle reluit des couleurs de leurs vêtements. J'entends les bruits confus qui s'élèvent du village. Aujourd'hui le ciel est descendu sur la terre : les grands comme les petits s'enivrent de leurs joies ; aujourd'hui je sens le bonheur de vivre et je veux m'y livrer.

WAGNER.

Il est sans doute, monsieur le docteur, aussi honorable qu'utile de vous accompagner partout ; mais je vous assure que je ne me serais pas hasardé seul ici ; j'ai horreur de la cohue. Ces violons, ces cris, ces jeux de quilles, sont pour moi un odieux vacarme : ces gens se démentent comme des possédés, et ils appellent cela de la joie, ils appellent cela de la musique !

—

## DES VILLAGEOIS SOUS DES TILLEULS

DANSE ET CHANTS.

Berger, les troupeaux reposent. Allons ! revêts es plus beaux atours. et, au son des chalumeaux, va danser sous les tilleuls. Emmène tes compagnes et sautez tous comme des fous. — Allons, vite, en cadence, vive la danse !

Le cercle est formé ; tout à coup un berger coudoie en passant une fillette, qui se retourne irritée et s'écrie : Le maladroit ! soyez donc un peu plus poli. En cadence ; vive la danse !

La ronde s'anime, les jupons flottent en l'air, le feu

est dans tous les regards; le cercle est brisé; bientôt le pied vacille, les mains se croisent ou s'égarant, les ber-tombent les uns sur les autres au son de joyeuses clameurs. En cadence, vive la dansel

Finissez, ne me touchez pas, on connaît vos tours. Bah! ma femme est loin. — Le berger devient pressant, il entraîne la bergère hors du bal; mais pendant ce temps, au son des violons, la bande continue de se livrer à ses joyeux ébats. En cadence, vive la dansel

#### UN VIEUX PAYSAN.

Monsieur le docteur, il est beau de votre part de ne point nous mépriser; il est beau à un illustre savant tel que vous de ne pas dédaigner le pauvre peuple; acceptez donc un coup de cette cruche que j'ai remplie d'un vin bien frais; je souhaite qu'il calme votre soif pour aujourd'hui, et que chacune de ses gouttes ajoute un jour à vos années.

#### FAUST.

J'accepte avec plaisir mon ami, et je vous rends à tous et vos souhaits et vos vœux. *(Le peuple se rassemble et se forme en cercle.)*

#### UN VIEUX PAYSAN.

Vous avez raison, monsieur le docteur, de venir au milieu de nous un jour de fête. Jadis, pendant des jours mauvais, nous vous avons vu aussi. Plusieurs de ceux qui vous entourent doivent la vie à votre père; il les sauva de la furieuse contagion à laquelle il sut mettre un terme. Vous étiez encore un jeune homme; vous entriez chez les malades: beaucoup succombaient autour de vous mais, toujours frais et dispos, vous avez résisté à de dures épreuves; le Seigneur a béni vos soins.

TOUS.

Qu'il conserve la santé à ce brave homme pour qu'il puisse nous aider encore!

FAUST.

Prosternez-vous devant celui qui connaît vos besoins et vous envoie ses secours. (*Il s'éloigne avec Wagner.*)

WAGNER.

Que vous devez être fier, ô grand homme, d'être ainsi honoré de tous! Heureux celui qui peut placer ses dons à un si gros intérêt! Le père vous montre à son enfant; chacun s'agite, se presse autour de vous. Le violon se tait, la danse s'arrête. Marchez-vous: la foule vous suit, tous les bonnets volent en l'air, et peu s'en faut qu'ils ne tombent à genoux comme si le bon Dieu passait.

FAUST.

Encore quelques pas jusqu'à cette pierre; nous nous y reposerons de notre course, Souvent, jadis, je m'y suis assis, enfoncé dans mes pensées; j'offrais au ciel mes prières et mes jeûnes. Riche d'espérance, ferme dans ma foi, je croyais, à force de larmes, de soupirs, de mortifications, arracher au Seigneur ses bienfaits, en obtenir la fin de l'épidémie. Je ne puis entendre sans honte les éloges de ces bonnes gens. Oh! si tu pouvais lire dans le fond de mon âme, tu verrais combien le père et le fils y ont peu de droit! Mon père était homme de bien, d'un esprit borné: il avait étudié en conscience la nature et ses forces secrètes, puis il s'était fait sur le tout un système à sa fantaisie. Entouré de quelques adeptes, il s'épuisait sur les fourneaux. Il opérait, grâce à de nom-

breuses recettes, la transfusion des contraires. Il mariait dans un bain tiède le *lion rouge*, amant sauvage, à la fleur de lis ; puis, avec un feu ardent, il les faisait passer d'un creuset à un autre. La *jeune reine* apparaissait alors dans un verre ; son remède était prêt. Quant à lui, il croyait à leur infailibilité : les malades avalaient et mouraient, sans que personne mît son savoir en doute. C'est ainsi qu'en ces lieux mêmes, dans ces vallons, sur ces montagnes, nos détestables drogues ont fait plus de ravages que la peste. Moi-même, j'ai de mes mains distribué le poison à des milliers d'hommes ; ils sont morts, et leur meurtrier vit encore et reçoit l'hommage de leurs parents.

WAGNER.

De quoi vous allez-vous troubler ? N'est-ce pas assez, pour un homme d'honneur, d'exercer en conscience et avec ponctualité l'art qui lui fut enseigné ? Honorez dans votre jeunesse l'expérience de votre père ; recevez-la avec respect ; si, parvenu à l'âge d'homme, vous reculez les bornes de la science, votre fils pourra se perfectionner à son tour.

FAUST.

Heureux si je conservais encore l'espérance de sortir de cet océan de ténèbres ! Ce que l'homme ignore est ce qu'il lui importe de savoir ; ce qu'il connaît ne peut lui servir à rien. Mais ne troublons pas, par ces importunes pensées, le charme de ce beau moment. Vois briller, dans les feux du soleil couchant ces toits entourés de verdure ; le jour est à son terme ; le soleil tombe ; il s'éteint, ou plutôt il va paraître et porter la vie dans d'autres contrées. Ah ! que n'ai-je des ailes, pour m'ar-

racher à la terre, pour m'élaner à sa poursuite ! Je jouirais éternellement du magnifique crépuscule ; je verrais le monde se balancer à mes pieds ; toutes les vallées silencieuses, toutes les montagnes dorées de feux, tous les fleuves changer en flots d'or le miroir argenté de leurs ondes : rien n'arrêterait ma course, semblable à celle des dieux. La montagne sauvage m'oppose en vain ses précipices ; la mer ouvre à mes yeux étonnés ses abîmes ; je m'y précipite à la suite de l'astre immortel ; je m'enivre de sa lumière ; je traverse les ténèbres ; j'atteins le jour nouveau. Mon front frappe le ciel, mes pieds touchent les flots... Songe délicieux, serez-vous perdu au réveil ? Hélas ! quand mon esprit, porté sur des ailes légères, s'élance et plane dans l'espace, mon corps, attaché à la terre, n'a point d'ailes pour le suivre. Et cependant tout mortel sent de tels désirs agiter son cœur lorsque, sous un ciel pur, il entend le chant de l'alouette ; lorsque, au delà des rocs ardens, couverts de noirs sapins, l'aigle plane avec majesté ; lorsque les grues traversent les plaines et les mers pour retrouver leur patrie !

## WAGNER.

Souvent, moi-même, j'éprouve par moments de singulières fantaisies ; mais je n'ai jamais senti rien de pareil à ce que vous dites. Or se fatigue bientôt et des champs et des bois. Je n'ai jamais envié les ailes d'un oiseau. Mon esprit se réjouit bien davantage quand, entouré de volumes, j'en parcours toutes les feuilles : c'est alors que des nuits d'hiver paraissent belles et courtes. Une douce chaleur anime tous mes membres. Oh ! quand je déroule un vénérable manuscrit, il me semble que la voûte du ciel s'abaisse jusqu'à moi.



FAUST.

Ainsi, des deux puissances qui agissent sur l'homme, une seule t'est connue; n'apprends jamais à connaître l'autre. Deux âmes, hélas! habitent dans mon sein: elles le déchirent dans leurs efforts pour se séparer l'une de l'autre: l'une, dominée par les plaisirs des sens, s'attache, se cramponne à la terre; l'autre, impatiente des ténèbres, s'élanche avec effort vers les demeures de nos aïeux.. Ah! si des intelligences habitent entre le ciel et la terre et règnent dans les plaines de l'air, qu'elles sortent de leur vapeur dorée, qu'elles m'emmenent à leur suite dans une meilleure vie. Si j'obtenais des génies un manteau enchanté qui m'emportât vers ces lointains rivages, que je dédaignerais tous les trésors de la terre, que je dédaignerais le manteau des rois!...

WAGNER.

Nous savons bien que l'atmosphère est peuplée d'une foule d'esprits malfaisants, qui, accourant des quatre coins du monde, menacent l'homme de mille dangers: craignez de les provoquer. Ceux du nord s'élancent sur vous; leurs dents déchirent, leurs langues sont aiguës comme des dards; ceux de l'orient dessèchent et dévorent vos poumons; ceux du midi traversent le désert, chargés de mille feux qu'ils amassent sur nos têtes; enfin, ceux du couchant promettent d'abord une bienfaisante fraîcheur, mais bientôt ils inondent et les prés, et les champs, et nous-mêmes. Toujours disposés à nuire, ils nous obéissent, dans l'espoir de nous tromper; ils disent qu'ils sont envoyés du ciel, mais ils mentent quand ils prennent le langage des anges. Croyez-moi, monsieur le docteur, allons-nous-en; le ciel s'obscurcit.

l'air est pris, le brouillard tombe : à cette heure, rien ne vaut le logis. Qu'avez-vous ? Que regardez-vous d'un air si étonné ? Qu'apercevez-vous donc ainsi dans l'obscurité ?

FAUST.

Ne vois-tu pas ce chien noir qui court à travers les semences et les chaumes ?

WAGNER.

Je le voyais depuis longtemps, mais je n'y remarquais rien de curieux.

FAUST.

Observe-le bien. Que penses-tu de cette bête ?

WAGNER.

C'est un barbet qui cherche son maître à la piste, comme le font les chiens de cette espèce.

FAUST.

Vois-tu comme il tourne autour de nous ? Il s'approche, et les cercles qu'il forme deviennent toujours plus petits. Si je ne me trompe, une ligne de feu marque sur le terrain la trace de ses pas.

WAGNER.

Je ne vois, en vérité, qu'un barbet noir ; il faut que vous ayez des vertiges.

FAUST.

Il me semble qu'il apporte des lacets comme s'il voulait attacher mes pieds : il y a là de la magie.

WAGNER

Cet animal est incertain, craintif ; il n'ose

sauter sur nous, parce qu'au lieu de son maître, il trouve deux inconnus.

FAUST.

Les cercles se rétrécissent de plus en plus; il va nous toucher.

WAGNER.

Mais je vous assure que vous voyez un chien et nullement un fantôme : il grogne, il hésite, il se couche sur le ventre, il remue sa queue, il a toutes les façons d'un chien.

FAUST, *au barbet.*

Veux-tu venir avec nous, barbet ? Approche.

WAGNER.

C'est un barbet de fort bonne humeur. Arrêtez-vous, il vous attend ; parlez-lui, il se dresse devant vous ; cachez quelque chose, il le trouvera ; il ira chercher votre canne dans la rivière.

FAUST.

Tu as raison, je n'aperçois pas trace d'intelligence ; tout sans doute est un effet de l'éducation.

WAGNER.

Un chien, quand il est bien dressé, a droit aux égards d'un honnête homme ; celui-ci mérite, j'en suis sûr, toute votre bienveillance : des étudiants lui auront donné leurs soins sans doute, et il en a bien profité. (*Ils rentrent dans la ville.*)

## CABINET D'ÉTUDE.

FAUST. (*Il entre, suivi du chien barbet.*)

J'ai quitté la campagne déjà couverte des ombres de la nuit : de secrets pressentiments m'agitent ; une crainte mystérieuse ouvre mon âme aux inspirations religieuses ; je sens s'éteindre en moi les désirs grossiers et leurs empressements déréglés ; mon cœur se remplit d'amour pour mes semblables, d'amour pour leur Créateur. (*Il parle à son chien.*) Tiens-toi tranquille, barbet ; ne cours pas ainsi à droite et à gauche. Pourquoi grognes-tu à cette porte ? Couche-toi derrière le poêle, je te donnerai mon meilleur coussin ? Tes tours et tes gambades nous ont réjouis sur le chemin en descendant la montagne, je veux t'en récompenser à présent ; et si tu te montres un hôte paisible, tu seras le bienvenu dans mon logis. Oh ! de retour dans mon modeste asile, quand cette lampe l'éclaire doucement, mon cœur, rendu à lui-même, jouit aussi d'une paisible lumière ; la voix de la raison se fait entendre de nouveau ; l'espérance commence à fleurir ; je ne repousse plus la coupe de la vie. Hélas ! je voudrais encore la remplir aux sources dont elle jaillit. (*Il parle au chien.*) Ne grogne donc pas, barbet ; ta voix trouble l'harmonie céleste qui remplit en ce moment mon âme. J'ai bien souvent remarqué que les hommes insultent ce qu'ils ne peuvent comprendre ; ils accueillent par des murmures le beau, le bien qui les importune. Veux-tu, barbet, faire en ce moment comme les hommes ? Je sens qu'en dépit de mes efforts ma satisfaction intérieure s'épuise. Pourquoi sa source est-elle sitôt tarie ? Pourquoi suis-

Je encore dévoré d'une soif ardente ? Hélas ! Je n'ai que trop souvent éprouvé cet inévitable dégoût qui s'attache aux choses de la terre ; mais leur insuffisance même nous enseigne à rechercher des biens impérissables. Dieu, touché des désirs de nos cœurs, nous a lui-même révélé ces biens, et sa parole brille d'un pur éclat dans les saintes Ecritures. Je veux revoir le texte original, je veux que ces saintes paroles soient traduites dans ma chère langue maternelle, avec l'intelligence de leur sens. (*Il ouvre un volume et le place devant lui.*) Il est écrit : « Au commencement était *la parole.* » Ici, je m'arrête. Oh ! qui viendra à mon secours ? Je ne puis estimer si haut la parole, je traduirai autrement si l'esprit veut bien m'éclairer. Il est écrit : « Au commencement était *l'esprit.* » Appesantissons-nous bien sur cette première ligne. Ne laissons rien échapper trop précipitamment. Est-ce, en effet, *l'esprit* qui a créé et qui régit toutes choses ? Il faudrait dire peut-être : « Au commencement était *la force.* » Mais ma plume trace à peine cette version que je m'aperçois que je n'y suis pas encore. Enfin l'esprit m'éclaire ! il m'inspire ! et j'écris avec confiance : « Au commencement était *l'action.* » Barbet, si tu veux continuer à partager ma chambre, cesse de hurler et d'aboyer ; je ne puis souffrir à mes côtés un compagnon si insociable : un de nous deux doit quitter la place. Je violerais à regret l'hospitalité promise ; mais enfin la porte est ouverte, je ne te retiens pas... Que vois-je ? Ceci peut-il être naturel ? Est-ce une illusion, une réalité ? Comme mon barbet se gonfle et s'étend ! Il s'élève avec effort : ce n'est plus la forme d'un chien. Dieu ! quel démon ai-je introduit dans mon logis ? Déjà il est grand comme un hippopotame, ses naseaux lancent

du feu, sa gueule formidable est menaçante. Oh! qui que tu sois, fils de l'enfer, tu ne m'échapperas pas; je sais les paroles magiques qui soumettent tes semblables.

CHOEUR DES DÉMONS, *derrière la porte.*

Un des nôtres est son prisonnier: restons dehors, qu'aucun ne se hasarde à le suivre. Un vieux diable s'est laissé prendre comme un renard dans un piège; voltigeons autour de lui, prenons garde; s'il peut se sauver, aidons-le: ne le laissons pas dans sa prison; il nous a toujours bien ervis!

Pour aborder le monstre, employons le quatrain magique:

Que la Salamandre brûle,  
Que l'Ondine s'agite,  
Que le Sylphe disparaisse,  
Que le Démon de la terre travaille!

Pour se rendre maître des esprits, il faut connaître les éléments, leur force et leur propriété.

Salamandre, disparais dans la flamme!  
Ondine, coule en murmurant!  
Sylphe, brille comme un éclatant météore!  
Démon de la terre, aide-moi dans ma maison,

*Incubus! incubus!*

Parais, et que tout finisse!

Cet animal n'appartient à aucun des quatre éléments. Il grince, immobile. Redoublons nos attaques; à moi de plus fortes conjurations. (*Il parle au fantôme*). Es-tu un échappé de l'enfer? Vois ce signe redoutable, devant lequel se prosternent les puissances des ténèbres. (*A part.*) Déjà il se gonfle; ses crins se hérissent. (*Au fantôme.*) Etre maudit! penses-tu lire ce nom, celui de

l'être incréé, inexprimable, dont la majesté remplit les cieux, que le crime frappa sur la terre ? (*A part.*) Il se retire derrière le poêle, il s'enfle comme un éléphant, il remplit tout cet espace, il se fond dans un nuage. (*Au fantôme.*) Ne t'élève pas jusqu'à la voûte : couche-toi aux pieds de ton maître. Tu le vois, je ne menace pas en vain. Faut-il que je te brûle avec le feu sacré ! Crois-moi, n'attends pas cette dernière épreuve, ne m'oblige pas à faire usage du plus puissant de mes enchantements.

MÉPHISTOPHÉLÈS (*Le nuage se dissipe; il sort de derrière le poêle, vêtu comme un étudiant en tournée*).

Pourquoi tout ce tapage, maître ? Qu'y a-t-il pour votre service ?

FAUST.

Quoi ! l'enveloppe de ce barbet cachait un étudiant ambulante ? L'aventure est vraiment risible !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Salut au savant docteur ! Tu m'as rudement malmené.

FAUST.

Comment te nommes-tu ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La question me paraît frivole pour un homme qui donne peu d'importance aux mots, qui dédaigne toutes les surfaces, et ne s'attache qu'à la substance des choses.

FAUST.

Chez les gens de votre espèce, le nom indique souvent le caractère ; ainsi, tel d'entre

vous se nomme l'esprit de corruption, de mensonge. Toi, qui es-tu, enfin ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis une partie de cette puissance qui toujours veut le mal, et cependant concourt au bien.

FAUST.

Que veux-tu dire avec cette énigme ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis l'Esprit de négation, et mes efforts sont légitimes sans doute ; car, si rien dans l'œuvre de la création ne mérite l'éternité, ne serait-il pas mieux que tout fût resté dans le néant ? Ce que tu nommes péché, destruction, tout le mal enfin est de mon domaine.

FAUST.

Tu disais tout à l'heure que tu n'étais qu'une *partie*, et cependant, tu te présentes en ce moment comme un *être entier*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai dit là une modeste vérité. L'homme, dans l'orgueil de sa folie, s'imagine à lui seul former un univers ; moi, j'en conviens, je ne suis qu'une partie de ce que jadis était le monde entier ; je suis une partie des ténèbres qui ont enfanté la lumière. Orgueilleuse lumière ! elle dédaigne à présent la nuit dont elle est sortie ; elle ose lui disputer le premier rang ; elle veut la chasser de son domaine ; mais elle n'y parviendra pas. La lumière, malgré tous ses efforts, reste enchaînée dans la matière ; elle s'arrête à la surface des corps ; elle les colore ; les corps la brisent dans sa marche, et, je l'es-



père, elle ne durera pas plus qu'eux ; elle rentrera dans le néant.

FAUST.

Maintenant je comprends ta noble mission. S'il ne t'est pas donné de sonner l'heure de la destruction générale, en attendant, tu t'exerces à détruire en détail.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et véritablement je n'ai pas beaucoup avancé mon ouvrage ; malgré tous mes efforts, je ne sais comment m'y prendre pour entamer ce monde grossier et solide, éternel adversaire du néant. Vainement j'excite les flots, les orages, j'ébranle la terre, je lance les feux. En définitive, et la terre et la mer redeviennent paisibles, et cette maudite engeance des hommes et des bêtes, je ne puis rien gagner sur eux. Combien n'en ai-je pas déjà enterré ! Toujours une vie fraîche et nouvelle circule dans la nature. Si cela continue, j'en deviendrai fou. Une foule de germes se développent dans l'air comme dans la terre et dans la mer : le sec, l'humide, le chaud, le froid conspirent en faveur de la vie. A peine puis-je compter sur la flamme, que j'avais voulu réserver pour moi seul.

FAUST.

Et tu crois pouvoir opposer la main glacée du démon à cette puissance créatrice, toujours sainte, toujours active ! Crois-moi, cherche quelque autre industrie, bizarre fils du Chaos !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous pourrons en parler une autre fois. En ce moment, me permets-tu de me retirer ?

FAUST.

Tu n'as pas besoin de ma permission sans doute; désormais, nous nous connaissons, tu pourras venir quand tu voudras: tu as la porte, la fenêtre; le tuyau de la cheminée ne te suffirait-il pas?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je t'avouerais qu'un petit obstacle s'oppose en ce moment à ma sortie: le pied magique tracé sur le seuil de ta porte. (*Il montre une figure tracée sur le plancher.*)

FAUST.

Le pentagramme t'inquiète! Si tu as en effet quelque chose à craindre, pourquoi es-tu entré ici? Comment un esprit comme toi s'est-il laissé attraper?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde bien: la figure est mal tracée, le trait supérieur, comme tu vois, est resté un peu ouvert.

FAUST.

C'est une bizarre rencontre. Ainsi tu demeures mon prisonnier; le hasard m'a bien servi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le barbet est entré comme un étourdi; l'affaire a changé de face, et maintenant le diable ne peut plus sortir.

FAUST.

Pourquoi ne sors-tu pas par la fenêtre?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est la loi générale des diables et des re-

venants : ils doivent sortir par où ils sont entrés. Libres avant d'entrer, nous ne le sommes plus pour la retraite.

FAUST.

Eh quoi ! l'enfer a donc des lois ? Très-bien ! Ainsi un pacte conclu avec l'un de vous serait observé fidèlement ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous tenons loyalement nos promesses, sans que nous vous fassions tort d'une obole. Ce n'est pas peu de chose cependant, et nous en parlerons une autre fois, si tu veux m'en croire. Quant à présent, je te supplie de me laisser partir.

FAUST.

Reste encore un instant et dis-moi ma bonne aventure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! lâche-moi : je reviendrai bientôt, et je serai tout à fait à tes ordres.

FAUST.

Je ne t'ai pas tendu de piège ; ne t'en prends qu'à toi. Quand on tient le diable, il faut bien le tenir, sans quoi on ne le rattraperait pas deux fois.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu le veux, je vais rester avec toi et amuser tes loisirs par quelques tours de ma façon.

FAUST.

Volontiers ; mais il faut que ton industrie soit divertissante.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

En une heure seulement, tes sens seront enivrés mille fois plus délicieusement que dans une année tout entière. Ce ne sont point de vains prestiges, tu entendras une harmonie surhumaine: de ravissants tableaux passeront devant tes yeux; ton odorat, ton goût seront charmés, tes fibres tressailliront d'extase voluptueuse. Point de vains préparatifs! Nous sommes prêts.

## CHŒUR DES ESPRITS.

Disparaissez, voûtes sombres! Que l'azur des cieux se déroule et vienne nous sourire.

Que les nuages disparaissent et que les étoiles s'allument comme des soleils!

Filles du ciel, beautés splendides, les doux désirs marchent avec vous, déposez vos voiles trop discrets, laissez flotter au vent vos ceintures, et que vos danses viennent le transporter et le faire rêver à d'éternelles amours!

Campagnes verdoyantes, frais bocages, votre épais feuillage brave les rayons du jour.

Les vignes se chargent de grappes dorées, les pressoirs en sont gorgés; le vin vermeil jaillit à grands flots, des ruisseaux de pourpre sillonnent les vertes prairies.

Gais habitants des airs, déployez au soleil vos ailes frémissantes, volez vers ces îles qui glissent sur l'azur des eaux.

Ecoute ces chants joyeux: tout aime en liberté, et, au son de ces concerts ravissants, les danses légères se forment sur le gazon vert.

Sur les montagnes, dans les flots, dans les airs, tout s'agite, tout salue l'étoile de l'amour allumée par le ciel!

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il dort: c'est bien. Jeunes sylphes, vous l'avez enchanté; à charge de revanche. (*A Faust.*) Ah! tu n'es pas de force à retenir le diable malgré lui! Reste plongé dans ces fantastiques images, dans cette mer d'illu-

sions. Mais, j'y pense : il s'agit de détruire le charme qui m'empêche de franchir le seuil de cette porte. J'ai besoin de la dent d'une souris. Je n'ai pas à faire de longues conjurations, j'en aperçois une tout près ; elle m'entendra bien vite... Le prince des rats, des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises, des poux, t'ordonne de quitter ton trou et de ronger le signe gravé sur le seuil de cette porte. Allons ! vite, à l'œuvre ! Le trait qui me retenait ici est à l'extrémité supérieure. Encore un coup de dent, je suis libre. (*Il sort.*)

FAUST, *se réveillant.*

Me suis-je trompé ? Les esprits ont-ils disparu ? N'est-ce pas un rêve ? Le diable m'est-il apparu, et n'est-ce qu'un barbet qui sautait autour de moi ?

—

## CABINET D'ÉTUDE.

### FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS

FAUST.

On frappe ; entrez ! Qui vient m'importuner encore ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est moi.

FAUST.

Entrez !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dis-le une troisième fois.

FAUST.

Entrez donc !

## MÉPHISTOPHÈLES.

Fort bien, nous tomberons d'accord aujourd'hui, je l'espère. Je suis prêt. Pour dissiper ta mauvaise humeur, me voici vêtu en enfant de bonne maison : habit écarlate à broderies d'or, le petit manteau de satin jeté sur l'épaule, la plume de coq au chapeau, une longue épée bien affilée. Crois-moi, fais-en autant, et, libre enfin de tes chaînes, tu pourras connaître la vie et en jouir.

## FAUST.

Ces habits, pas plus que d'autres, me feront-ils sentir moins durement les chagrins qui sont le triste lot de l'humanité ! Je suis trop vieux pour me livrer aux plaisirs, trop jeune encore pour ne pas les désirer. Que me reste-t-il à demander à la terre ? Privation ! impuissance ! insupportable refrain qui revient bourdonner sans cesse à nos oreilles, et que le vieillard même répète d'une voix affaiblie à tous les échos. C'est avec effroi que, chaque matin, j'accueille la venue d'une nouvelle journée, et je pleure amèrement en songeant qu'elle n'accomplira pas un seul de mes vœux. Jour funeste, qui flétris obstinément l'espérance même du plaisir, tu m'apportes le dégoût d'une vaine et importune expérience parmi les créations enfantées par une imagination dévorante. Puis vient la nuit ; je crois atteindre le moment de rendre le repos à mes membres affaissés, et le repos me fuit encore, des songes bizarres m'épouvantent. Ce dieu qui agite mon cœur, qui émeut profondément tout mon être, il ne peut rien hors de moi, sur une nature immobile, et je reste accablé sous le fardeau de l'existence. Je désire la mort, je hais la vie.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et pourtant la mort n'est jamais un hôte bien accueilli !

## FAUST.

Heureux celui qui, dans l'éclat de la victoire, la reçoit en penchant sa tête sanglante sous une couronne de lauriers ! heureux celui qui la trouve dans les bras d'une femme, après l'ivresse épuisante des plaisirs ! Ah ! que ne suis-je tombé anéanti au moment où le grand Esprit me transportait et m'enchantait devant sa puissance !

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et cette nuit même, quelqu'un n'a-t-il pas posé ses lèvres sur les bords d'une coupe remplie de certaine liqueur brune ?...

## FAUST.

Tu m'as espionné, à ce qu'il paraît.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais pas tout, mais cependant je sais beaucoup de choses.

## FAUST.

Et lorsqu'au milieu de cette effroyable agitation, les sons d'une douce harmonie viennent me rappeler les joies paisibles de mon enfance et me reportent vers ces temps qui ne sont plus, alors je maudis les prestiges et les fantômes enfantés par mon imagination, et dont la puissance magique m'attache à ce monde de douleurs ; je maudis le dédaigneux orgueil de l'esprit qui prétend se suffire à lui-même ; je maudis l'éclat des apparitions qui de toutes parts pressent et éblouissent nos sens. Maudites soient à jamais ces

illusions mensongères de gloire et d'immortalité! maudit soit tout ce que l'homme possède ici-bas, tout ce qui flatte ses désirs, et le bonheur d'un père et celui d'un époux, et les trésors et les esclaves! maudit soit Mammon, le prince de la terre, quand il étale à nos yeux ses richesses, pour exciter nos courages, et quand il dresse pour nous des lits voluptueux! Malédiction sur le nectar des raisins, sur l'ivresse plus douce de l'amour! Malédiction sur la foi! malédiction sur l'espérance! et trois fois malédiction sur la patience!

#### CHŒURS D'ESPRITS INVISIBLES.

Malheur! malheur! Il a brisé le monde et sa belle ordonnance; son bras puissant frappe et détruit! Ce demi-dieu a foulé l'univers à ses pieds; emportons ces débris dans le néant et pleurons sa grandeur passée. Mais toi, le plus puissant des enfants des hommes, bâtis un monde nouveau, bâtis-le dans ton propre sein, commence une vie nouvelle, éclaire-la du flambeau de ton intelligence, et qu'une nouvelle harmonie l'accompagne.

#### MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce sont les petits de mon entourage; écoute leur voix, ils t'invitent à l'action, au plaisir; suis leurs conseils, abandonne cette solitude où tes sens se flétrissent, où les sources de ta vie s'épuisent. Cesse dans les jeux bizarres de ton imagination de flatter le vautour qui déchire tes entrailles. Lance-toi dans le monde; les moindres des hommes te rappelleraient encore au sentiment de la vie et t'en feraient goûter les plaisirs; je ne te propose pas d'ailleurs de t'encanaille. Je ne me vante pas d'être un grand seigneur. Si cependant tu daignes me favoriser de l'honneur de ta société et me permettre de te suivre dans le monde, peut-être ne te se-



rai-je pas inutile ; je m'engage à être ton fidèle compagnon ; et, si tu le préfères, ton serviteur, ton esclave.

FAUST.

Et que dois-je te payer pour tes peines ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! pour cela, nous avons tout le temps  
l'y songer.

FAUST.

Non ! non ! le diable est égoïste et ce n'est pas pour l'amour de Dieu qu'il veut rendre service aux hommes. Pose clairement tes conditions : un tel serviteur porte malheur à une maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je m'engage à te servir fidèlement *sur la terre* ; toujours infatigable, au moindre signe, tu me verras accourir ; quand ensuite nous nous rencontrerons *là-bas*, alors nous intervertirons les rôles.

FAUST.

*Là-bas* ! je ne m'inquiète guère de ce qui doit y arriver. Quand cet univers sera réduit en poussière, qu'un autre s'élève sur ses ruines : à la bonne heure ! C'est à cette terre que m'attachent mes plaisirs, c'est ce soleil qui a éclairé mes souffrances ; quand l'un et l'autre ne seront plus pour moi, que m'importe ce qui peut, ce qui doit arriver ? Je ne veux pas savoir ce qui se passe dans les sphères éloignées, si l'on y aime, si l'on y hait, si l'on y rencontre de bonnes et de mauvaises chances.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A merveille ! Dans ces sages dispositions,

tu n'hésiteras pas sans doute... Marché conclu... je te réponds que sous peu de jours tu seras satisfait de mes petits talents ; je veux te donner ce que l'œil de l'homme n'aperçut jamais.

FAUST.

Eh ! pauvre diable ! que crois-tu donc avoir à donner ? Te flattes-tu qu'un de tes pareils puisse seulement comprendre l'immensité du cœur de l'homme ! Tes trésors ?... je les connais : une nourriture qui ne rassasie pas, de l'or aux fauves reflets qui, semblable au vif-argent, échappe à la main qui croit le saisir ; une loterie dont tous les billets sont blancs ; une jeune fille qui, jusque dans mes bras, fait les yeux doux à mon rival ; un beau fantôme de gloire et d'honneur, qui, semblable à un météore, va s'évanouir dans les airs. Ne pense pas me satisfaire à ce prix ; montre-moi des fruits toujours mûrs, sur des arbres toujours verts.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rien de tout cela ne saurait m'effrayer. J'ai de tels trésors à ton service ; mais, mon cher ami, tu me parais bien dédaigneux pour les plaisirs et le bonheur de ce bas monde.

FAUST.

Que ce soit fait de moi si jamais je m'étends en repos sur un lit de plume ; si jamais la puissance des illusions, l'ivresse de la jouissance m'arrachent un instant à la haine, au dégoût de moi-même ! Que ce soit mon dernier jour, j'y consens.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Eh bien ! tope.

FAUST.

Je tiens le marché; si jamais, dans un transport de plaisir, tu me vois supplier le temps de suspendre sa course, je permets que tu me charges de chaînes, que tu m'entraînes dans l'abîme; je veux qu'à cet instant la cloche des morts retentisse; je te tiens quitte de ton service; que l'horloge s'arrête, que le balancier demeure immobile: le temps n'existera plus pour moi!

MÉPHISTOPHÈLES.

Songe bien à ce que tu fais; il n'y aura plus à s'en dédire.

FAUST.

Tu seras dans ton droit; je ne me suis point engagé à l'aventure. Puisqu'il me faut toujours être esclave, qu'importe que ce soit de toi ou d'un autre?

MÉPHISTOPHÈLES.

Aujourd'hui même, au repas de réception de M. le docteur, je commencerai mon service. Encore un mot; on ne sait ni qui vit ni qui meurt; donne-moi, je te prie, deux mots d'écrit.

FAUST.

Pédant! il te faut un écrit? Tu ne sais donc pas ce que vaut la parole d'un homme d'honneur? et si ce n'est pas assez de ma parole pour t'engager ma destinée, ma signature serait-elle seule irrévocable dans un monde où tout peut changer? Mais telle est cependant l'illusion générale; personne ne sait s'en défendre; heureux celui qui conserve en son cœur la foi jurée, qui la conserve au prix de tous les sacrifices! Pour le

commun des hommes, un parchemin écrit et scellé est une puissance qui en impose. Esprit de mensonge, qu'exiges-tu de moi? Dois-je écrire sur de l'airain, sur du marbre ou sur du papier? avec un burin, un crayon ou une plume? Parle, je t'en laisse le choix libre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais pourquoi t'échauffer ainsi? A quoi bon ce verbiage? le moindre chiffon de papier suffit; signe-le seulement avec une petite goutte de ton sang.

FAUST.

S'il ne faut que cela pour te satisfaire, nous ne nous querellerons pas pour si peu de chose.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le sang est une liqueur d'une vertu toute particulière.

FAUST.

Va, ne crains pas que je rompe notre marché: je ne prétends à rien autre chose. J'avais d'abord porté mes vues plus haut, mais il me faut redescendre jusqu'à toi. Le grand Esprit m'a dédaigné; la nature s'est refusée à mes recherches: je n'ai pu deviner son secret, et je dédaigne toute autre science. Que me reste-t-il à faire ici-bas? Dévoré de désirs, je veux les fatiguer par la violence de mes émotions. Les merveilles de la création resteront incompréhensibles à mon intelligence; mais je me précipiterai à travers les fracas du monde dans les vagues du temps; que j'y rencontre la peine ou le plaisir, le bien-être ou la souffrance, il n'importe: je ne

fuis que le repos, je ne cherche que l'agitation.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aucun but ne t'est prescrit, aucune marche ne t'est tracée; tu peux essayer de tout, cueillir en passant quelques fleurs: tout ce qui te plaît est à toi; saisis-le d'une main hardie.

FAUST.

Que parles-tu d'amusements? Est-ce de cela qu'il s'agit? Je me voue aux orages, aux émotions les plus douloureuses: la haine sera la joie de mon cœur, le désespoir, son repos. Désormais guéri de la soif de savoir, je ne récusé aucune douleur; tout ce qui fait l'apanage de l'humanité: le plaisir, la souffrance, je le réclame comme moi-même. Je m'élançai au plus haut terme du plaisir dans l'abîme de la douleur: que mon vaste cœur embrasse l'univers, et qu'il rentre avec lui dans le néant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! oh! voilà bien des milliers d'années que je traîne le boulet dans ce bas monde et, je vous le dis en vérité, il n'a été donné à aucun des fils de l'homme d'étancher une soif pareille. Une telle ambition, vous pouvez m'en croire, n'est permise qu'à Dieu: il a réservé pour lui seul l'éclat d'une lumière éternelle; il nous a livré l'empire des ténèbres, et, sur votre terre, le jour et la nuit doivent se succéder alternativement.

FAUST.

Fais ce que j'ordonne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà parler; mais ceci me met fort en

peine. La vie est courte, et ta besogne sera longue : choisis au moins un guide qui te la rende plus courte et plus facile ; procure-toi un poète qui, dans son imagination riche et féconde, assemble les plus nobles qualités ; qu'il te dote des trésors de ses rêves : le courage du lion, la rapidité du cerf, les passions fougueuses de l'Italien, la vigueur de l'homme du Nord ; qu'il trouve le secret de réunir la ruse à la grandeur d'âme ; qu'il te rende un premier amour, et qu'il le gouverne suivant le calcul de la sagesse : cet habile homme, je serais charmé de le connaître ; je l'appellerais monsieur Microkosmos (1).

FAUST.

Eh quoi ! l'homme n'est-il pas le roi de la création ? Pourquoi me serait-il défendu d'en ceindre la couronne ? Qui suis-je, si je ne puis atteindre le but où aspirent tous mes sens ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu es, en fin de compte... précisément ce que tu es. Charge ta tête d'une perruque à cent marteaux, hisse-toi sur les plus hautes échasses, et tu ne seras encore ni plus ni moins.

FAUST.

Je ne le sens que trop. J'ai laborieusement amassé tous les trésors de l'esprit humain, et quand je me repose aujourd'hui, je ne me trouve pas plus grand de l'épaisseur d'un cheveu ; je reste encore à la même distance de l'infini.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon seigneur, te voilà au vrai point

(1) Petit monde.

de vue pour juger sagement des choses. Profite de ton expérience; elle t'enseigne qu'il faut y regarder à deux fois avant de renoncer aux joies de la vie. Eh! parbleu, si tes pieds, tes mains, ta tête, tous tes membres sont à toi, les sensations agréables que tu peux atteindre ne sont pas moins de ton domaine. Si tu peux acheter et payer six chevaux, n'as-tu pas droit à leur service? Et te voici courant comme si tu avais vingt-quatre jambes. Allons donc, laisse tes sens tranquilles! Lançons-nous dans le monde. Un bon vivant qui philosophe est comme un animal possédé du diable, qui tourne en rond sur une bruyère sèche, tandis que de verts pâturages s'étendent à l'horizon.

FAUST.

Par où commencer?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Partons à l'instant; tu es vraiment ici aux galères! Est-ce vivre que d'ennuyer ainsi et soi et la pauvre jeunesse? Laisse ce métier à ton voisin à la grosse panse! A quoi bon te tourmenter à battre de la paille? Encore n'oserais-tu dire à tes élèves ce que tu sais de mieux. Mais j'entends venir un étudiant.

FAUST.

Délivre-m'en pour le moment.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le pauvre garçon attend depuis longtemps.... ne le laissons pas partir mécontent..... Donne-moi ta robe et ton bonnet.... Ce costume ne m'ira pas mal. (*Il s'habille.*) Livre-le-moi seulement pour un quart d'heure, et fie-toi à mon industrie; pendant

ce temps, prépare tout pour notre beau voyage. (*Faust sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, dans sa robe de docteur.

Bien. Méprise l'intelligence et la raison, ces deux grandes forces de l'homme ; abandonne-toi aux enchantements de l'esprit de mensonge ; tu es à moi sans réserve..... L'esprit de cet homme est sans règle, il l'emporte par delà les bornes ; dans son activité sans mesure, il demande aux joies de la terre plus qu'elles ne peuvent lui donner ; je l'entraînerai dans tous les désordres à la suite de vains fantômes. Il résistera, se débattrra vainement ; tourmenté d'une soif dévorante, la coupe trompeuse s'approchera de ses lèvres avides sans jamais se laisser saisir, et n'eût-il pas fait un pacte avec le diable, il n'en périrait pas moins (*Un écolier entre.*)

L'ÉCOLIER.

Je suis arrivé depuis peu de temps, et je me présente devant vous, impatient de voir et d'entendre un homme dont chacun prononce le nom avec respect.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis bien sensible à votre politesse ; vous voyez un homme comme beaucoup d'autres ! Avez-vous déjà beaucoup étudié ?

L'ÉCOLIER.

Je viens vous supplier de vous charger de moi ! Je suis plein de bonnes dispositions : j'apporte un peu d'argent et beaucoup de santé. Ma mère avait grand-peine à me laisser partir, et je désirerais bien apprendre ici promptement quelque chose d'utile.



MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes en bon lieu pour cela.

L'ÉCOLIER.

Franchement, je voudrais déjà en être dehors; ce lieu-ci ne me plaît guère; je me trouve trop à l'étroit entre ces murailles; je regrette la verdure de nos prés, les arbres de nos forêts. Attaché sur mon banc dans nos salles d'étude, la tête me tourne, et je ne sais plus ni voir, ni entendre, ni réfléchir.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec pédanterie.*

C'est une affaire d'habitude; de même que l'enfant repousse d'abord le sein de sa nourrice, et bientôt cependant y puise la vie avec délices, de même vous presserez plus volontiers tous les jours le sein de la sagesse.

L'ÉCOLIER.

Oh! je suis prêt à me pendre à son cou de tout mon cœur; dites-moi seulement, je vous prie, où je pourrai la trouver.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avant tout, dites-moi : quelle faculté choisissez-vous ?

L'ÉCOLIER.

Je voudrais devenir très-savant, bien connaître le ciel et la terre, et ne rien ignorer de ce qu'enseignent les sciences et la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous voilà dans la bonne voie; prenez garde de vous en laisser détourner.

L'ÉCOLIER.

Oh! je travaillerai de toute mon âme, de toutes mes forces; mais je voudrais aussi

mener bonne vie ; et j'espère bien conserver quelque loisir pour me divertir pendant l'été, les jours de fête.

#### MÉPHISTOPHÉLÈS.

Profitez du temps : il nous échappe si vite ! Mais si vos occupations sont bien réglées, vous en économiserez beaucoup. Croyez-moi, mon cher ami, suivez d'abord un cours de logique ; c'est là qu'on vous enseignera à raisonner comme on apprend à faire l'exercice. On vous chaussera l'esprit de larges bottes à l'espagnole, pour qu'il marche plus sûrement dans la carrière de la routine et qu'il ne s'égare point à droite et à gauche dans des chemins de traverse. Vous étudierez longtemps, mais aussi vous apprendrez à faire savamment ce que vous faisiez d'abord sans calcul, ce qui vous paraissait facile comme de manger et de boire. Il en est du travail de la pensée comme de l'ouvrage d'un tisserand ; une seule impulsion met tout en mouvement ; mille fils imperceptibles s'approchent, se croisent, et tous les nœuds se forment à la fois. Le professeur s'avance alors ; il vous prouve que cela devait être ainsi : un est à deux comme trois est à quatre ; et si les deux premiers n'existaient pas, que deviendraient le troisième et le quatrième ? Les écoliers de tous les pays applaudissent à cette démonstration savante ; mais aucun d'eux ne sait faire de la toile. Si vous voulez comprendre et décrire un corps vivant commencez par le briser pour en chasser la vie. Réunissez ensuite soigneusement tous les morceaux ; il n'y manquera rien, que l'esprit qui l'animait. Les chimistes nomment ce procédé *encheiresin naturæ* ; et s'ils ne comprennent pas ce qu'ils disent, c'est assurément de très-bonne foi.

L'ÉCOLIER.

Je dois avouer que moi-même je ne vous ai pas parfaitement compris.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela vous paraîtra plus clair quand vous saurez réduire et classer chaque chose avec méthode.

L'ÉCOLIER.

Votre raisonnement m'a tout étourdi ; il me semble que j'entends une roue de moulin dans ma tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Immédiatement après, livrez-vous à la métaphysique, afin de bien comprendre ce qui est en dehors de l'intelligence humaine, afin d'exprimer en langage technique ce que vous saurez ou ne saurez pas, n'importe. Mais ordonnez bien votre temps pendant cette demi-année. Chaque jour, les leçons vous prendront cinq heures ; ayez soin d'arriver au premier coup de cloche... Ayez soin de vous bien préparer ; apprenez par cœur vos paragraphes, pour demeurer bien certain de ne rien dire que ce qui se trouve imprimé partout. Recueillez cependant ces précieuses paroles ; écrivez-les avec autant de soin que si le Saint-Esprit dictait.

L'ÉCOLIER.

Oh ! pour cela, je ne me le ferai pas dire deux fois ; je sais que l'avis est important, et qu'il est bien agréable, quand on revient dans sa famille, de rapporter des cahiers qu'on a chargés de noir et de blanc.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais enfin, quelle faculté choisissez-vous ?

L'ÉCOLIER.

Je n'ai point d'attrait pour l'étude du droit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne vous en fais pas un reproche. Je sais trop ce que vaut cette science : les lois et les droits qui en dérivent se transmettent de génération en génération, comme une maladie héréditaire ; on les transporte d'un lieu à un autre : ce qui jadis était raisonnable est devenu insensé ; ce qui était utile est devenu désastreux. N'importe ; il est triste pour vous d'être venu au monde cent ans trop tard. Car du droit né avec nous, il n'en est guère question pour la génération présente.

L'ÉCOLIER.

Vous augmentez mon dégoût personnel pour cette étude. Ah ! c'est un grand bonheur de rencontrer un guide tel que vous ! Peut-être ferais-je mieux de m'appliquer à la théologie ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon jeune ami, je ne voudrais pas vous voir vous égarer ; et, dans l'étude de cette science, il est difficile de connaître toujours le droit chemin. Le poison se déguise souvent si bien, qu'on ne peut le distinguer du remède salutaire. Ce que vous aurez au reste de mieux à faire, quand vous étudierez sous un professeur, c'est de jurer sur sa parole. En général, attachez-vous au mot, c'est le moyen le plus sûr d'écartier tous les doutes et d'entrer tout droit dans le sanctuaire de la science.

L'ÉCOLIER.

Il faut cependant bien que chaque mot ait un sens, contienne une idée.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! sans doute ; mais ne vous en tourmentez pas trop ; car si le sens vient à manquer, le mot y supplée merveilleusement. Avec des mots on soutient toute discussion ; avec des mots on construit un système, on dresse un symbole. Les mots ne plient jamais, ne se prêtent à rien ; on ne leur enlèverait pas un iota.

## [L'ÉCOLIER.]

Pardonnez-moi si je vous importune, mais je voudrais obtenir de vous encore quelques lumières. Parlez-moi maintenant de la médecine, je vous prie. Trois années sont bientôt passées. Ah ! bon Dieu ! j'ai tant de choses à voir pendant ce temps. Si j'obtiens de vous quelque direction pour ma route, je pourrai ensuite la continuer tout seul.

## MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

En voilà assez sur le ton doctoral, je vais reprendre mon rôle naturel. (*Haut.*) L'esprit de la médecine est facile à saisir ; on étudie et l'homme et la nature, puis, en définitive, on laisse toute chose aller ainsi qu'il plaît à Dieu. C'est en vain que vous vous fatigueriez à la poursuite de la science, vous ne serez jamais plus savant qu'il ne vous est donné de le devenir. Savoir profiter du moment, voilà ce qui fait l'habile homme. Vous êtes bien bâti, et ne manquerez pas sans doute de hardiesse. Si vous avez confiance en vous, vous gagnerez facilement celle des autres. Attachez-vous surtout à conduire les femmes ; il est, pour leurs vapeurs, pour leurs maux de nerfs si variés, un remède universel : si vous vous présentez avec un extérieur décent, vous en ferez tout ce que vous voudrez ; un titre vous assurera leur confiance, et elles ne douteront

pas que votre savoir ne soit merveilleux. Dès l'abord, vous obtiendrez leur familiarité, qu'un autre attendrait inutilement pendant des années. Pressez doucement leur bras, en leur tâtant le pouls; que votre regard soit expressif et ardent; passez le bras autour de leur taille, comme pour sentir si elles ont des palpitations, ou si leur corset est bien lacé.

L'ÉCOLIER, *riant niaisement.*

Oh ! j'entends bien ; on connaît son monde....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon ami, la science est aride. L'arbre de la vie est chargé de feuilles et de fruits.

L'ÉCOLIER.

Je vous jure que c'est pour moi un enchantement de vous entendre. Pourrais-je, sans importunité, me présenter une fois encore pour me pénétrer à fond de votre doctrine ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis tout à votre service.

L'ÉCOLIER.

Je ne vous quitterai pas sans vous présenter mon album; daignez l'honorer d'un souvenir de votre main...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très-volontiers.

*(Il écrit et lui rend le livre.)*

L'ÉCOLIER, *lisant.*

\* Vous serez semblable à Dieu, connaissant le bien et le mal. »

*(Il salue respectueusement et sort.)*

## MEPHISTOPHÉLÈS, PUIS FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Suis ce vieux conseil de mon cousin le Serpent; tu douteras bientôt de cette prétendue ressemblance.

FAUST, *entrant.*

Maintenant, où allons-nous aller ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où tu voudras : chez les bourgeois, chez les grands seigneurs. Que de plaisirs, que d'instruction nous récolterons sur la route !

FAUST.

Mais, avec toute ma science, je n'ai point appris à vivre, et mes premiers essais ne me réussiront pas. Je n'ai jamais su me conduire dans le monde ; je suis gauche, embarrassé : la société m'ôte toute assurance.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon cher ami, c'est précisément cela dont il faut te défaire. La confiance en soi, c'est là savoir vivre.

FAUST.

Comment sortirons-nous de la maison ? nous n'avons ni chevaux, ni valets, ni voiture.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vais étendre ce manteau, il nous portera à travers les airs : ne prends pas un trop lourd paquet pour le voyage. Un peu d'air inflammable que je vais préparer à l'instant nous enlèvera de terre ; et si nous ne sommes pas trop chargés, nous irons vite.

Allons, en route ! je te fais mon compliment sur ton nouveau genre de vie.

—

## CAVE D'ANERBACH, A LEIPZIG

Buveurs autour d'une table.

FROSCH.

Personne ne boit, personne ne rit ! Pour quoi ces mines lugubres ? Vous ordinairement tout de flamme ; vous êtes aujourd'hui plus difficiles à échauffer que de la paille mouillée.

BRANDER.

C'est ta faute. Tu ne mets rien au jeu : pas le plus petit mot pour rire, pas une grosse bêtise, pas une saleté.

FROSCH, *lui jetant un verre de vin à la tête.*

Tiens ! cela te va-t-il ?

BRANDER.

Double cochon !

FROSCH.

C'est ce que tu avais demandé ; de quoi te plains-tu ?

SIEBEL.

A la porte les trouble-fête, les mauvais compagnons ! Chantons à tue-tête, buvons à pleins verres, crions à perdre haleine : Oh ! hé ! hola ! oh !

ALTMAYER.

Ah ! Dieu ! je suis perdu ! Apportez-moi du coton, le bourreau me rompt les oreilles !



SIEBEL.

La voûte de la salle résonne bien; une belle basse y produit plus d'effet.

FROSCH.

Parfait! A la porte celui qui se fâche. A! tara lara da!

ALTMAYER.

A! tara lara da!

FROSCH.

Nous sommes en voix, chantons.  
(*Il chante.*)

Comment peut-il tenir debout  
Le très-saint empire de Rome?

BRANDER.

Fi! une chanson politique! sottie chanson! Remerciez Dieu de n'avoir, en vous levant, rien à démêler avec le Saint-Empire. C'est heureuse chance à moi de n'être ni empereur, ni chancelier, et s'il nous faut absolument un chef, nommons plutôt un pape. Vous savez comment on arrive à cette dignité?

FROSCH, *chantant.*

Beau rossignol, éveille-toi;  
Salue mille fois ma mignonne.

SIEBEL.

Pas de salut à ta maîtresse; ne me parle pas de cette femme.

FROSCH.

Je la saluerai, moi: un baiser à elle! Ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. (*Il chante.*)

Il est minuit, ouvre la porte  
A ton amant qui vient frapper,  
Et ferme-la jusqu'à demain...

Chante, idiot, chante bien ses louanges ; je rirai aussi à mon tour. Elle m'a lâché, elle te lâchera, elle te trompera pour le diable s'il la rencontre dans un carrefour. Qu'un vieux bouc, qui revient du Blocksberg, en passant au galop, lui souhaite une bonne nuit, c'est bien ; mais un brave garçon à la chair fraîche, au teint vermeil, pour une fille de cette espèce ! Allons donc ! Pour tout salut, je casserai toutes ses vitres.

BRANDER, *frappant sur la table* (1).

Silence ! silence ! écoutez-moi. Je sais vivre, messieurs, avouez-le. Il y a ici des amoureux, et, selon l'usage, je dois leur donner ce qu'il y a de mieux. Écoutez : c'est une chanson de nouvelle fabrique, et, à pleins poumons, répétez le refrain avec moi ! *(Il chante.)*

Un rat vivait, non d'abstinence  
 En une office où le frater  
 De tant de lard emplit sa panse  
 Qu'on l'eût pris pour le gros Luther :  
 Mais dans son trou la cuisinière  
 Mit du poison, si que dehors  
 On vit sauter le pauvre hère  
 Comme s'il eût l'amour au corps.

CHŒUR, *avec acclamation.*

Comme s'il eût l'amour au corps.

BRANDER.

Par monts, par vaux courant en nage,  
 A tous les ruisseaux il buvait ;  
 Il grattait, mordait, faisait rage :  
 La rage de rien ne servait.

(1) La chanson de Brander et celle de Méphistophélès, dans la même scène, sont empruntées à la traduction Stapfer.

*(Note des éditeurs.)*

Vingt fois il s'élança de terre,  
Et vingt fois, épuisé d'efforts,  
Il se roula dans la poussière  
Comme s'il eût l'amour au corps.

CHŒUR.

Comme s'il eût l'amour au corps.

BRANDER.

Pour dernier tour à la cuisine,  
Hors de lui-même, il se sauva,  
Prit le feu pour de la farine,  
Et piteusement y creva.  
L'empoisonneuse à pleine gorge  
Se prit à rire, et sans remords :  
« Ah ! dit-elle, quel feu de forge !  
Il a, parbleu, l'amour au corps. »

CHŒUR.

Il a, parbleu ! l'amour au corps.

SIEBEL.

Comme ces plats coquins se réjouissent !  
Voilà ! en vérité, un beau chef-d'œuvre, l'empoisonnement d'un pauvre rat !

BRANDER.

Tu prends le parti de tes semblables.

ALTMAYER.

Regardez-le avec son gros ventre et sa tête déplumée, comme son malheur le fait filer doux. Dans un rat crevé il voit son portrait au naturel. (*Entrent Faust et Méphistophélès.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avant tout, je dois t'introduire dans une joyeuse compagnie de bons lurons, pour que tu voies comment on peut porter légèrement la vie. Pour ces gens-là, chaque jour est une

fête : peu d'esprit, beaucoup de bonne humeur ; avec ce bagage, chacun d'eux tourne dans un cercle étroit de plaisirs comme un jeune chat tournant sur lui-même pour jouer avec sa queue. Pourvu qu'ils n'aient pas mal à la tête et que leur hôte leur fasse crédit, ils vivent heureux et sans soucis.

BRANDER.

Voilà des gens qui viennent de loin ; à leur air étranger, on reconnaît bien qu'il n'y a pas une heure qu'ils sont dans la ville.

FROSCH.

Tu as raison. Vive Leipzig ! c'est un petit Paris, et l'on s'y forme à merveille.

SIEBEL.

Devine un peu quels sont ces étrangers.

FROSCH.

Laisse-moi faire : avec un verre de vin, je saurai ce qu'ils ont dans le ventre. Je leur tirerai les vers du nez sans qu'ils s'en aperçoivent. Si je ne m'abuse, ce sont des grands seigneurs ; ils ont l'air fier et mécontent.

BRANDER.

Je parierais que ce sont des charlatans.

ALTMAYER.

Peut-être bien.

FROSCH.

Attention ! je vais les entreprendre.

MÉPHISTOPHÈLES, à part, à Faust.

Les pauvres hères ne reconnaîtraient pas le diable, même quand ils les tiendrait à la gorge.

FAUST.

Nous vous saluons, messieurs.

SIEBEL.

Nous de même, et grand merci. (*Bas, regardant Méphistophélès de travers.*) Qu'a donc celui-là à clocher sur un pied ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous permettrez-vous de nous asseoir à votre table ? L'agrément de votre conversation nous dédommagera du bon vin que nous n'aurons pas, je suppose.

ALTMAYER.

Vous paraissez bien dégoûtés.

FROSCH.

Etes-vous partis tard de Rippach ? Avez-vous soupé chez maître Jean ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous avons passé sa maison sans nous y arrêter. A notre dernier passage, nous sommes descendus chez lui ; il nous a longuement parlé de ses cousins et chargé de ses compliments pour chacun d'eux. (*Il s'incline vers Frosch.*)

ALTMAYER, *bas à Frosch.*

Tu es pincé ! il sait son monde.

SIEBEL.

C'est un gaillard retors.

FROSCH.

Eh bien ! attends ; je lui en garde une autre.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je ne me trompe, nous avons entendu tout à l'heure des voix exercées chanter en chœur; les chants doivent admirablement résonner sous cette voûte.

FROSCH.

Seriez-vous un virtuose?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! non, j'ai peu de talent, mais beaucoup de zèle.

ALTMAYER.

Donnez-nous une chanson.

SIEBEL.

Mais quelque chose de tout battant neuf, paroles et musique.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous arrivons justement d'Espagne: c'est le pays du bon vin et des belles chansons.

*(Il chante.)*

Advint que chez un prince  
Une puce logeait.

FROSCH.

Entendez-vous? une puce! avez-vous bien compris? une puce! M'est avis que c'est un hôte assez désagréable.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *chantant.*

Advint que chez un prince  
Une puce logeait,  
D'une faveur peu mince  
Le roi la protégeait.  
Par son tailleur Cassandre  
Du gentil damoiseau  
La mesure il fit prendre  
Pour culotte et manteau.

FROSCH

Surtout n'oubliez pas d'enjoindre au tailleur de prendre bien exactement sa mesure; recommandez-lui, sur sa tête, que la culotte ne fasse pas un pli.

MÉPHISTOPHÈLÈS

De velours et de soie  
Le voilà donc couvert,  
Qui tout fier se déploie  
Dans son justaucorps vert.  
La sainte croix y brille,  
Et, ministre du jour,  
Tous ceux de sa famille,  
Il les place à la cour.

Les seigneurs et les dames  
S'irritent vainement.  
Par la reine et ses femmes,  
Juste Dieu ! quel tourment !  
Être mordu sans cesse  
Ne se gratter jamais :  
Nous, dès qu'une nous blesse  
L'écrasons sans procès.

CHOEUR.

Nous, dès qu'une nous blesse  
L'écrasons sans procès.

FROSCH

Bravo ! bravo ! c'est superbe !

SIEBEL

Ainsi soit-il de toutes les puces !

BRANDUS

Attrapez-les, pincez-les ferme !

ALTMAYER

Vive la liberté ! vive le vin !

MÉPHISTOPHÈLÈS.

Je boirais volontiers un verre en l'honneur

de la liberté, si votre vin n'était pas si mauvais.

SIEBEL.

Ah ! n'insultez pas notre vin !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je ne craignais de faire un affront à notre hôte, je ferais goûter à l'aimable société le vin de notre cave, qu'elle trouverait meilleur sans nul doute.

SIEBEL.

Allez toujours ! je prends sur moi l'affront.

FROSCH.

Si vous nous en versez à pleins verres, à la bonne heure ; car, quand je veux juger, quelques gouttes ne suffisent point. Je ne porterai mon jugement qu'après une large rasade.

ALTMAYER, *bas à son voisin*

Ils sont des bords du Rhin, sans doute ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avez-vous ici un foret ?

BRANDER.

Pourquoi faire ? vous n'avez pas sans doute vos tonneaux devant la porte ?

ALTMAYER.

L'hôte a justement déposé derrière la porte un panier plein d'outils.

MÉPHISTOPHÉLÈS *prend un foret à Frosch,*

Dites, maintenant, quel vin préférez-vous ?



FROSCH.

Comment donc! en avez-vous de toute sorte?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je laisse le choix à chacun.

ALTMAYER, à Frosch.

Ah! ah! tu commences à te lécher les lèvres?

FROSCH.

Soit! puisque j'ai le choix, je demande du vin du Rhin. Rien ne vaut ce qui vient de la patrie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. (*Il fait un trou au bord de la table, en face de Frosch.*)

Prenez un peu de cire pour faire des bouchons.

ALTMAYER.

Vous voyez bien que ce sont des escamoteurs.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Brander.

Et vous, de quel vin voulez-vous?

BRANDER.

Du champagne, et qu'il mousse bien. (*Méphistophélès perce les trous; pendant ce temps, un autre a fait des bouchons de cire, qu'il enfonce dans les trous.*) On ne peut toujours se passer de l'étranger; les bonnes choses viennent souvent de loin. Un brave Allemand hait la France, et boit cependant ses vins sans rancune.

SIEBEL, à *Méphistophèles*, qui s'approche de sa place.

Quant à moi, je n'aime pas ce qui est trop fort : donnez-moi quelque chose de doux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *forant la table.*

Vous aurez du tockay.

ALTMAYER.

Ah çà, messieurs, regardez-moi en face ; je crois que vous voulez vous moquer de nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Allons donc ! oserais-je prendre cette liberté avec des gens tels que vous ? Vite, à l'ouvrage ? Quel vin dois-je servir d'abord ?

ALTMAYER.

Tous à la fois. Assez causé !

*(Tous les trous sont percés et bouchés.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec des gestes bizarres.*

La vigne porte le raisin, le jeune bouc porte des cornes. Le bois de la vigne donne un jus liquoreux, le bois de la table peut en donner aussi. Le sage observe la nature, et jouit de ses merveilles !

Maintenant, tirez les bouchons et goûtez mon vin.

Tous à la fois, ils tirent les bouchons ; le vin qu'ils ont désiré coule ; ils le reçoivent dans leurs verres.

Oh ! la belle fontaine qui nous coule là !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Prenez garde d'en laisser tomber.

*(Ils boivent à plusieurs reprises et chantent tous à la fois.)*

Buvons, buvons. buvons  
Comme cinq cents cochons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu vois comme les gens grossiers sont heureux quand ils s'abandonnent sans contrainte à leur penchant.

FAUST.

Soit ; mais j'en ai bientôt assez, et je m'en irais volontiers.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Attends encore un moment... et tu verras la brute s'abandonnant naïvement à sa nature.

SIEBEL boit avec avidité ; il laisse couler du vin par terre, une flamme s'élève.

Au secours !... au secours ! C'est du feu ! c'est le feu de l'enfer !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ; pour cette fois seulement, une étincelle du feu du purgatoire. *(Il s'adresse à la flamme.)* Apaise-toi, mon élément chéri !

SIEBEL.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Attendez, vous allez nous le payer. Oh ! vous ne savez pas à qui vous vous jouez.

FROSCH.

Ne vous avisez pas de recommencer une autre fois.

ALTMAYER.

Nous ferions mieux, je crois, de l'engager poliment à s'en aller.

SIEBEL.

Quoi! monsieur, vous osez venir ici pour mettre en œuvre votre hocuspocus?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Paix! vieux sac-à-vin.

SIEBEL.

Manche à balai! tu oses encore nous insulter.

BRANDER.

Prenez garde, il va pleuvoir des coups.

ALTMAYER. *Il tire un bouchon de la table, un jet de feu lui saute au visage.*

Je brûle! je brûle!

SIEBEL.

Damnés sorciers. Jetez-vous sur lui; le coquin est hors la loi!

*(Ils tirent leurs couteaux et courent sur Méphistophélès.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec des gestes graves.*

Illusions et mensonges, troublez leurs sens, changez ces lieux!

*(Ils s'arrêtent tous et se regardent étonnés.)*

ALTMAYER.

Où suis-je? Quel beau pays!

FROSCH.

Si je ne me trompe, ce sont des montagnes couvertes de vignes.

SIEBEL.

Et des grappes sont sous la main.

BRANDER.

Là, sous ce berceau vert, voyez quel cep de vigne. Oh ! l'énorme grappe !

*(Il saisit Siebel par le nez, tous les autres prennent de même le nez de leur voisin, et ils tirent leurs couteaux.)*

MÉPHISTOPHÈLES.

Parlons maintenant. C'est assez : source de vin, vendange dorée, disparaïssez ! Que le bandeau de l'erreur ne couvre plus leurs yeux ! Ils se souviendront d'avoir joué avec le diable.

*(Il disparaît avec Faust ; tous les buveurs lâchent prise.)*

SIEBEL.

Qu'y a-t-il ?

ALTMAYER.

Qu'est-ce ?

FROSCH.

C'est ton nez que je tenais.

BRANDER, à Siebel.

C'est le tien que j'avais dans la main.

ALTMAYER.

J'ai senti un coup dans tous mes membres  
Une chaise... je tombe à la renverse.

FROSCH.

Mais expliquez-moi donc ce qui est arrivé.

SIEBEL.

Où est-il, le drôle ? Si je l'attrape, il ne sortira pas vivant de mes mains.

ALTMAYER.

Je l'ai vu sortir par cette porte ; il était à cheval sur un tonneau. Il me semble que j'ai des semelles de plomb. (*Il se retourne vers la table.*) Au moins, si le vin coulait encore.

SIEBEL.

Tout cela n'était que tromperie, illusions mensonge.

FROSCH.

J'ai bien cru cependant que je buvais du vin.

BRANDER.

Mais que peuvent être devenues ces belles grappes ?

ALTMAYER.

Qu'on dise maintenant qu'il ne faut pas croire aux miracles !

—

## CUISINE DE SORCIÈRE

(Au fond d'unâtre enfoncé, bout une grande marmite posée sur le feu. Divers fantômes apparaissent à travers la fumée qui s'en dégage. Une GUENON, assise auprès de la marmite, l'écume et veille attentivement à ce qu'elle ne déborde pas. Le MALE, avec ses petits, est assis à côté d'elle et se chauffe. Les murs et le plafond sont garnis des étranges outils dont se compose le mobilier de la sorcière.)

## FAUST, MÉPHISTOPHÉLES.

FAUST.

Cet appareil de sorcellerie me fait horreur.

Quelles jouissances peux-tu me promettre dans cet amas confus de figures extravagantes? Quels conseils attendre d'une vieille femme? Et cette cuisine infecte, y trouverai-je un breuvage qui puisse m'ôter de dessus le corps trente années? Malheur à moi, si tu ne sais rien de mieux! J'ai déjà perdu tout espoir. La nature et les esprits surhumains n'ont-ils pas un baume qui puisse guérir mes plaies!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! mon ami, voilà que tu parles encore avec sagesse. Il existe bien un moyen de se rajeunir, un moyen bien naturel; mais il se trouve dans un autre livre, et c'est un étrange chapitre.

FAUST.

Je veux le connaître.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon! c'est un moyen qui ne demande ni argent, ni médecine, ni sorcellerie. Le voici : rends-toi à l'instant dans un champ, prends la bêche et creuse, circonscris ta pensée dans un cercle étroit; contente-toi d'une nourriture simple; vis en bête, avec les bêtes, et ne dédaigne pas de fumer toi-même le sol où tu récolteras. C'est le meilleur moyen, crois-moi, de te rajeunir de quatre-vingts ans.

FAUST.

Je n'ai point l'habitude et ne saurais me résoudre à prendre la bêche; une vie étroite n'est pas ce qui me convient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut donc que la sorcière s'en mêle.

FAUST.

Mais pourquoi justement cette vieille femme! Ne peux-tu toi-même brasser ce breuvage?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un beau passe-temps pour moi. vraiment! J'aurais plus tôt fait de bâtir mille ponts! Ce travail demande non-seulement de l'art et de la science, mais encore beaucoup de patience. Un esprit tranquille emploie bien des années à le faire. La fermentation n'acquiert de vertu qu'avec le temps, et tous les ingrédients qui y figurent sont choses bien étranges! Le diable le lui a bien appris en théoricien, mais il ne pourrait pas le faire lui-même. (*Il aperçoit les animaux.*) Quelle jolie petite famille! Voici la servante et le valet. (*Aux animaux.*) Amis, où donc est la vieille?

LES ANIMAUX (1).

A la dinée,  
Hors du logis,  
Au tuyau de cheminée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et ne me direz-vous pas  
Quel temps durent ses repas?

LES ANIMAUX.

Le temps que nous sur ces nattes,  
Mettons à chauffer nos pattes.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Comment trouves-tu ces aimables créatures?

(1) La traduction versifiée est celle de Stapfer, à laquelle nous avons déjà emprunté les chants de la scène de l'auberge. (*Note des éditeurs.*)



FAUST.

Je n'ai jamais rien vu de plus dégoûtant

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, un discours comme celui-là est justement celui qui me convient le mieux. (*Aux animaux :*)

Apprenez-moi, grotesque troupe,  
Ce qu'avec votre moulinet  
Vous brassez-là dans cette coupe.

LES ANIMAUX.

Oh! nous cuisons une ample soupe.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous avez du monde en effet.

LE SINGE *s'approchant et caressant Méphistophélès*

Oh! joue avec moi ;  
Oh! joue et rends-moi  
Riche comme un roi ;  
Et fais que je gagne !  
Pauvre, moi, n'ai rien ;  
Si j'avais du bien,  
Tout irait si bien !  
Oh ! fais que je gagne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme le singe s'estimerait heureux s'il pouvait seulement mettre à la loterie ! (*Pendant ce temps, les autres animaux jouent avec une grosse boule qu'ils font rouler.*)

LE SINGE.

Le monde est là  
Oui, c'est cela.  
Gentille boule  
Qui roule, roule,  
Monte, descend,  
Rase la terre,  
Et comme verre

Crie et se fend.  
 Vois ! elle est creuse ;  
 Là, brille fort...  
 Là, plus encor...  
 Oh ! vie heureuse !...  
 Chers petits chats,  
 N'approchez pas.  
 Peur du trepas.  
 Boule d'argile,  
 Chose fragile,  
 Vole en éclats.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quel est ce crible ?

LE SINGE, *le ramassant.*

Il rend l'âme aux yeux sensible.  
 Par hasard es-tu filou ?  
 Je pourrais te reconnaître.

*(Il court à la Guenon et la fait voir au travers du crible.)*

Regarde bien par ce trou,  
 Reconnais-tu le filou ?  
 Nomme-le, je t'en fais maître.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'approchant du feu.*

Et ce pot ?

LE SINGE ET LA GUENON.

Idiot !  
 Maître sot !  
 Il ne connaît pas le pot,  
 Ne connaît pas la marmite.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Race malhonnête, maudite !...

LE SINGE.

Arme ta main du goupillon,  
 Et sieds-toi sur ce fauteuil. Bon !

*(Il oblige Méphistophélès à s'asseoir.)*

FAUST, pendant tout ce temps devant le miroir,  
tantôt s'en approchant, tantôt s'en éloignant.

Que vois-je ! quelle céleste image se peint dans ce miroir magique ? O Amour ! prête-moi la plus rapide de tes ailes et transporte-moi dans la région qu'elle habite. Ah ! quand je ne reste pas à cette place-là, quand je me risque à en approcher de quelques pas, je ne la vois plus que comme à travers un brouillard... La femme soas sa plus belle forme ! Est-il possible que la femme ait tant de beauté ? Dois-je, dans ce corps étendu devant moi, voir l'abrégé des merveilles des cieux ? Y a-t-il sur la terre quelque chose de pareil ?

#### MÉPHISTOPHÈLES.

Naturellement ; lorsqu'un Dieu s'est mis à l'œuvre six jours durant et qu'à la fin il s'est dit *bravo* à lui-même, il doit en résulter quelque chose de passable. Considère-la jusqu'à satiété : je saurai bien te déterrer un semblable trésor, et heureux celui qui a la bonne fortune de l'emmener chez lui pour en faire sa femme ! (*Faust s'absorbe toujours devant le miroir. Méphistophélès. s'étendant sur le fauteuil, et jouant avec le goupillon, continue :*) Me voilà assis comme un roi sur son trône, je tiens le sceptre, il ne me manque plus que la couronne.

LES ANIMAUX, qui jusque-là avaient exécuté mille contorsions, apportent en jetant de grands cris une couronne à Méphistophélès.

Oh ! daigne. daigne prendre  
Cette couronne-là !  
Et raccommode-la !  
Il suffit d'y répandre  
Des sueurs et du sang.

(*Ils courent gauchement avec la couronne autour de la cuisine de la Sorcière. La couronne se brise en deux morceaux, avec lesquels ils dansent en rond.*)

Contre l'angle du banc  
Nous venons de la fendre.  
Nous parlons et voyons,  
Écoutons et rimons.

FAUST, devant le miroir.

Malheur à moi ! j'en ai presque perdu la tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS, montrant les animaux.

La tête me tourne presque, moi aussi.

LES ANIMAUX.

Et si la chose  
Nous réussit,  
Tout se dispose :  
C'est de l'esprit.

FAUST, comme plus haut.

Mon cœur commence à s'enflammer !...  
Sortons bien vite...

MÉPHISTOPHÉLÈS, dans la même position.

Convendez au moins que ce sont de francs poètes.

(*La marmite, que la Guenon a oublié d'écumer, commence à déborder ; il s'élève une grande flamme, qui monte violemment dans la cheminée. La Sorcière descend à travers la flamme, en poussant d'horribles cris.*)

LA SORCIÈRE.

Au ! au ! au ! au !  
Damné chien, race de pourceau !  
Tu perds la soupe et tu rôtis ma peau.  
Crains ma vengeance,  
Maudite engeance !

*(Apercevant Faust et Méphistophélès.)*

Et qu'est cela ?  
 Que vois-je là ?  
 Que vois-je ici ?  
 Qui m'entre ainsi ?  
 Restez un peu !  
 Vos os, corbleu !  
 Verront beau jeu :  
 A vous le feu !

*(Elle plonge l'écumoire dans la marmite et asperge de flammes Faust, Méphistophélès et les animaux ; les animaux hurlent.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS, levant le goupillon qu'il tient à la main et frappant à droite et à gauche sur les verres et les pots.

En deux ! en deux !  
 A bas la soupe !  
 A bas la coupe !  
 Ce n'est que jeux.  
 Non, sceptre étique,  
 Rien qu'un bâton  
 Reglant le ton  
 De ta musique.

*(Pendant que la sorcière recule pâle de fureur et d'effroi :)*

Me reconnais-tu maintenant, squelette, épouvantail ? Reconnais-tu ton seigneur et maître ? Je ne sais qui me retient de mettre en pièces toi et tes esprits singes ! N'as-tu plus de respect pour le pourpoint rouge ? Méconnais-tu la plume de coq ? Et ce visage, l'ai-je caché ? Faut-il donc que je me nomme moi-même ?

LA SORCIÈRE.

O seigneur, pardonnez mon accueil un peu rude ! Je n'ai point vu cependant le pied cornu... Qu'avez-vous fait de vos deux corbeaux ?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu t'en tireras cette fois, car, en vérité, il y a bien du temps que nous ne nous sommes vus. La civilisation, qui polit le monde entier, s'est étendue jusqu'au diable; on ne voit plus maintenant de fantôme du Nord, plus de cornes, plus de queue et de griffes. Quant à ce pied dont je ne puis me passer, il me nuirait dans le monde; aussi, depuis nombre d'années, comme tant de jeunes gens, j'ai adopté la mode des faux mollets.

LA SORCIÈRE, *lansant.*

Monsieur Satan dans ma maison,  
J'en perds le sens et la raison.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Femme, pas de nom pareil, je te le défends.

## LA SORCIÈRE.

Pourquoi donc? Que vous a-t-il fait?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Depuis longtemps, il est inscrit au livre des fables; mais les hommes n'en sont pas pour cela devenus meilleurs; ils sont délivrés du Malin, mais les malins sont restés. Tu feras aussi bien de m'appeler M. le baron; je suis gentilhomme comme un autre; tu ne doutes pas de ma noblesse. Tiens! voici l'écusson que je porte. (*Il fait un geste indécent.*)

LA SORCIÈRE, *riant immodérément.*

Ah! ah! C'est bien là votre genre! Vous êtes un coquin comme vous l'avez toujours été!

## MÉPHISTOPHÈLES, à Faust.

Mon ami, fais-en ton profit. C'est là la façon dont on en use avec les sorcières.

## LA SORCIÈRE.

Dites maintenant, messieurs, ce qu'il y a pour votre service.

## MÉPHISTOPHÈLES.

Un bon verre de la liqueur que tu sais, mais de la plus vieille : les années doublent sa force.

## LA SORCIÈRE.

Très-volontiers ! J'en ai un flacon dont je goûte de temps à autre ; elle n'a plus la moindre puanteur, je vous en donnerai un petit verre. (*Bas, à Méphistophélès.*) Mais si cet homme en boit sans être préparé, il n'a pas, vous le savez, une heure à vivre.

## MÉPHISTOPHÈLES.

C'est un bon ami, à qui elle ne peut faire que du bien. Je ne crains pas pour lui la meilleure liqueur de ta cuisine. Trace ton cercle, dis tes paroles et donne-lui une tasse pleine. (*La sorcière trace, en faisant des gestes bizarres, un cercle ou elle place mille objets singuliers. Pendant l'opération, les verres rendent un son aigu, la marmite tonne sourdement, et ils font ensemble de la musique. Enfin, elle apporte un grand livre, place au milieu du cercle les animaux, qui lui servent de pupitre et tiennent les flambeaux. Elle fait signe à Faust de venir à elle.*)

## FAUST, à Méphistophélès.

Non ! dis-moi comment tout cela va finir ! Cette folle engeance, ces gestes extravagants, cette dégoûtante sorcellerie, me sont assez connus et me font horreur.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Chansons! ce n'est que pour rire; ne fais donc pas l'homme grave mal à propos! Tu es médecin; pour que la liqueur te profite comme il faut, la sorcière doit faire un *hocuspocus*.  
(*Il contraint Faust à entrer dans le cercle.*)

**LA SORCIÈRE**, *lisant dans son grimoire et déclamant emphatiquement.*

Oui, je le dis,  
D'un fais-en dix,  
Otes-en six,  
Puis trois encor,  
Et c'est de l'or.  
Le reste suit :  
A sept et huit  
Vingt se réduit ;  
Car la sorcière  
Ainsi l'a dit.  
Ainsi finit  
Le grand mystère.  
Et neuf est un,  
Dix est aucun.  
De la sorcière  
Tel est  
L'infailible livret.

FAUST.

Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu n'es pas au bout; je connais bien tout cela, son livre est rempli de ces sornettes. J'y ai perdu mon temps, car une contradiction parfaite est aussi inintelligible pour les sages que pour les fous. Mon ami, l'art est vieux et nouveau. De tout temps, ce fut la mode de propager l'erreur au lieu de la vérité, en posant trois et un un et trois. On disserte sur ce texte, on apprend cela comme autre chose. Folie, tout cela! Et qui se tour-



menterait pour les comprendre? Quand l'homme entend des mots, il croit qu'il faut absolument qu'ils contiennent une idée.

LA SORCIÈRE, *continuant.*

L'admirable pouvoir  
Du savoir  
Ne réside en personne ;  
S'il est un point  
Qui parfois vous le donne,  
C'est de n'y songer point.

FAUST.

Quel non-sens! Une minute de plus, ma tête se brise; il me semble entendre un chœur de cent mille fous!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Assez! assez, très-excellente sibylle! Donne ta potion et remplis le verre jusqu'au bord; le breuvage ne saurait nuire à mon ami; c'est un homme qui a passé par plusieurs grades et qui n'en est pas à ses premiers coups d'essai. (*La Sorcière verse la potion dans le verre avec force cérémonies; au moment où Faust y porte les lèvres, on voit s'élever une légère flamme.*) Courage! allons! encore une gorgée, cela va te mettre la joie au cœur. Comment! tu es avec le diable à tu et à toi, et la flamme te fait peur? (*La Sorcière efface le cercle, Faust en sort.*) Maintenant, partons! Il te faut du mouvement.

LA SORCIÈRE.

Puisse ce petit coup vous faire du bien!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à la Sorcière.*

Et toi, si je puis t'être agréable, tu me le diras au sabbat.

## LA SORCIÈRE.

Voici une chanson, chantez-la de temps en temps ; vous en éprouverez des effets tout particuliers.

MÉPHISTOPHÈLÈS, à *Faust*.

Viens vite, et laisse-toi conduire ; il est bon que tu transpires pour que la vertu de la liqueur agisse à l'intérieur et à l'extérieur. Je te ferai ensuite apprécier le charme d'une molle oisiveté, et à tes transports secrets tu reconnaîtras l'influence de Cupidon, qui voltige dans l'azur des cieux en secouant son flambeau d'amour sur le monde.

FAUST.

Oh ! laisse-moi jeter encore un coup d'œil sur le miroir ; cette image de femme était si belle !

MÉPHISTOPHÈLÈS.

Non ! non ! tu vas voir tout à l'heure devant toi le modèle vivant de toutes les femmes. (*À part.*) Avec cette boisson dans le corps, tu verras Hélène dans chaque femme !

---

## SECONDE PARTIE

—

### UNE RUE

FAUST, MARGUERITE, *passant*; puis MÉPHISTOPHÉLES.

FAUST.

Ma belle demoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras et de vous accompagner chez vous ?

MARGUERITE.

Je ne suis ni belle ni demoiselle, et je n'ai pas besoin d'escorte pour retourner à la maison. (*Elle se degage et continue son chemin.*)

FAUST.

Par le ciel, voilà une belle enfant ; je n'ai jamais rien vu de semblable. Elle paraît sage, vertueuse, et même un peu revêche. Quelles lèvres vermeilles ! quelles joues brillantes ! Ses yeux, qu'elle baissait d'un air modeste, ont profondément blessé mon cœur. Je ne l'oublierai de ma vie. Elle m'a assez mal accueilli, mais sa mine irritée était un charme de plus. (*Méphistophélès entre.*) Ecoute amène-moi sur-le-champ cette fille.

MÉPHISTOPHÉLES.

Quelle fille ?

FAUST.

Celle qui vient de passer.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Celle-là ? elle sort de l'église, où elle a reçu l'absolution. Je m'étais glissé près du confessionnal ; j'ai tout entendu : c'est en vérité une innocente créature ; elle ne s'accusait que par excès de scrupule. Je n'ai aucune prise sur elle.

FAUST.

Allons donc ! Elle a déjà passé quinze ans.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Te voilà comme nos jeunes étourdis qui convoitent toutes les fleurs d'un jardin ; ils s'imaginent qu'il n'y a point d'honneur qui leur résiste, point de faveurs auxquelles ils n'aient droit ; mais il n'en va pas toujours ainsi.

FAUST.

Monsieur le moraliste, je vous tiens quitte de la leçon. Je vous le dis clair et net si cette belle enfant ne passe pas la nuit dans mes bras, à minuit nous nous séparerons.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais entends donc la raison. Il me faudrait au moins quinze jours seulement pour guetter l'occasion.

FAUST.

Et si je voulais y sacrifier au moins quelques heures, crois-tu que j'aurais besoin des secours du diable pour séduire cette petite créature ?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ho ! ho ! tu parles presque comme un Français ! Mais ne te fâche pas et écoute-moi, je t'en prie. Que gagneras-tu à réussir si promptement ? Crois-moi, le plaisir n'est jamais si

vif que lorsqu'on l'a poursuivi longtemps. Prends toi-même la peine d'instruire, de préparer ce jeune cœur par mille petits soins délicats. Lis les vieilles chroniques amoureuses : elles fourmillent de conseils de cette nature.

FAUST.

J'ai bon appétit sans tant de façons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je t'assure très-sérieusement qu'avec cette belle enfant on ne saurait aller si grand train : la place ne peut être emportée de vive force ; il faut avoir recours à la ruse.

FAUST.

Au moins, en attendant, apporte-moi quelque chose qui ait touché sa personne ; introduis-moi, conduis-moi dans le lieu où elle repose ; procure-moi un fichu qui ait couvert son sein, un ruban qui ait touché sa taille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour te prouver que je suis sensible à ta peine, et que je veux te servir sans perdre un seul instant, aujourd'hui même, je te conduirai dans sa chambre.

FAUST

Et pourrai-je la voir, la presser dans mes bras ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non pas. Elle sera, pendant ce temps, chez sa voisine. Mais, bercé par les plus douces espérances, tu pourras tout à loisir t'enivrer de l'air qu'elle a respiré.

FAUST.

Partons sur l'heure,

MÉPHISTOPHÈLES.

Il est encore trop tôt.

FAUST.

Eh bien, procure-moi un présent digne d'elle.  
(*Il sort.*)

MÉPHISTOPHÈLES.

Déjà des présents, c'est bien ! il réussira sans doute. Je connais les lieux où beaucoup de trésors sont enfouis ; allons y choisir ce qui nous convient.

—

## LE SOIR

Une petite chambre fort propre.

MARGUERITE, *tressant ses nattes et les attachant.*Je donnerais bien quelque chose pour savoir quel était le monsieur de ce matin ; il était de bonne mine, et sans doute d'une noble maison : je l'ai jugé à sa figure... sans cela, il n'eût pas été si hardi. (*Elle sort.*)*(Méphistophélès et Faust entrent.)*

MÉPHISTOPHÈLES.

Entrez doucement ; nous y voilà !

FAUST, *après un peu de silence.*

Je t'en prie, laisse-moi seul.

MÉPHISTOPHÈLES, *regardant autour de lui.*Je n'ai jamais vu la chambre d'une jeune fille si bien tenue. (*Il sort.*)

FAUST.

Je te salue, douce clarté que les derniers

rayons du jour jettent dans ce sanctuaire ; peine d'amour qui te nourris d'espérance, je te livre mon cœur... Comme tout respire ici un sentiment de paix, d'ordre et de contentement ! Que de bien-être dans cette simplicité ! Que de bonheur dans ce réduit ! (*Il se jette dans un fauteuil de cuir, près du lit.*) Sur ce fauteuil où je m'assieds, déjà bien des générations sans doute ont reposé leurs joies et leurs douleurs ; souvent un père de famille y vit autour de lui des groupes de joyeux enfants ; peut-être ma bien-aimée, au saint jour de Noël, le cœur plein d'une piété tendre, venait ici, près de son aïeul, et pressait sur ses lèvres fermes et pourpres la main flétrie du vieillard... Oh ! chère enfant ! je sens auprès de moi cet esprit d'ordre et de soin qui, chaque jour, préside à tes occupations, c'est lui qui t'enseigne à couvrir ainsi ta table d'un beau tapis, à répandre un sable fin sur le plancher. Par les soins d'une main si chère, une cabane devient le palais des dieux. (*Il soulève le rideau du lit.*) Et ici, tous mes sens tressaillent ! Ici, je voudrais laisser doucement couler les heures. Nature ! c'est ici que des songes légers ont révélé tes mystères à cet ange d'innocence ; encore enfant, elle reposa sur cette couche ; ici, la chaleur de la vie a fait palpiter son sein ; ici, s'est développée cette brillante image de la divinité. Mais toi, par quel moyen as-tu pénétré dans cette chambre ? Quel est ton dessein ? Pourquoi ton cœur se trouble-t-il ? Pourquoi trembles-tu jusqu'à la moelle de tes os ? Malheureux Faust, je ne te reconnais plus. L'air que je respire est-il empoisonné ? Tout à l'heure, des désirs impétueux m'entraînaient ; en ce moment, des rêves de volupté m'accablent. Dieu ! serai-je ainsi ballotté comme un jouet à tous les vents ! Si elle rentrait en ce mo-

ment... que je payerais cher mon audace ! que je me sentirais petit devant elle !... comme je me prosternerai à ses pieds pour obtenir mon pardon !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vite ! je l'entends monter l'escalier.

FAUST.

Sortons ! sortons ! pour n'y rentrer jamais.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voici la cassette que vous m'avez envoyé chercher ; elle est passablement lourde ; plaçons-la dans son armoire, je vous réponds que la tête lui en tournera ; je l'ai remplie de bijoux qui en séduiraient bien d'autres. Un enfant est un enfant, et un jeu est un jeu.

FAUST.

Je ne sais si je dois...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous hésitez ? peut-être vous voudriez garder pour vous ces trésors ? En ce cas, je vous conseille d'épargner du temps perdu, de renoncer à faire l'amour et de ne plus me faire courir pour un tel objet. Fi donc ! seriez-vous avare ? (*Il place la cassette dans l'armoire et referme la serrure.*) Eh bien ! qu'attendez-vous ? Quoi ! il s'agit de gagner le cœur de l'aimable jeune fille, de la disposer au gré de vos désirs, et vous restez tout d'une pièce, comme si vous alliez monter en chaire, comme s'il s'agissait de soutenir une thèse sur la physique et la métaphysique. Allons donc ! En route ! (*Ils sortent.*)



MARGUERITE. *Elle tient une lampe.*

Qu'il fait chaud dans cette chambre! On y étouffe! (*Elle ouvre la fenêtre.*) Et cependant il y a de la fraîcheur dans l'air. Je suis tout je ne sais comment; je voudrais que ma mère ne rentrât point... Je tremble de tous mes membres... Ah! je suis bien follement effrayée. (*Elle chante en se déshabillant.*)

Jadis un vieux roi de Thulé,  
Fidèle jusques au tombeau  
Reçut, à la mort de sa belle,  
Une coupe d'or ciselé.

La coupe ne le quittait guère,  
Dans ses fêtes les plus splendides,  
Et lorsqu'il y portait les lèvres,  
Les larmes coulaient de ses yeux.

A la fin de ses jours, le monarque  
Lègue ses domaines à son fils,  
Ses villes, son or, son palais,  
Excepté la coupe adorée.

Puis à sa table il fait asseoir  
Et la cour et ses chevaliers  
Dans le vieux château de ses pères,  
Baigné par la vermeille mer.

Il sent venir sa dernière heure,  
Son bonheur sur-rème est de boire  
Une fois encor dans la coupe,  
Puis il la jette dans les flots.

Le vase dans l'eau frémissante,  
Tourne et disparaît à jamais.  
Le vieillard frissonne et soupire :  
Il ne boira plus. Il est mort.

(*Elle ouvre son armoire pour y serrer ses habits, et elle aperçoit l'écrin.*) Comment cette belle cassette peut-elle se trouver là? J'avais bien certainement fermé mon armoire... Cela est merveilleux! que peut-il renfermer? Peut-être est-ce un dépôt remis entre les

mains de ma mère, et sur lequel elle aura prêté de l'argent... Mais voici une petite clef attachée à un ruban; je pense bien que je puis l'ouvrir. Qu'est ceci? Dieu du ciel! de mes jours je n'ai rien vu de pareil... Quelle parure! La femme d'un grand seigneur la porterait aux jours de fête... Je crois que cette chaîne ne m'irait pas mal... Mais à qui toutes ces magnificences peuvent-elles appartenir? (*Elle se pare des bijoux et s'approche du miroir.*) Si ces boucles d'oreilles étaient à moi! comme cela vous donne un tout autre air!... Jeunes filles, à quoi vous sert d'être belles? on le remarque, et puis c'est tout. Si l'on vous loue, c'est presque par pitié; c'est l'or que l'on recherche; c'est l'or que l'on veut à tout prix. Ah! pauvres filles que nous sommes!

### UNE PROMENADE.

FAUST, *pensif et se promenant.* MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS. (*Il s'approche de Faust.*)

Par la rage d'un amour dédaigné, par le feu de l'enfer! si je connaissais une malédiction plus sinistre, je voudrais en faire usage.

FAUST.

Qu'as-tu donc qui t'agite ainsi? Je n'ai vu de ma vie figure pareille à la tienne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me donnerais volontiers au diable, si je n'étais le diable moi-même.

FAUST.

Qu'as-tu de dérangé dans la tête ? Cela t'a  
muse donc bien de te démener comme un  
enragé ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Imaginez ! cette parure que j'avais apportée pour Marguerite, un prêtre s'en est emparé... La mère a vu notre présent, et sur-le-champ sa conscience s'est troublée ; la bonne femme a l'odorat fin : toujours le nez dans son livre de prières, elle a appris à distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, et elle a vite reconnu que cette parure n'apportait pas grande bénédiction au logis. « Mon enfant, a-t-elle dit, le bien mal acquis souille l'âme et ronge le corps. Consacrons ces richesses à la sainte Vierge ; elle nous nourrira du pain des anges. » La pauvre Marguerite faisait une triste moue. « C'est, pensait-elle tout bas, marchander un cheval donné ; ce n'est pas assurément un impie, celui qui nous a fait ce beau présent. » Cependant la mère a envoyé chercher un prêtre, et quand celui-ci a vu de quoi il s'agissait, il a profité de l'occasion. « Vous avez, a-t-il dit, une bonne pensée ; c'est s'enrichir que se priver ainsi. L'Eglise vous débarrassera de ce fardeau ; l'Eglise seule a le privilège de sanctifier le bien mal acquis ; elle a bon estomac, elle a dévoré des provinces entières sans indigestion. »

FAUST.

C'est son habitude ; l'Eglise, en ce cas, ne fait pas autrement que les rois et les juifs.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'hypocrite a empoché bagues, chaînes et

bracelets, comme si c'était une bagatelle, et n'a pas plus remercié que s'il emportait un sac de noix ; il leur a promis la bénédiction du Ciel, et les a laissées fort édifiées.

FAUST.

Et Marguerite ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est inquiète, préoccupée ; elle ne sait ce qu'elle veut, ce qu'elle doit faire ; elle pense nuit et jour à ces bijoux, mais plus encore à celui qui les lui avait envoyés.

FAUST.

Le chagrin de la pauvre enfant me perce le cœur : procure-toi sur-le-champ un autre écrin ; le premier n'avait pas grande valeur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! sans doute, monsieur n'a vu là que des joujoux d'enfants.

FAUST.

Va, apporte vite un nouvel écrin, et crois-moi, adresse-toi à la voisine : ne sois pas un diable sans invention.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon gracieux maître, toujours prêt à vous obéir. (*Faust sort.*) Un pareil fou amoureux ferait tirer en feu d'artifice le soleil, la lune et les étoiles, pour divertir sa belle un instant. (*Il sort.*)

## MAISON DE LA VOISINE

## MARTHE, puis MARGUERITE

MARTHE, *seule.*

Dieu pardonne au pauvre cher homme ! il a mal agi avec moi ; il s'en est allé courir le monde, et m'a laissée seule sur la paille. Cependant j'étais bonne et douce pour lui, et Dieu le sait, je l'ai aimé de tout mon cœur ! (*Elle pleure.*) Peut-être il est mort maintenant. O douleur ! encore si j'avais son extrait mortuaire ! (*Marguerite entre.*)

MARGUERITE.

Dame Marthe !

MARTHE.

Que veux-tu, ma petite Marguerite ?

MARGUERITE.

Je puis à peine me tenir sur mes jambes. Je viens encore de trouver une cassette dans mon armoire ; elle est d'ébène ; pleine des choses les plus magnifiques, bien plus riches que la première fois.

MARTHE.

Garde-toi d'en rien dire à ta mère, elle irait encore en parler à son confesseur.

MARGUERITE.

Mais voyez donc ! admirez donc !

MARTHE, *lui ajustant sa parure.*

Heureuse créature que tu es !

MARGUERITE.

Malheureusement je n'oserai me montrer ainsi, ni à l'église, ni dans les rues.

MARTHE.

Viens souvent chez moi, tu essayeras ces bijoux en cachette; tu te promèneras devant mon miroir, et nous passerons ainsi de bons moments; puis à la première occasion, aux fêtes de la ville, nous habituerons petit à petit le monde à te voir ainsi parée; une chaîne d'abord, puis un pendant d'oreille: ta mère n'en verra rien, ou nous lui donnerons quelque prétexte.

MARGUERITE.

Mais qui donc a pu apporter ici ces deux cassettes? Ce n'est pas naturel. (*On frappe.*) Dieu! si c'était ma mère.

MARTHE regardant à travers le rideau.

C'est un étranger. Entrez! (*Méphistophélès entre.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pardon, mesdames, de la liberté que je prends d'entrer sans être annoncé. (*Il s'incline respectueusement devant Marguerite.*) Je désirerais parler à la dame Marthe Schwerdein.

MARTHE.

C'est moi, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

MÉPHISTOPHÉLÈS, bas à Marthe.

Maintenant que je vous connais, cela suffit; vous avez en ce moment une visite d'importance. Je vous demande pardon de vous avoir interrompue; je reviendrai dans la soirée.

MARTHE, *haut.*

Devine, chère enfant, cela n'est-il pas merveilleux ? monsieur te prend pour une demoiselle de qualité.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu, je ne suis qu'une pauvre jeune fille. Monsieur est beaucoup trop bon : ces bijoux ne m'appartiennent pas.

MÉPHISTOPHÈLES.

Oh ! ce ne sont pas seulement les bijoux que j'ai remarqués ; vous avez des manières si distinguées, un regard si fin ! Je suis charmé que vous me permettiez de rester.

MARTHE.

Qu'apporte donc monsieur, et que désire-t-il ?

MÉPHISTOPHÈLES.

Je voudrais avoir à vous apporter une nouvelle plus gaie : j'espère toutefois que vous ne vous en prendrez pas à moi. Votre mari est mort, et m'a chargé de ses derniers compliments pour vous.

MARTHE.

Il est mort ! le pauvre cœur ! mon cher, mon fidèle époux est mort ! Ah ! je sens que je vais le suivre.

MARGUERITE.

Ah ! chère dame, ne vous désespérez pas !

MÉPHISTOPHÈLES.

Ecoutez cette triste histoire.

MARGUERITE.

Ah! je ne veux jamais aimer! une telle perte me laisserait triste jusqu'à la mort

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La douleur vient troubler la joie; la joie à son tour chasse la douleur.

MARTHE.

Contez-moi donc la fin de sa carrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est enterré en terresainte, à Padoue, près des reliques de saint Antoine : sa couche est fraîche; que son repos soit paisible!

MARTHE.

Ne vous a-t-il rien confié pour moi?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si fait, sans doute, une prière grave et importante; il vous supplie de faire dire pour lui trois cents messes; du reste, il ne m'a chargé de rien autre chose, mes poches sont vides.

MARTHE.

Quoi! pas un souvenir! pas une médaille! pas un pauvre petit joyau! ce que le plus misérable compagnon garde précieusement au fond de son sac et réserve comme un souvenir, dût-il mourir de faim, dût-il mendier.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Madame, je partage sincèrement votre douleur : cependant il ne jetait pas son argent par les fenêtres. Ah! si vous aviez vu comme il pleurait ses fautes, et comme il



pluerait encore plus amèrement son malheur !

MARGUERITE.

Hélas ! les pauvres hommes sont bien à plaindre : je lui ferai certainement dire quelques *requiem*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aimable enfant, si compatissante ! Eh ! pourquoi n'êtes-vous pas encore mariée ?

MARGUERITE.

Ah ! monsieur, il n'est pas temps d'y songer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si ce n'est un mari, au moins un amoureux en attendant. C'est la plus grande bénédiction du ciel, de tenir dans ses bras une si charmante créature.

MARGUERITE.

Ce n'est pas la coutume du pays.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que ce soit ou non la coutume, essayez-en, croyez-moi.

MARTHE.

Contez-moi donc la suite, je vous prie...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je l'assistais à ses derniers moments. Il n'était pas précisément couché sur du fumier, ce n'était que de la paille à moitié fraîche. Oh ! il est mort en bon chrétien, il reconnaissait qu'il n'était pas encore puni comme il le méritait. « Ne dois-je pas, s'écriait-il, me haïr du fond du cœur ? Avoir

ainsi abandonné mon métier, ma femme... Ah! ce souvenir me tue. Pourra-t-elle jamais me pardonner en cette vie! »

MARTHE, *pleurant.*

Le pauvre cher homme! je lui ai pardonné depuis longtemps.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Dieu sait pourtant, ajoutait-il, que c'est plutôt sa faute que la mienne. »

MARTHE.

Il en a menti, le vaurien! Quoi! mentir ainsi, un pied dans la fosse!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il radotait au moment de son agonie, si je puis m'y connaître. « Je n'avais pas, disait-il, un instant pour me reposer: il fallait d'abord lui faire des enfants, puis gagner du pain pour nourrir toute la bande... Et du pain, c'était bien en effet tout ce que je pouvais gagner; encore ne pouvais-je en manger un morceau en paix. »

MARTHE.

Le malheureux a-t-il ainsi oublié ma fidélité, mon amour... toute ma peine le jour et la nuit?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, sans doute, il pensait à vous avec attendrissement; il me disait une fois : « Quand je partis de Malte, je priai du fond du cœur pour ma femme et pour mes enfants. Le ciel me fut, cette fois, favorable; nous prîmes un vaisseau turc qui portait un trésor du grand sultan. Ce trésor fut la récompense de notre courage, et j'en reçus une bonne part, que j'avais bien gagnée. »

MARTHE.

Eh bien ! qu'en a-t-il fait ? Peut-être l'a-t-il enfouie ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hélas ! emportée sans doute aux quatre vents du ciel... En passant à Naples, il fit connaissance avec une fort jolie demoiselle, qui lui donna beaucoup d'amour et de fidélité, tant et si bien qu'il s'en est ressenti jusqu'à la mort.

MARTHE.

Le vaurien ! voler ainsi le bien de ses enfants ! Tant de malheur et de misère n'avait donc pu le corriger de son libertinage ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voyez-vous ! en fin de compte il est mort. Si j'étais à votre place, je pleurerais chaste-ment pendant l'année d'usage, puis je me mettrais en quête d'un nouveau trésor.

MARTHE.

Ah ! mon Dieu ! malgré ses petits défauts, pourrais-je trouver ici-bas quelqu'un comme lui ? A la vérité, il aimait un peu trop les voyages, les femmes étrangères, les vins étrangers, mais si ce n'eût été sa maudite passion pour les dés...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Allons, allons, vous n'étiez pas encore trop à plaindre, puisqu'après tout, de son côté, il vous en passait à peu près autant. Je vous jure qu'à cette condition je ferais volontiers avec vous l'échange de l'anneau

MARTHE.

Oh ! monsieur aime à rire.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Il est temps de partir; elle serait femme à prendre le diable au mot. (*A Marguerite.*)  
Comment va le cœur, jeune fille ?

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire par là, monsieur ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Bonne et innocente enfant! (*Haut.*) Bonjour, mesdames !

MARGUERITE.

Adieu, monsieur !

MARTHE.

Encore deux mots, je vous prie. Je voudrais bien faire attester par un témoin quand, où et comment mon cher homme est mort et enterré ? J'ai toujours aimé que les choses se passassent en règle ; je voudrais aussi que la nouvelle fût mise dans les gazettes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, chère dame ! la nouvelle sera bien certaine ; elle sera attestée par deux témoins. J'ai ici un de mes amis qui jurera pour votre service : voulez-vous que je vous l'amène ?

MARTHE.

Oh ! faites cela, je vous en prie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et mademoiselle y sera aussi ? Mon ami est un brave garçon ; il a beaucoup voyagé, et est fort honnête avec les jolies filles.

MARGUERITE.

Je serais toute honteuse devant ce monsieur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Devant aucun roi de la terre.

MARTHE.

Ce soir, dans mon jardin, derrière la maison, nous attendrons ces messieurs.

—

UNE RUE

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS

FAUST.

Eh bien ! où en sommes-nous ? Nos affaires avancent-elles ? En finirons-nous bientôt ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bravo ! j'aime à te voir ainsi tout de feu. Dans peu de temps, Marguerite est à vous ; ce soir même, vous la rencontrerez chez sa voisine Marthe, brave femme, faite tout exprès pour le noble métier d'entremetteuse que je lui destine.

FAUST.

Très-bien.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais elle demandera de nous quelque chose.

FAUST.

Un service en mérite un autre.

MÉPHISTOPHÈLES.

Nous aurons à attester légalement que son mari est mort et couché tout de son long en terre sainte, dans le cimetière de Padoue.

FAUST.

C'est prudent; mais faudra-t-il donc faire le voyage?

MÉPHISTOPHÈLES.

*Sancta simplicitas!* Nous n'en ferons rien; nous jurerons sans savoir ce qui en est.

FAUST.

Si tu ne sais rien de mieux, il faut abandonner ton plan.

MÉPHISTOPHÈLES.

O le saint homme! tu en es encore là! Mais dis-moi, je t'en prie, est-ce donc la première fois que tu auras rendu un faux témoignage? N'as-tu pas bien souvent défini, avec la plus grande assurance, Dieu, le monde et tout ce qu'il renferme, les hommes et tout ce qu'ils ont dans la tête et dans le cœur? Tu affirmais avec un front d'airain, sans le moindre scrupule, et cependant, si tu veux descendre en toi-même, tu conviendras que de toutes ces choses, tu en étais précisément aussi bien informé que de la mort de M. Schwerdlein.

FAUST.

Tu es et seras toujours un menteur et un sophiste.

MÉPHISTOPHÈLES.

Et si nous y regardons de plus près, demain n'iras-tu pas, en tout bien, tout hon-

neur, séduire la pauvre Marguerite, lui jurer un amour éternel ?

FAUST.

Oui, dans la sincérité de mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! vraiment ? Quoi ! cet amour, cette fidélité éternelle, ce penchant irrésistible, tout cela viendra aussi du fond d'un cœur sincère ?

FAUST.

Trêve de plaisanterie ! Oui, sans doute, d'un cœur sincère. Quand je me sens ému, je cherche un nom pour le sentiment, pour le trouble que j'éprouve. La parole me manque, alors mon imagination s'exalte ; elle saisit les expressions les plus énergiques. Cette ardeur qui me brûle, je la nomme infinie, éternelle. Oseras-tu dire que c'est là un diabolique mensonge ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai pourtant raison...

FAUST.

Ecoute... Mais je t'en supplie, épargne mes poumons. Pour avoir raison, il suffit de parler toujours tout seul. Viens, je suis las de bavardage : tu as raison, parce que j'ai besoin de toi.

## UN JARDIN

MARGUERITE, *elle donne le bras à Faust,*  
 MARTHE, MÉPHISTOPHÉLES. *Ils se promènent.*

MARGUERITE.

Je sens bien que monsieur me ménage; il s'abaisse jusqu'à moi pour ne pas m'humilier. Un voyageur a l'habitude de s'accommoder ainsi, par bonté, de tout ce qu'il rencontre; mais quelle apparence qu'un homme si instruit trouve du plaisir à causer avec une fille simple comme moi ?

FAUST.

Un regard de tes yeux, un mot de ta bouche, ont plus de charmes pour moi que toute la sagesse de l'univers. *(Il lui baise la main.)*

MARGUERITE.

Ne prenez donc pas la peine ! comment pouvez-vous baiser ma main ? Elle est si rude, si vilaine ! Si vous saviez tout l'ouvrage que j'ai à faire ! Ah ! ma mère est si économe !  
*(Ils passent.)*

MARTHE.

Eh quoi ! cher monsieur, vous voyagez toujours ainsi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, mon devoir et mon état m'y obligent. Quelquefois on s'éloigne d'un lieu avec bien du regret, mais il n'est pas toujours possible d'y demeurer.

MARTHE.

Cela va bien quand on est jeune, on peut



alors courir le monde tout à loisir ; cependant, les mauvais jours arrivent, et, se voir vieux garçon traîner seul vers la tombe, personne encore ne s'en est bien trouvé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous assure que cet avenir m'épouvante

MARTHE.

C'est pour cela qu'il faut aviser, pendant qu'il est encore temps. (*Ils passent. Marguerite et Faust reparaissent.*)

MARGUERITE.

Oui, sans doute ; aussitôt que vous m'aurez quittée, vous n'y penserez plus ; la politesse est facile, mais vous avez nombre d'amies, qui toutes, j'en suis sûre, ont bien plus d'esprit que moi.

FAUST.

Ah ! crois-moi, ce qu'on appelle de l'esprit n'est le plus souvent que vanité et sottise.

MARGUERITE.

Comment donc ?

FAUST.

La simplicité, l'innocence, ne connaîtront-elles donc jamais leur sainte valeur ! Ah ! un cœur doux et simple est le plus précieux des dons que la nature puisse accorder à ses enfants !

MARGUERITE.

Peut-être vous penserez à moi quelques instants ; moi, j'aurai le loisir de penser à vous bien souvent.

FAUST.

Vous êtes donc souvent seule ?

MARGUERITE.

Notre ménage n'est pas important, et cependant il y a beaucoup à faire. Nous n'avons pas de servante : c'est moi qui fais la cuisine, qui tiens la maison propre, qui soigne le linge. Il me faut aller, venir du matin au soir ; et ma mère est bien économe ! Ce n'est pas cependant qu'elle soit obligée d'y regarder de si près : nous pourrions briller comme tant d'autres ; mon père nous a laissé une jolie aisance, une maison et un jardin hors la ville. Mais à présent, j'aurai plus de repos qu'autrefois : mon frère est soldat, ma petite sœur est morte. Cette pauvre chère enfant ! Elle m'a donné bien de la peine ! mais je la prenais volontiers, je l'aimais tant !

FAUST.

Si elle te ressemblait, e'était un ange.

MARGUERITE.

Je l'avais élevée et elle m'aimait de tout son cœur ; elle était née après la mort de mon père. Ma mère fut bien malade ; nous crûmes qu'elle allait aussi mourir. Elle ne se rétablit que bien lentement, peu à peu, et ne put penser à nourrir de son lait la chétive créature... Ce fut moi toute seule qui demeurai chargée d'elle ; je lui faisais boire de l'eau et du lait ; je l'appelais mon enfant ; je la tenais sans cesse dans mes bras, sur mon sein ; qu'elle était gentille ! Elle devint grande et forte.

FAUST.

Tu étais donc alors bien heureuse ?

MARGUERITE.

J'avais aussi de bien mauvais moments ; pendant la nuit, le berceau de la petite était appuyé contre mon lit : le moindre de ses mouvements m'éveillait ; je lui donnais à boire, je la couchais près de moi ; si elle criait, je sautais à bas du lit, je la promenais de côté et d'autre ; dès le point du jour, il fallait être à la fontaine, puis au marché, puis à la cuisine ; le lendemain recommencer encore ; voyez-vous, monsieur, on ne pouvait toujours être de bonne humeur, mais aussi la fatigue donne de l'appétit et donne du prix au repos. (*Ils passent ; Marthe et Méphistophélès reparaissent.*)

MARTHE.

Les pauvres femmes en portent la peine ; un vieux garçon est difficile à corriger.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une femme telle que vous qu'il me faudrait pour me rendre meilleur.

MARTHE.

Eh ! dites-moi, monsieur, n'avez-vous encore rien trouvé ? Votre cœur ne s'est-il pas engagé ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme dit le proverbe : *Une bonne femme et une maison à soi, cela vaut mieux que l'or et les perles.*

MARTHE.

Je vous demande si vous n'avez jamais obtenu les faveurs de personne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Partout dans mes voyages on m'a reçu très-honnêtement.

MARTHE.

Je voulais dire : n'avez-vous jamais eu d'engagement sérieux ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne faut jamais se hasarder à plaisanter avec les femmes.

MARTHE.

Ah ! vous ne voulez pas me comprendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en serais bien fâché... Mais je comprends à merveille... que vous avez beaucoup de bonté. (*Ils passent.*)

FAUST.

Tu m'as donc reconnu, cher petit ange, aussitôt que je suis entré dans le jardin ?

MARGUERITE.

N'avez-vous pas vu comme j'ai baissé les yeux ?

FAUST.

Et tu m'avais pardonné la liberté que je pris lorsque je te rencontrai en sortant de l'église.

MARGUERITE.

Je fus d'abord bien effrayée. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé. Personne dans le quartier n'a jamais pu dire du mal de moi. Ah ! me suis-je dit, est-ce qu'il aurait trouvé dans mon maintien quelque chose de hardi, d'inconvenant, qui ait pu l'encourager à s'attaquer à moi comme s'il eût affaire à une fille de mauvaise vie ? Je vous avouerai cependant que je ne sais quoi me parlait en

votre faveur, et c'était contre moi que je me fâchais de ne pas vous avoir montré plus de colère encore.

FAUST.

Cher amour !

MARGUERITE.

Attendez un moment. (*Elle cueille une marguerite et en détache les pétales l'un après l'autre.*)

FAUST.

Que veux-tu faire, un bouquet ?

MARGUERITE.

Non, rien ; ce n'est qu'un enfantillage.

FAUST.

Qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.

Allons, vous vous moquerez de moi. (*Elle effeuille la marguerite et parle tout bas.*)

FAUST.

Que murmures-tu ?

MARGUERITE, à mi-voix.

Il m'aime, il ne m'aime pas.

FAUST.

Oh ! cher ange du ciel !

MARGUERITE, à mi-voix.

Il m'aime...., non...., il m'aime.... (*Elle arrache la dernière feuille, et dit avec une douce joie :*) Il m'aime.

FAUST.

Charmante enfant ! que la réponse de cette

fleur soit pour toi un oracle du ciel. Il t'aime! comprends-tu bien cette parole? (*Il lui prend les deux mains.*) Il t'aime!

MARGUERITE.

Je tremble!

FAUST.

Ne tremble pas! Que mes regards fixés sur les tiens, que tes mains serrées dans les miennes te disent ce que je ne saurais exprimer. Livre-toi tout entière au sentiment d'un bonheur qui doit être éternel. Sa fin serait le désespoir : non, point de fin! point de fin! (*Marguerite lui serre la main ; puis elle se dégage et s'enfuit. Faust reste un moment perdu dans ses pensées, puis il la suit.*)

MARTHE, *approchant.*

La nuit vient.

MÉPHISTOPHÈLES.

Oui ; il faut nous séparer.

MARTHE.

Je vous engagerais bien à rester plus longtemps, n'était la méchanceté des gens de cet endroit; il semble qu'ils n'aient rien à penser, rien à faire qu'à espionner tous les pas, toutes les actions de leurs voisins; de quelque manière que l'on s'y prenne, on ne peut échapper à leur mauvaise langue. Eh! qu'est devenu notre jeune couple?

MÉPHISTOPHÈLES.

Ils ont pris la volée comme les inconstants papillons au printemps.

MARTHE.

Il a l'air de l'aimer beaucoup.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle de même; ainsi va le monde.

—

UNE PETITE MAISON RUSTIQUE DANS LE JARDIN

MARGUERITE. (*Elle entre en courant dans la maison, se cache derrière la porte, pose son doigt sur ses lèvres, et regarde à travers les fentes.*)

MARGUERITE.

Il vient!

FAUST. (*Il entre.*)

Ah! friponne! tu voulais m'attraper, mais je te tiens. (*Il l'embrasse.*)

MARGUERITE. (*Elle passe son bras autour de lui et lui rend son baiser.*)

O le meilleur des hommes! Je t'aime de tout mon cœur. (*On frappe à la porte.*)

FAUST, avec impatience.

Qui est là?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un ami.

FAUST.

Animal!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est temps de se séparer.

MARTHE, entrant.

Oui. Il est tard, mon cher monsieur.

FAUST.

Ne puis-je vous reconduire?

MARGUERITE.

Ah ! que dirait ma mère ?... Adieu!...

FAUST.

Il faut donc que je te quitte ? Adieu!

MARTHE.

Bonsoir.

MARGUERITE.

Au revoir bientôt. (*Faust et Méphistophélès sortent.*) Mais, mon Dieu, comment un tel homme s'est-il avisé de m'aimer ? Il pense tout et sait tout. Je suis toute honteuse devant lui ; je ne sais que répondre *oui* à tout ce qu'il me demande. Je suis si sotte et si ignorante, que je ne comprends pas ce qu'il a pu trouver en moi. (*Elle sort.*)

—

## UNE FORÊT ET UNE CAVERNE.

FAUST, *seul.*

Esprit sublime ! tu m'as donné tout, dès que je te l'ai demandé ; tu as daigné te montrer à moi face à face, et les rayons de ta lumière m'ont éclairé ; tu m'as donné pour domaine la majestueuse nature, avec la force de la sentir et d'en jouir. Ce n'est pas une froide admiration que m'ont inspirée ses merveilles ; tu as permis que je pénétrasse tous ses secrets, et que je lusse dans son sein comme dans celui d'un ami ; tu as fait passer sous mes yeux la longue chaîne des êtres vivants, et tu m'as appris à comprendre, comme le langage de mes frères, le bruissement des forêts, la voix des flots et des orages. Quand la tempête mugit et gron-



de dans la forêt, quand les pins déracinés se précipitent et brisent autour d'eux les branches et les souches voisines, quand l'écho des montagnes répète au loin le bruit de leur chute, alors tu me conduis dans une sûre retraite; tu me donnes en spectacle à moi-même et déroules devant moi les replis les plus secrets de mon cœur. Le soir, quand la lune répand sa lumière paisible sur la nature, les ombres pâles des temps passés m'apparaissent au-dessus des rochers; elles sortent des forêts couvertes de brouillards; elles se balancent sur des rayons d'argent, et entretiennent l'austère volupté de la méditation. Mais, je sens, hélas! que le bonheur de l'homme ne saurait être complet. Ces joies célestes que tu m'as permise, ces joies qui s'élèvent jusqu'à toi, esprit sublime! je dois les goûter en présence du compagnon que tu as attaché à mes pas; je ne puis plus me séparer de lui, et cependant, toujours froid et dédaigneux, il m'abaisse à mes propres yeux. Un souffle de sa bouche flétrit le bonheur que je reçois de tes bienfaits. Il se complait à présenter à mon esprit des tableaux voluptueux, qui allument une ardeur farouche dans mon sein; il me précipite du désir dans la jouissance, et, dans le plaisir même, il me poursuit encore de désirs inquiets.

MÉPHISTOPHÈLES. (*Il entre.*)

Auras-tu bientôt fini? ou comptes-tu prolonger ceci longtemps? On peut en essayer une fois; mais hâtons-nous d'arriver à quelque chose de nouveau.

FAUST.

N'as-tu donc pas mieux à faire que de venir ici me troubler dans mes bons moments?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne demande en vérité pas mieux que de te laisser tranquille, si tu oses me le demander sérieusement; je renoncerais sans grand dommage à un compagnon si déplaisant, si dur et si fantasque, qu'il est impossible de le satisfaire; j'y travaille tout le jour sans relâche, et jamais je n'ai pu encore surprendre sur son visage un signe de contentement.

## FAUST.

Voilà son éternel refrain! il prétend que je lui dois des remerciements, parce qu'il m'est insupportable.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh! dis-moi, je te prie, pauvre fils de la terre, comment aurais-tu vécu sans moi? Je t'ai guéri pour longtemps des écarts de ton imagination, qui, si je ne fusse venu à ton secours, t'entraînaient bien loin de ce monde; mais tu veux, je crois, revenir à tes anciennes folies; dis-moi, je te prie, qu'as-tu à faire, comme un hibou, dans ces cavernes, sur ces roches escarpées? Veux-tu, comme un vil crapaud, te nourrir d'herbes flétries et d'eau croupie sur les rochers? C'est, en vérité, un doux et aimable passe-temps. Je le vois, ton ancien métier de docteur te tient toujours au corps.

## FAUST.

Si tu pouvais comprendre comme ces instants passés dans la solitude renouvellent en moi les forces de la vie! S'il t'était donné de t'en former seulement une idée, tu trouverais un plaisir diabolique, digne de toi, à m'enlever ce bonheur.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! je le comprends à merveille. La nuit, trempé de rosée, se coucher sur la montagne, et là, contempler avec délices l'immensité de la terre et du ciel ; gonflé d'orgueil, se croire une sorte de divinité, fouiller dans les entrailles de la terre avec des désirs curieux de pénétrer les secrets des six jours de la création, se forger des joies nouvelles inconnues au vulgaire, se fondre dans le grand Tout, se dépouiller entièrement du fils de l'homme, voilà sans doute un plaisir plus qu'humain, d'autant plus doux qu'en définitive cette contemplation sublime se terminera... *(il fait un geste)* je n'ose dire comment.

FAUST.

Tais-toi, misérable.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te scandalise. Oh ! sans doute, un homme de bien tel que toi a droit de m'imposer silence : des oreilles chastes ne peuvent entendre des choses auxquelles de chastes cœurs seraient pourtant bien fâchés de renoncer. Mais, brisons là-dessus. Je ne prétends pas te refuser le plaisir de te mystifier toi-même de temps à autre ; seulement, tâche que cela ne dure pas trop longtemps. Voici que tu redescends sur la terre : à la bonne heure ; il le fallait, sous peine de mourir enragé. Parlons d'autre chose. Ta bien-aimée est tristement renfermée dans sa chambre, son cœur est gonflé, son humeur sombre ; tu ne sors pas de sa pensée : elle t'aime avec passion. Naguère, ton amour était comme un torrent grossi par la fonte des neiges ; tu as alors inondé son cœur : mais aujourd'hui le torrent est à sec. Au lieu

de demeurer ici, puissant monarque des forêts, croirais-tu au-dessous de ta dignité d'aller récompenser la tendresse de cette pauvre jeune fille ? Le temps lui paraît d'une lenteur mortelle. Elle reste à sa fenêtre et regarde les nuages passer au-dessus des vieux remparts de la ville. Elle chante la vieille chanson. *Si j'étais petit oiseau!* et répète ce refrain pendant tout le jour et la moitié de la nuit. Quelquefois elle rit, plus souvent elle est triste; elle pleure, et, après avoir pleuré, elle paraît plus calme; mais jamais elle n'est distraite de son amour.

FAUST.

Serpent séducteur!

MÉPHISTOPHÈLES, *à part.*

C'est bon, je te tiens!

FAUST.

Infâme Satan, éloigne-toi de moi, ne prononce pas le nom de la beauté que j'aime; n'irrite pas mes sens, déjà trop faciles à enflammer, en leur présentant l'âpre désir de la possession.

MÉPHISTOPHÈLES.

Oh! oh! que veut dire ceci? Elle croit que tu as fui loin d'elle, et il me semble en effet que tu es déjà à moitié envolé.

FAUST.

Sa pensée me serait encore présente quand j'aurais fui au bout du monde; je l'aime avec ivresse, je porte envie même au corps du Seigneur, pendant que ses lèvres le touchent.

MÉPHISTOPHÈLES.

▲ la bonne heure, mon ami. Souvent moi-

même je t'ai envié ces deux jumeaux qui paissent entre les lis et les roses de son sein.

FAUST.

Misérable entremetteur ! ne renonceras-tu pas à ton infâme métier ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bravo ! je ris de tes injures. Quand le Dieu qui créa l'homme et la femme les plaça l'un près de l'autre, il ne méprisa pas apparemment le métier que tu me reproches, et il en fit lui-même l'office. Mais es-tu donc bien à plaindre ? Il s'agit d'aller dans la chambre de ta bien-aimée, et non pas de t'aller pendre.

FAUST.

Pourrais-je goûter le plaisir des dieux dans ses bras ? Quand je serais brûlé du feu de ses caresses, anéanti de bonheur sur son sein, ne sentirais-je pas encore le malheur que je lui prépare ? Ne suis-je pas un vagabond sans asile ? un exilé, un monstre sans but et sans repos ? Je suis entraîné comme le torrent qui, de rochers en rochers, se précipite, impatient d'atteindre l'abîme. Mais Marguerite, innocente et simple ! elle habiterait une cabane des Alpes dans une vallée tranquille ; ses vœux modestes ne tendraient pas au delà de l'humble horizon des soins domestiques. N'était-ce pas assez que le torrent maudit arrachât les rochers, les précipitât dans son cours ? Non, je devais aussi briser cette tendre fleur et engloutir la paix de cette âme. L'enfer réclame sa proie : eh bien, il l'aura. Démon, venez m'aider à abrégier l'agonie ; que ce qui doit arriver s'accomplisse. La fatalité a attaché sa destinée à la mienne ; je l'entraînerai avec moi dans l'abîme.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme tu t'enflammes, comme tu t'emportes!... Viens la consoler. Pauvre fou! quand une tête étroite telle que la tienne n'aperçoit plus d'issue, elle s' imagine que tout est fini. Vivent les gens de cœur! Désormais, tu es à peu près aussi diable que moi, et rien n'est plus grotesque qu'un diable qui se désespère.

## CHAMBRE DE MARGUERITE

MARGUERITE; *seule, et travaillant à son rouet.*  
(*Elle chante.*)

Plus de repos pour mon cœur endolori, j'ai perdu le bonheur et l'espérance.

Aussitôt qu'il n'est plus près de moi, il me semble voir la tombe s'entr'ouvrir.

Ma faible raison s'égare, un secret poison me dévore l'âme,

Plus de repos pour mon cœur endolori, j'ai perdu le bonheur et l'espérance.

Quand le jour point, je me mets à la fenêtre ou devant la maison pour apercevoir de loin le bien-aimé et voler à sa rencontre.

Ses traits si chers et si nobles, sa fière démarche, son gracieux sourire qui adoucit ses yeux pénétrants.

Et sa voix si chère, et son tendre langage, et son serrement de main, et son baiser de feu!...

Plus de repos pour mon cœur endolori, j'ai perdu le bonheur et l'espérance.

Quand il paraît, mon cœur bat à se rompre; quand il me quitte, la sombre tristesse m'envahit tout entière. Oh! que ne puis-je le retenir enchaîné à mes côtés, toujours, toujours... et mourir sous un dernier baiser!

## LE JARDIN DE MARTHE.

MARGUERITE, FAUST.

MARGUERITE.

Henri ! j'ai quelque chose à te demander.

FAUST.

Dispose de tout ce qui est en mon pouvoir, chère âme.

MARGUERITE.

Dis-moi, quelle religion as-tu ? Je sais que ton cœur est bon ; mais je crois que tu n'as guère de piété.

FAUST.

Laissons cela, mon enfant ; tu sais bien que je t'aime ; je donnerais pour toi mon sang et ma vie. Je ne voudrais troubler personne dans sa foi, ni l'enlever à son église.

MARGUERITE.

Cela ne suffit pas. Il faut encore y croire.

FAUST.

Il le faut, dis-tu ?

MARGUERITE.

Ah ! si je pouvais quelque chose sur ton esprit ! Avoue-le-moi, tu ne fréquentes guère les saints sacrements.

FAUST.

Je les honore.

MARGUERITE.

Mais sans les désirer. Il y a peut-être bien

longtemps que tu n'es allé à la messe, à confesse. Crois-tu en Dieu ?

FAUST.

Ma bien-aimée, qui oserait affirmer qu'il y a un Dieu ? Interroge les prêtres et les sages. Leur réponse semblera une raillerie de la demande que tu leur auras faite.

MARGUERITE.

Ainsi, tu n'y crois pas ?

FAUST.

N'interprète pas mal mes paroles, aimable enfant. Qui osera dire : *je crois*, si la foi est dans les paroles ? qui osera dire : *je ne crois pas*, s'il écoute la voix de son cœur ? Celui qui contient et soutient tout, contient et soutient toi, moi et lui-même. Il courbe la voûte des cieux ; il affermit la terre sous nos pas ; il ordonne aux étoiles de suivre paisiblement leur cours. Quand mes yeux se fixent sur les tiens, ta beauté enflamme mes sens, ton cœur attire le mien. Un mystère éternel, visible ou invisible, se répand autour de toi. Adorons cet éternel mystère, et quand un sentiment de tendresse et de bonheur aura rempli ton âme, prononce des mots au hasard, je n'en ai point à te prescrire. Qu'importe que tu dises : Bonheur ! cœur ! amour ! Dieu ! le sentiment est tout, le mot est vain, et ces mots ne sont que bruit et fumée, qui nous cachent l'éclatante clarté des cieux !

MARGUERITE.

Cela me paraît bon et beau : c'est à peu près ce que nous dit le prêtre, à quelques termes près.



FAUST.

Dans tous les lieux éclairés par le soleil, ces sentiments animent tous les cœurs ; chacun les exprime en son langage ; pourquoi n'aurais-je pas le mien ?

MARGUERITE.

On croirait d'abord qu'on peut le trouver assez raisonnable ; cependant il reste encore quelque chose de louche : au fond, tu n'es pas chrétien.

FAUST.

Chère enfant !

MARGUERITE.

Ce qui me fait aussi de la peine, c'est de te voir toujours dans une compagnie...

FAUST.

Comment donc ?

MARGUERITE, *vivement.*

Cet homme qui est toujours avec toi... je le hais du plus profond de mon cœur ; jamais, dans toute ma vie, rien ne m'a plus blessé que l'odieux visage de cet homme.

FAUST.

Chère ange, ne le crains pas.

MARGUERITE.

Sa présence me remue le sang : je suis bienveillante pour tout le monde ; mais je n'éprouve pas, je crois, moins d'horreur à voir cet homme que de plaisir à te regarder. Je le tiens pour un misérable coquin : Dieu me pardonne si je lui fais injure !

FAUST.

Il faut qu'il y ait des êtres de cette espèce-là.

MARGUERITE.

Je ne voudrais pas vivre avec son pareil ! Quand il entre dans la maison, c'est toujours avec un sourire mauvais, un air fâché ; on voit qu'il ne prend intérêt à rien : il porte écrit sur son front qu'il n'aimera jamais personne. Tu sais comme je suis heureuse dans tes bras, quelle douce chaleur m'anime ? Eh bien, sa présence me glace.

FAUST, à part.

Pressentiments de l'innocence !

MARGUERITE.

Voilà l'effet que cet homme produit sur moi ! Quand il s'approche de nous, il me semble que je ne t'aime plus ; je ne pourrais prier en sa présence, et cela me ronge le cœur. N'éprouves-tu pas la même chose, Henri ?

FAUST.

Ce sont les effets de l'antipathie.

MARGUERITE.

Il est temps de nous séparer.

FAUST.

Quoi ! ne pourrai-je jamais reposer doucement une heure sur ton sein, appuyer ton cœur sur mon cœur, et mêler mon âme à la tienne ?

MARGUERITE.

Ah ! si je couchais seule à la maison.... je pourrais bien cette nuit ne pas fermer la

porte au verrou ; mais ma mère a le sommeil léger ; et si elle nous surprenait, j'en mourrais sur la place.

FAUST.

Sois sans inquiétude, mon ange ; prends ce flacon, verse trois gouttes dans le verre de ta mère : ces trois gouttes la plongeront aisément dans un profond sommeil.

MARGUERITE.

Que ne ferais-je pas pour te plaire ? Mais tu es bien sûr que cela ne peut être nuisible à ma mère ?

FAUST.

Te le conseillerais-je sans cela, ma bien-aimée ?

MARGUERITE.

Quand jete vois, cher ami, je ne puis résister à ta volonté ; j'ai déjà tant fait pour toi, que je n'ai presque plus rien à faire.

*(Elle sort.)*

MÉPHISTOPHÉLÈS. *(Il entre.)*

L'innocente brebis est-elle partie ?

FAUST.

Tu nous espionnais encore ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! j'ai entendu de reste. Monsieur le docteur a été catéchisé : j'espère que cela lui réussira ; les femmes sont intéressées à ce que les hommes soient dévots et se traînent dans les vieilles ornières. S'il est habitué au joug, pensent-elles, nous saurons bien leur faire porter le nôtre.

FAUST.

Le monstre ne peut comprendre cette âme tendre et fidèle; attachée à une religion hors de laquelle elle n'espère pas de salut, elle se tourmente pieusement de la pensée que l'homme qu'elle aime puisse être réprouvé pour l'éternité.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voyez cet amoureux libertin et romanesque! Une jeune fille le mène par le bout du nez.

FAUST.

Vil composé de boue et de flamme!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Au reste, elle se connaît fort bien en physionomies. En ma présence, elle est troublée sans savoir pourquoi; elle soupçonne quelque chose de mystérieux en ma personne. Elle sent bien que je suis un génie; peut-être même ose-t-elle croire que je suis le diable... Et cette nuit...

FAUST.

Eh bien, que veux tu dire?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cette nuit, j'aurai ma revanche.

## AU LAVOIR.

MARGUERITE, LISETTE. *Elles apportent des cruches.*

LISETTE.

N'as-tu rien entendu dire de la petite Barbe ?

MARGUERITE.

Non, rien ; je sors si peu !

LISETTE.

La chose est certaine : Sybille me l'a encore assuré tantôt. La tête lui a tourné : voilà où l'ont conduite ses grands airs.

MARGUERITE.

Comment ?

LISETTE.

C'est mauvais. A présent, quand elle boit et mange, c'est pour deux.

MARGUERITE.

Ah ! Dieu !

LISETTE.

Elle a ce qu'elle mérite ; il y avait assez longtemps qu'elle était pendue au cou de ce vaurien : c'était une promenade dans la campagne puis, toujours à son bras, au village, à la danse. Il fallait qu'elle eût partout la première place ; il lui donnait sans cesse des gâteaux et du vin ; il n'y en avait que pour elle tout était dû à sa beauté, et elle était assez effrontée pour accepter de lui des présents sans rougir. Des fleurettes d'abord, puis une caresse par-ci par-là, si bien que sa fleur est loin.

MARGUERITE.

La pauvre fille!

LISETTE.

Tu la plains? Pendant que nous étions seules à filer et que nos mères ne nous permettaient de quitter l'ouvrage qu'à la nuit, elle était assise auprès de son amoureux sur le banc devant la porte, ou dans quelque allée obscure. Oh! le temps ne lui paraissait pas long! Qu'elle s'humilie aujourd'hui, qu'elle aille à la porte d'une église en cilice de pénitente.

MARGUERITE.

Mais son amant l'épousera sans doute?

LISETTE.

Lui! allons donc, pas si sot! C'est un garçon déluré; il ira chercher de l'air et du plaisir ailleurs: il court les champs...

MARGUERITE.

Cela n'est pas bien.

LISETTE.

Au reste, si elle le rattrape, elle n'en sera pas mieux; les garçons lui arracheront sa couronne, et nous répandrons de la paille hachée devant sa porte. (*Elle sort.*)

MARGUERITE, *retournant à la maison.*

Comment pouvais-je donc médire aussi durement autrefois des pauvres filles qui avaient eu le malheur de faillir? Ma langue ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour condamner leurs fautes; si noir que cela me parût, je le noircissais encore, et croyais n'en avoir jamais dit assez: je faisais

le plus grand signe de la croix, et je suis maintenant le péché même ! Mais, mon Dieu, comme tout m'a entraînée !.. Hélas ! il était si aimable !

---

### UN CARREFOUR.

Une image de la Vierge dans une niche creusée dans le mur ; des pots de fleurs devant.

MARGUERITE, *mettant des fleurs nouvelles dans un vase.*

Abaisse, ô mère de douleurs, un regard de pitié sur ma souffrance.

Ton cœur est percé d'un glaive, mille peines le déchirent : ton fils mort est dans tes bras !

Tes yeux s'élèvent vers ton père ; et tes larmes lui demandent de vous secourir tous les deux.

Le désespoir me déchire le sein, mon pauvre cœur inquiet espère et craint tour à tour : personne ne m'entend sur la terre : toi seule, ô sainte Marie, tu peux savoir ce que je souffre.

Partout où je vais, j porte avec moi la douleur : dans la solitude je pleure : la souffrance m'a brisée.

Ces fleurs que j'ai vues croître sur ma fenêtre, ce matin, je les arrosais de mes larmes ; je les ai cueillies pour toi.

Les premiers rayons du jour qui pénètrent dans ma chambre me trouvent assise sur mon lit, seul confident de ma douleur.

Viens à mon secours, sauve-moi de la mort et de la honte ; abaisse, ô mère de douleurs, un regard de pitié sur ma souffrance !

---

### LA NUIT

Une rue devant la porte de Marguerite.

VALENTIN, *soldat, frère de Marguerite.*

Autrefois, dans nos repas joyeux, quand

chacun de mes camarades, les coudes appuyés sur la table, faisait l'éloge de sa belle, l'élevait au-dessus de toutes les autres, et arrosait ses louanges à longs traits, j'écoutais tranquillement leurs discours, je gardais un silence modeste, et me frottai la barbe en souriant; enfin, je prenais mon verre, plein jusqu'aux bords : « Chacune vaut son prix, disais-je; mais est-il dans le pays une jeune fille qui égale ma chère petite Marguerite, qui soit digne de verser à boire à ma sœur? » et top! top! kling! klang! on choquait les verres à la ronde, chacun répétait : « Il a, ma foi, raison, elle est la perle du pays. » Personne n'eût osé élever la voix pour lui donner une rivale, et maintenant, malédiction!... c'est à s'arracher les cheveux, à se cogner la tête contre les murs. Il n'est pas un faquin qui ne puisse me montrer au doigt, et m'insulter à mots couverts. Je me tiens dans mon coin, honteux comme un banqueroutier; à chaque parole équivoque, mon front se couvre de rougeur, et quand je les hacherais tous l'un après l'autre, je ne pourrais dire encore qu'ils ont menti. Mais qui vient là? qui se glisse le long du mur? Je crois, ma foi, que ce sont eux; et, si c'est lui, je le saisis à la gorge; il ne sortira pas vivant d'ici.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLES, VALENTIN  
*caché.*

FAUST.

Vois-tu par la fenêtre de l'église la lumière de la lampe qui brûle dans la sacristie? Elle est faible et vacillante; elle forme à peine un point lumineux dans l'espace : les ténèbres la pressent de toutes parts. C'est ainsi que



la lumière et l'obscurité brillent ensemble dans mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Moi, je me sens éveillé comme ce petit chat qui joue entre les barreaux d'une échelle ; il se frotte doucement contre la muraille, il aime assez le bien volé, et est fort enclin à la luxure : c'est du reste un honnête homme de chat. Je flaire par avance la magnifique nuit du sabbat, tous mes membres en frissonnent déjà de plaisir ; elle revient pour nous après-demain, et alors on sait pourquoi, on veille.

FAUST

Va-t-il paraître bientôt au jour, le trésor que j'ai vu briller dans la terre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu peux te donner la joie de ramasser la cassette, je l'ai lorgnée dernièrement : il y a de beaux écus neufs dedans.

FAUST.

N'apportes-tu pas quelque bijou, quelque bague pour parer ma bien-aimée ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai là quelque chose comme un collier de perles.

FAUST.

A la bonne heure ! je n'aime pas à me présenter à elle les mains vides.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu ne perdras pas, ce me semble, à goûter d'autres plaisirs. Mais voici que le ciel est brillant d'étoiles, écoute un petit chef-d'œu-

vre : c'est une chanson morale dont je suis sûr qu'elle sera charmée. (*Il chante et s'accompagne avec sa guitare*).

Gentille brunette,  
Que cherches-tu là,  
Les yeux sur la porte  
De ton amoureux ?  
Le jour point à peine  
Le plaisir t'appelle.  
Fille en son logis  
Tu peux bien entrer ;  
Fille en sortir, non.

Il te tend les bras :  
Allons ! bonne nuit.  
Va, l'amour t'appelle  
Mais, écoute-moi,  
Ne te laisse pas  
Jouer, ma petite.  
Résiste et fais rage  
S'il ne t'offre pas  
L'anneau conjugal.

VALENTIN, *s'avançant*,

Par le ciel et l'enfer, que viens-tu chercher ici, preneur de rats ? Que ton instrument aille au diable et le chanteur après !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà ma guitare en deux ; il n'y a plus moyen de s'en servir.

VALENTIN.

C'est maintenant le tour de ta tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust*.

Alerte, monsieur le docteur, ferme ! serons-nous et laisse-toi conduire. Flamberge au vent ! riposte seulement, je me charge de la parade.

VALENTIN.

Eh bien, pare celle-là !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi pas ?

VALENTIN.

Celle-ci encore.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute.

VALENTIN.

Je crois en vérité que le diable combat lui-même ; j'ai le bras tout engourdi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Pousse ferme.

VALENTIN. (*Il tombe.*)

Oh ! malheur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà le lourdaud apprivoisé. Décampons ! Nous n'avons pas un moment à perdre ; j'entends déjà crier : *Au meurtre ! à l'assassin !* Je ne m'inquiète guère de la police ; mais la justice criminelle, je ne suis pas trop bien dans ses papiers.

MARTHE, à la fenêtre.

Au secours ! au secours !

MARGUERITE, à la fenêtre.

Apportez de la lumière.

MARTHE.

On se querelle, on se frappe, on crie, on se bat.

LE PEUPLE.

En voilà déjà un de mort !

MARTHE, *sortant de sa maison.*

Les meurtriers se sont-ils enfuis ?

MARGUERITE, *sortant de sa maison.*

Qui est tombé là, baigné dans son sang ?

LE PEUPLE.

Le fils de ta mère.

MARGUERITE.

Dieu tout-puissant, quel malheur !

VALENTIN.

Je meurs, cela est bientôt dit, et cela est bientôt fait. Femmes, qu'avez-vous à pleurer et à hurler ainsi ? Approchez-vous, et écoutez-moi. (*On se presse autour de lui.*) Vois-tu bien, ma petite Marguerite, tu es encore jeune, tu n'as pas grande expérience pour te conduire, profite de mes bons avis ; et puisque tu veux être une catin, tâche de bien savoir ton métier.

MARGUERITE.

Mon frère, pourquoi me parles-tu ainsi ? O mon Dieu !

VALENTIN.

Ne plaisante pas avec le nom de Dieu dans cette affaire ; ce qui est fait est fait, et ce qui doit être sera. Tu as commencé par te livrer en cachette à un homme, bientôt tu en auras plus d'un, puis une douzaine, puis enfin la ville entière. Quand la Honte vint au monde, on espéra cacher sa naissance, on la portait pendant la nuit, on l'enveloppait d'un voile, on aurait voulu l'étouffer ; mais bientôt

elle prit des forces, elle se montrait nue au soleil : elle n'en était pas plus belle ; mais plus se traits étaient hideux, plus elle cherchait la lumière. Je vois déjà le temps où tous les honnêtes gens de la ville se détourneront de toi, vile prostituée, comme d'un cadavre infect ; le cœur te manquera quand ils te regarderont seulement entre les deux yeux. Tu ne te placeras plus au haut de l'église ; tu ne porteras plus la chaîne d'or, tu ne te pavaneras plus à la danse parée de fines dentelles ; tu te cacheras dans de sales hôpitaux, parmi les mendiants et les infirmes, et quand Dieu pourrait te pardonner, tu n'en serais pas moins maudite sur la terre !

MARTHE.

Occupez-vous du salut de votre âme, au lieu de vous charger de nouveaux péchés !

VALENTIN.

Et toi, infâme entremetteuse, si je pouvais seulement tomber sur ta carcasse, je croirais m'assurer amplement le pardon de tous mes péchés.

MARGUERITE.

Mon frère ! O supplice d'enfer !

VALENTIN.

Pourquoi pleures-tu à présent ? C'est quand tu as perdu ton honneur que tu m'as donné le coup mortel ; je m'endors du dernier sommeil, et vais paraître devant Dieu comme un soldat et comme un brave.

(Il meurt.)

## UNE ÉGLISE.

On célèbre l'office; on entend tour à tour le son de l'orgue et des chants religieux.

MARGUERITE *au milieu du peuple.* LE MAUVAIS ESPRIT *derrière Marguerite*

## LE MAUVAIS ESPRIT.

Marguerite, te souvient-il du temps où, le cœur plein d'innocence, tu t'approchais de cet autel les yeux dévotement baissés sur ce petit livre, le cœur partagé entre le souvenir des jeux de l'enfance et l'amour de Dieu! Marguerite, ce temps n'est plus. Quelles pensées occupent aujourd'hui ton esprit? Quels remords tourmentent ton cœur? Prieras-tu pour l'âme de ta mère, que tu as fais mourir d'une mort lente et douloureuse? Quel est ce sang répandu sur le seuil de ta porte? Ces mouvements que tu sens dans tes entrailles t'annoncent que tu mettras bientôt au jour, pour son malheur et pour le tien, une créature dont la présence attestera ton désordre et ta honte.

## MARGUERITE.

Malheur! malheur! Ah! ne pourrai-je chasser ces pensées qui, de toutes parts, me pressent et s'élèvent contre moi!

## CHOEUR.

Dies iræ, dies illa,  
Solvat sæclum in favilla.

(*L'orgue joue.*)

## LE MAUVAIS ESPRIT.

La vengeance céleste t'atteint, la trompette sonne, les tombeaux s'ouvrent; ton cœur ré-

duit en cendre se ranime à la vie pour sentir les flammes de l'enfer.

MARGUERITE.

Ah! si je pouvais sortir! Les sons de cet orgue m'étouffent, ces chants brisent mon cœur.

CHŒUR.

Judex ergo cum sedebit,  
Quidquid latet apparebit,  
Nil inultum remanebit.

MARGUERITE.

J'étouffe! ces piliers me pressent; cette voûte m'écrase!... de l'air!

LE MAUVAIS ESPRIT.

Tu veux te cacher? Le crime et la honte ne peuvent se cacher. De l'air, dis-tu! de la lumière! Malheur à toi!

CHŒUR.

Quid sum miser tum dicturus,  
Quem patronum rogaturus,  
Cum vix justus sit securus?

LE MAUVAIS ESPRIT.

Les élus se détournent de toi, aucun des justes ne te tendra la main. Malheur à toi!

CHŒUR.

Quid sum miser tum dicturus?

MARGUERITE.

Voisine, votre flacon! (*Elle tombe évanouie.*)

## NUIT DU SABBAT (1)

Montagne du Harz, vallée de Schirke et désert.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'aurais-tu pas besoin d'un manche à ba-  
lai ? Quant à moi, je voudrais avoir un bouc  
solide... Dans ce chemin, nous sommes en-  
core loin du but.

FAUST.

Ce bâton nouveau me suffira tant que je  
me sentirai ferme sur mes jambes. A quoi  
bon abrégér le chemin ? Errer dans le laby-  
rinthe des vallées, puis gravir ce rocher, du  
haut duquel les eaux jaillissent éternelle-  
ment, voilà le seul plaisir qui puisse assai-  
sonner une pareille route. Le printemps cir-  
cule déjà sous l'écorce blanche des bouleaux,  
et les sapins en ressentent aussi les influen-  
ces : ne doit-il pas agir sur nos membres  
engourdis ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Moi, je ne sens vraiment rien ; j'ai soif de  
neige et de glace ; j'en voudrais tout le long  
de mon chemin. Que la lune est triste ! que  
les rayons de son disque échancre sont  
ternes ! comme ils glissent lentement sur le  
flanc des montagnes ! Elle éclaire si mal,  
qu'on donne à chaque pas contre un arbre

(1) Cette scène, ce hors-d'œuvre, que les Allemands eux-mêmes avouent ne pas comprendre, fourmille d'allusions à des personnages et des faits de la cour de Weimar, à l'époque où Goethe écrivait *Faust*. Comme précédemment, la partie versifiée est empruntée à la traduction Stapfer. (Note des éditeurs.)



ou un rocher ! Per mets que j'appelle un feu follet ; j'en vois un là-bas qui promène assez drôlement sa lumière. Holà ! ami, oserai-je t'appeler à nous ? Qu'as-tu à flamber inutilement dans le vide ? Sois assez complaisant pour nous éclairer jusque là-haut.

## LE FEU FOLLET.

Par politesse, j'espère pouvoir forcer mon naturel léger : notre course se dirige habituellement en zigzag.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hé ! hé ! voyez donc ! il veut singer les hommes. Marche droit, au nom du diable ! ou je souffle ton étincelle de vie.

## LE FEU FOLLET.

Je vois bien que vous êtes le maître d'ici, et je vais vous satisfaire. Mais songez-y, la montagne est enchantée aujourd'hui, et si un feu follet doit vous montrer le chemin, n'y regardez pas de trop près.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FEU FOLLET,  
*chantent alternativement.*

Dans la sphère des mensonges,  
Des chimères, des vains songes,  
Nous voici, je pense, entrés.  
Sois-nous un fidèle guide :  
Effleurons le sol avide,  
Foulons les rocs déchirés.

Vois-tu ces pins qui se pressent,  
Et dont les troncs me paraissent  
Saisis d'un long tremblement,  
Se fuir si rapidement ?  
Et ces sommets qui s'abaissent,  
Et ces nuages mouvants,  
Et ces prés battus des vents,  
Et ces brouillards qui se fondent,

Comme ils roulent, comme ils grondent

A travers rocs et gazon

Suit le torrent noir de fange

Et blanc d'écume... Qu'entends-je ?

Un murmure, une chanson ?

Est-ce bien la voix d'un ange ?

D'amour est-ce bien les sons ?

Sons heureux que nous aimons !

L'écho de ce doux ramage,

Comme la voix d'un autre âge

Va mourant de monts en monts.

Hou ! hou ! chouchou ! cris funèbres,

Retentissent près de nous :

Merles, geais, corbeaux, hiboux,

Veillent-ils dans les ténèbres ?

Qui frappe ici mes regards ?

Ventres plats, longues échine,

Scorpions, serpents, lézards,

Rampent-ils sous les épines ?

De toutes parts les racines,

Comme un million de bras

S'allongent devant nos pas.

Ici, cachant une fosse

Raboteuse, suant l'eau,

Elles tendent un réseau

Flexible où le pied se fausse,

Là, du tronc des arbres morts

Elles s'élancent en gerbes,

Où bien confondent aux herbes

Leurs longs filaments retors,

Et ces taupes bigarrées.

Sur la bruyère égarées,

La mousse humide grattant,

Broutant, trottant, valetant ;

Et ces mouches fugitives

Dont le valeureux essaim

Sème sur notre chemin

Des étincelles si vives.

Dis-moi si nous resterons

Où si nous avancerons ?

Ici tout pend, tout menace,

Vois ces pins déracinés

Qui déchirent notre face ;

Et ces rochers calcinés,

Ces eaux vertes, ces yeux sombres,

Et ces brouillards et ces ombres !

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens-toi ferme à ma queue. Voici un sommet intermédiaire, d'où l'on voit avec admiration Mammon resplendir dans la montagne.

## FAUST.

Quelles singulières lueurs jette en ces vallées ce triste crépuscule ! Elles pénètrent jusqu'aux profondeurs de l'abîme. Là, monte une vapeur ; plus loin, un nuage déchiré ; là brille une flamme ardente à travers le crêpe des brouillards, tantôt serpentant comme un étroit sentier, tantôt bouillonnant comme une source. Ici, elle ruisselle et pousse mille jets divers, qui se disséminent dans les vallons et les plaines ; là, entre deux rocs serrés, elle se réunit en un seul faisceau. Près de nous tombent les étincelles, qui couvrent le sol d'une poussière d'or. Mais regarde : dans toute sa hauteur le mur de rochers s'enflamme.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le seigneur Mammon n'illumine-t-il pas son palais comme il faut pour cette fête ? C'est un bonheur pour toi de voir cela !... Je pressens déjà l'approche des bruyants convives.

## FAUST.

Comme l'air est agité ! L'orage s'élève, il frappe mes épaules à coups pressés !

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Accroche-toi aux vieux pics des rochers, sans quoi l'ouragan te précipiterait dans l'abîme... Un nuage noir vient encore obscurcir la nuit... Écoute comme les arbres craquent

dans les bois. Les hiboux fuient épouvantés. Entends-tu éclater les colonnes de ces palais verts ? entends-tu le froissement plaintif des branches, le puissant tremblement des tiges, le murmure et l'ébranlement sourd des racines ? Quel désordre dans leur chute ! Ils craquent en tombant les uns sur les autres, et au fond des antres éboulés les tourbillons s'engouffrent en sifflant. N'entends-tu pas des voix sur les hauteurs, de loin, de près, partout ? Eh oui, la montagne retentit dans toute sa longueur d'un horrible chant magique.

*SORCIÈRES, en chœur.*

Nous monterons au Broken désert ;  
Le chaume est jaune et le blé vert.  
Monseigneur Béliat, notre maître,  
Sur le froid sommet tient sa cour.  
On se presse tout alentour :  
On danse à l'ombre du vieux hêtre.  
Plus d'une sorcière debout  
Est...., et.....

UNE VOIX.

Baubo vient seule par derrière ;  
La vieille est à califourchon  
Sur le râble d'un vieux cochon  
Reculez-vous ! place à la mère !

CHOEUR.

Honneur sans doute à qui de droit ?  
En avant, Baubo, marche droit.  
D'abord la mère et qui la porte,  
Et quelques pas plus loin l'escorte.

UNE VOIX.

Oh ! quelle route prends-tu ?

UNE AUTRE VOIX.

Celle d'Ilsestein, où je voi

Moi ?

Un chat-huant d'humeur accorte  
 Qui se blottit dans les buissons,  
 Et qui me fait des yeux !...

## LA VOIX.

Chansons !

Viens en enfer, petite ;  
 Pourquoi cours-tu si vite ?

## L'AUTRE VOIX.

Il m'a mordu le flanc :  
 Vois-tu couler mon sang ?

SORCIÈRES. — *Chœur.*

Le mont est haut, longue est la traite.  
 Quel bruit confus ! quel tourbillon !  
 Maint balai traîne, et maint fourchon  
 L'enfant se plaint, la mère pète.

SORCIÈRES. — *Demi-chœur.*

Vrais escargots, nous marchons mal,  
 Les femmes ont sur nous l'avance ;  
 Car, s'agit-il de tendre au mal,  
 La femme a mille pas d'avance.

## AUTRE DEMI-CHŒUR.

Oui, oui, votre calcul est bon,  
 Femme, il est vrai, le fait en mille ;  
 Mais en quoi l'homme est plus agile,  
 C'est qu'il le fait, lui, d'un seul bond.

## VOIX D'EN HAUT.

Venez, venez joindre vos frères ;  
 Quittez cet océan de pierres.

## VOIX D'EN BAS.

Las ! nous ne demandons pas mieux  
 Que de vous suivre jusqu'aux cieux ;  
 Nous caquetons sans fin ni cesse ;  
 Nous ne perdons pas un moment  
 Mais inutilement.

Ah! maudite faiblesse!

LES DEUX CHŒURS.

Le vent se tait, l'étoile fuit,  
La lune se cache, il fait nuit.  
Tout le chœur, en battant des ailes,  
Frappe l'air d'un sinistre bruit,  
Et jette au loin mille étincelles.

VOIX D'EN BAS.

Arrêtez! arrêtez!

VOIX D'EN HAUT.

Qui crie au fond du gouffre  
En ces rocs écartés!

VOIX D'EN BAS.

Oh! prenez-moi : je souffre.  
Je monte depuis trois cents ans  
Et ne puis atteindre le faite.  
Quel bonheur pour moi, quelle fête,  
Si je rejoignais mes parents!

LES DEUX CHŒURS.

Le balai porte, et le bâton,  
Et le vieux bouc, et le fourchon,  
Qui ne peut monter en ce jour  
Est perdu, perdu sans retour.

DEMI-SORCIÈRE, *en bas.*

Voilà de si longues années  
Que je patauge dans mon coin!  
Comment sont-ils déjà si loin?  
Je remplis pourtant mes journées,  
J'y consacre tout mon temps, tout,  
Et ne suis pas encore au bout.

CHŒUR DES SORCIÈRES.

Pour les sorcières, ce flacon  
Renferme un excellent collyre;  
Une auge est le meilleur navire,  
La meilleure voile un torchon.

Qui n'a pu voguer à cette heure.  
Au grand jamais ne voguera.

## LES DEUX CHŒURS.

Lorsqu'au sommet l'on touchera,  
Que chacun dans son rang demeure,  
Tous à la fois, d'un même vol,  
En tournoyant, rasez le sol,  
Et courbez au loin les bruyères  
Sous vos escadrons de sorcières.

*(Ils s'arrêtent.)*

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela se pousse et se presse, cela saute, cela siffle et grouille, cela marche et jacasse, cela reluit, étincelle, pue et flambe ! C'est un véritable élément de sorcières !... Allons tiens-toi ferme, sans quoi, nous serons bientôt séparés... Où es-tu ?

*FAUST, dans l'éloignement.*

Ici !

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi ! déjà emporté là-bas ! il faut que j'use de mon droit de maître du logis. Place ! c'est M. Volant qui vient ; place, aimable canaille, place ! Ici, docteur, saisis-moi. Et maintenant, fendons la presse en un tas ; c'est trop extravagant, même pour moi ! Là-bas brille quelque chose d'un éclat tout particulier ; ce quelque chose m'attire du côté de ce buisson. Viens ! viens ! nous nous glisserons là-dans.

## FAUST.

Esprit de contradiction !... Allons, va, je te suis ; je pense que c'est fort bien fait : nous montons au Broken dans la nuit du sabbat pour nous isoler à plaisir.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde! quelles flammes bigarrées! c'est un joyeux club qui s'assemble. On n'est pas seul avec ces petits êtres!

## FAUST

J'aimerais pourtant bien être là-haut! Déjà je vois la flamme et les tourbillons de fumée; là roule la multitude roulant vers l'esprit du mal. Il doit s'y dénouer plus d'une énigme.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Plus d'une s'y noue aussi. Laisse le grand monde murmurer encore; nous nous reposerons ici. Dans le grand monde, on bâtit de petits mondes: c'est reçu... Je vois là de jeunes sorcières toutes nues et des vieilles qui se voilent sagement. Soyez gracieuses, pour l'amour de moi, cela coûte peu et fait grand bien. J'entends des instruments: maudit charivari! Il faut s'y habituer. Viens, viens, suis-moi; il n'en peut être autrement; je marche en avant, et je t'introduis, je te rends là encore un nouveau service. Qu'en dis-tu, mon ami? Ce n'est pas une petite place; regarde de ce côté, à peine en vois-tu la fin. Une centaine de feux tristes dans le cercle: on danse, on bavarde, on cuit, on boit, on aime: dis-moi où il y a quelque chose de mieux.

## FAUST.

Vas-tu, pour nous introduire ici, te présenter comme magicien ou comme diable?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis, il est vrai, très-amoureux de l'incognito; cependant, un jour de gala, on laisse



ses cordons. Je n'ai point de jarretière pour décoration, mais le pied fourchu est ici en grand honneur. Vois-tu là cet escargot ? il arrive en rampant, en tâtant avec ses cornes ; il aura déjà reconnu quelque chose en moi. Si je le voulais, je ne me déguiserais pas... Viens donc, nous allons passer d'un feu à l'autre. Je suis le demandeur, tu es l'amant. (*A quelques individus assis autour de charbons à demi éteints.*) Messieurs les vieux, que faites-vous dans ce coin ? Je vous louerais fort si je vous trouvais dans le monde, faisant joyeuse vie avec la bruyante jeunesse. On est toujours assez seul chez soi.

## UN GÉNÉRAL.

Aux nations qui se fie est un sot ;  
On perd sa peine à travailler pour elles ;  
Car chez le peuple, ainsi qu'auprès des belles,  
C'est la jeunesse qui prévaut.

## UN MINISTRE.

Ah ! qu'aujourd'hui l'ignorance est profonde !  
Moi, je suis bien de l'avis des barbons ;  
Car, sans mentir, alors que nous régions,  
C'était bien l'âge d'or du monde !

## UN PARVENU.

Nous n'étions pas non plus des moins adroits ;  
Et de nos mains nous poussions à la roue.  
Mais à présent que nous sommes les rois,  
A notre tour, on nous bafoue.

## UN AUTEUR.

Tout se corrompt. Qui peut lire en nos jours  
Un écrit juste et d'un contenu sage ?  
Jamais encore on n'a vu le jeune âge,  
Si suffisant dans ses discours.

## MÉPHISTOPHÉLÈS, paraissant tout à coup très-vieux.

Le peuple, je le sens, touche à sa dernière heure  
Je ne monterai plus le long de ce chemin.

Mon vase devient trouble... ah! s'il faut que je meure,  
Le monde est donc sur son déclin.

SORCIÈRE REVENDEUSE.

Pas si vite, messieurs! ne laissez pas échapper l'occasion! Regardez attentivement mes marchandises; il y en a de toute sorte, et cependant il n'y a rien de pareil sur la terre, rien qui n'ait causé grand dommage aux hommes et au monde. Ici, il n'y a pas un poignard qui n'ait fait couler le sang; pas une coupe qui n'ait versé dans un corps sain un poison dévorant; pas une parure qui n'ait séduit une femme honnête; pas une épée qui n'ait rompu l'alliance de paix ou frappé l'ennemi par derrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous comprenez mal les temps, ma cousine; ce qui est fait est fait. Fournissez-vous de nouveautés; il n'y a plus que cela qui nous attire.

FAUST.

Pourvu que je n'aie pas m'oublier moi-même... C'est ce qui s'appelle une foire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Toute la colonne s'élançe et tourbillonne pour monter; tu crois pousser et tu es poussé.

FAUST.

Qui est celle-là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde-la bien, c'est Lilith.

FAUST.

Qui ?

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

La première femme d'Adam. Tiens-toi en garde contre ses beaux cheveux, sa merveilleuse et brillante parure. Quand elle peut atteindre un jeune homme, elle ne le laisse pas échapper.

FAUST.

Sur ce siège, en voici deux : une vieille et une jeune; elles ont déjà rondement sauté.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aujourd'hui, cela ne se repose pas. On passe à une danse nouvelle; viens, nous les prendrons.

*FAUST, dansant avec la jeune*

J'eus un beau rêve, un jour d'été:  
Sur un pommier, dans les prairies,  
Reluisaient deux pommes jolies;  
Elles me plurent, je montai.

LA BELLE.

Pour ces pommettes si vermeilles,  
Votre appétit date d'Eden;  
Il m'est doux de voir mon jardin  
En porter de toutes pareilles.

*MÉPHISTOPHÉLÈS, avec la vieille.*

J'eus un mauvais rêve une nuit :  
En un trône stérile et mollasse  
Baillait une vieille....  
Bien que..... elle me sourit.

LA VIEILLE.

Je suis la très-humble servante,  
Du chevalier au pied cornu.  
Qu'il . . . . .  
Si . . . . . ne l'épouvante.

## L'ORDONNATEUR DU BROKEN (1).

Maudites gens ! qu'allez-vous faire ? Que se passe-il entre vous ? Ne vous a-t-on pas montré dès longtemps comment il faut s'y prendre ? Un esprit ne se tient jamais droit sur ses pieds et vous dansez tout comme nous autres hommes.

LA BELLE, *dansant.*

Qu'a-t-il à voir dans notre bal, celui-là ?

FAUST, *dansant.*

Eh ! il est partout le même. Il faut qu'il juge ce que les autres dansent. S'il ne peut mettre son grain de sel sur chaque pas, le pas est comme non venu. Ce qui le fait rager, c'est de nous voir avancer. Si vous vouliez tourner en rond, comme il le fait dans son vieux moulin, il s'extasierait à chaque tour, si surtout vous ne manquiez pas de le saluer soigneusement.

## L'ORDONNATEUR DU BROKEN.

Vous êtes encore là ? Non, c'est inouï. Disparaissez donc ! Nous avons tout éclairci. La canaille des diables est ingouvernable ; nous sommes sages, et pourtant le creuset ne se vide pas. Combien de temps n'y ai-je pas travaillé ! Rien ne s'épure. C'est pourtant inouï.

LA BELLE.

Alors, cesse de nous ennuyer ici.

## L'ORDONNATEUR DU BROKEN.

Je vous le dis en face, Esprits, je ne puis

(1) Phoctophantasmist.

supporter le despotisme d'esprit, mon esprit ne peut l'exercer. (*La danse continue.*) Aujourd'hui, je le vois, je ne gagnerai rien. Cependant je fais toujours un voyage, et j'espère encore mettre à mon dernier pas les diables et les poètes en déroute.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il va se plonger dans une mare : c'est comme cela qu'il se soulage, et quand une sangsue s'est bien gorgée à son derrière, il est guéri des Esprits et de l'esprit. (*A Faust, qui a quitté la danse.*) Pourquoi as-tu lâché la jolie fille qui te faisait danser en chantant si agréablement ?

FAUST.

Ah ! au milieu de ses chants une souris rouge est sortie de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est bien terrible, n'est-ce pas ? Il ne faut pas y regarder de si près. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui va donc s'occuper de cela à l'heure du berger ?

FAUST.

Mais que vois-je ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hein ?

FAUST.

Méphisto, ne vois-tu pas une jeune fille pâle et belle qui se tient seule dans l'éloignement ? Elle se retire à pas lents ; en dirait, à voir sa démarche, qu'elle a les fers aux pieds. Elle ressemble, je le jurerais, à la bonne Marguerite.

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laisse cela ! personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, inanimée, un fantôme. Il ne fait pas bon de le trouver en chemin ; son regard fixe glace le sang de l'homme et le change presque en pierre. Tu as sans doute entendu parler de l'histoire de Méduse ?

## FAUST.

Assurément, ce sont les yeux d'un mort qu'une main chérie n'a pas fermés ; c'est bien là le saint que Marguerite m'a livré ; c'est le corps charmant que j'ai possédé !

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est de la magie, insensé ; car chacun croit y reconnaître celle qu'il aime.

## FAUST.

Quelles délices !... quelles tortures !... Je ne puis m'arracher de ce regard. Qu'il est étrange, le ruban rouge qui pare ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau !

## MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est vrai, je le vois comme toi ; elle peut même porter sa tête sous son bras, car Persée la lui a coupée... Bah ! laisse là cette chimère. Viens sur cette colline ; elle est aussi gaie que le Prater de Vienne... Eh ! je ne me trompe pas : c'est un théâtre dans toutes les règles. Qu'y a-t-il donc là ?

## UN SERVANT.

On va recommencer par une nouvelle pièce, la dernière des sept. Ici, c'est l'usage : on n'en donne ni plus ni moins. Un amateur l'a

écrite, des amateurs la jouent. Pardon, messieurs, si je disparaissais, mais j'aime à lever le rideau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je vous rencontre sur le Blocksberg, je le trouve tout simple, car au moins vous y êtes à votre place.

## WALPURGISNACHSTRAUM

(Songe de la nuit du sabbat)

### LES NOCES D'OR D'OBÉRON ET DE TITANIA

Intermède.

DIRECTEUR DU THÉÂTRE.

De Mieding (1) enfants intrépides,  
Nous avons ce soir congé net.  
Vieille montagne et vals humides,  
Telle est la scène du ballet.

HÉRAUT.

Ce n'est qu'après cinquante années  
Que les noces sont d'or Grand mal !  
Mais les rixes (2) sont terminées,  
Et l'or est un divin métal.

OBÉRON

Etes-vous esprits de ma trempe ?  
Sachez le montrer en ce jour.  
La reine et le roi vont d'amour  
Rallumer la nocturne lampe.

PUCK.

Puck entre et se meut de travers,

(1) Directeur du théâtre de Vienne.

(2) Les querelles d'Obéron et de Titania dans le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakspeare.

Et traîne son pied en spirales ;  
Plus loin dansent par intervalles  
De légers couples dans les airs.

## ARIEL.

Ariel, en gonflant sa joue,  
Module un son aérien.  
A faux souvent le flûteur joue,  
Mais parfois il rencontre bien.

## OBÉRON.

Qui veut la paix dans son ménage  
N'a qu'à prendre exemple de nous  
Pour le bonheur du mariage  
Il faut séparer les époux.

## TITANIA.

Le mari sa femme importune ;  
La femme boude son mari.  
Au fond du Nord conduisez l'une ;  
Menez l'autre au fond du Midi.

ORCHESTRE, *tutti, fortissimo.*

Insectes lourds suçant les roses,  
Bec de mouche, nez de ciron,  
Grenouille à l'eau, petit grillon :  
Voilà, messieurs, nos virtuoses.

## SOLO.

Le basson nous vient par le bac :  
D'une outre enflée il a la mine.  
Entendez-vous le schnickshnack  
Qui sort de sa large narine ?

ESPRIT, *qui vient de se former.*

Prends cet embryon dans ce coin  
Mets-lui des ailes à la tête :  
Ce n'est rien, pas même une bête  
Mais c'est un poème au besoin.

## UN PETIT COUPLE.

Sur les fleurs, le long des rigoles,



**N** pas lourds, tu rampes vraiment  
On ne peut plus élégamment,  
Mais vers les cieux jamais ne voles.

VOYAGEUR CURIEUX.

Dois-je bien en croire mes yeux !  
N'est-ce point une mascarade ?  
Rencontrer dans ma promenade  
Obéron, le plus beau des dieux !

ORTHODOXE.

Quoi ! pas de griffe, pas de queue !  
C'est pourtant, à ce que je voi,  
Comme les dieux des Grecs sans foi,  
Un diable : on le sent d'une lieue.

ARTISTE DU NORD.

Ce que je fis jusqu'à ce jour  
N'est qu'ébauches, traits de génie ;  
Mais il faut bien, en Italie,  
Se préparer à faire un tour.

PURISTE.

Ah ! mon malheur ici m'amène.  
Quels désordres immodérés !  
Dans cette foule, sur la plaine,  
Il n'en est que deux de poudrés.

JEUNE SORCIÈRE.

La poudre, ainsi que la chemise,  
Sied aux femmes sur le retour.  
Je suis sur mon bouc, nœ. assise .  
Car mon corps ne craint pas le jour

MATRONES.

Nous avons trop de savoir-vivre  
Pour rabattre ici vos grands airs.  
Votre jeunesse vous enivre ;  
Mais attendez l'âge..... et les vers,

MAITRE DE CHAPELLE.

Ne cachez point la beauté nue,

Bec de mouche, nez de ciron,  
Grenouille à l'eau, petit grillon,  
En mesure, ou bien je vous tue !

*GIROUETTE, tournée d'un côté.*

Réunion charmante à voir !  
Les femmes les plus agréables  
Et les hommes les plus aimables,  
Tous jeunes gens riches d'espoir.

*GIROUETTE, tournée de l'autre côté.*

Si la terre ne s'ouvre vite,  
Et ne les coule tous à fond,  
La tête me tourne, et d'un bond,  
Dans l'enfer je me précipite.

*XÉNIES (1).*

Vrais insectes, nous sommes là,  
Tenant une maligne pince,  
Pour rendre honneur au puissant prince,  
A Satan, notre cher papa.

*HENNINGS.*

Les entendez-vous, ces harpies,  
Naïvement chanter en chœur ?  
Puis elles sont assez hardies  
Pour nous parler de leur bon cœur !

*MUSAGÈTE.*

Dans les danses de ces sorcières  
Je ne me déplaïs certes pas ;  
Car je puis mieux guider leurs pas  
Que les pas des muses légères.

*CI-DEVANT GÉNIE DU TEMPS.*

Ma foi ! hurlons avec les loups.  
Prends mon toupet : cette montagne  
Est un Parnasse d'Allemagne ;  
On y trouve place pour tous.

(1) Recueil d'épigrammes publié par Goethe et Schiller.

## VOYAGEUR CURIEUX.

Quel est ce grand qui court si vite  
Et qui se rengorge en courant ?  
Son nez partout il va fourrant :  
C'est qu'il fait la chasse au jésuite.

## GRUE.

En eaux troubles je pêche aussi,  
Quand je n'en ai de plus sortables ;  
C'est pourquoi vous voyez ici  
L'homme pieux parmi les diables.

## MONDAIN.

Oui, pour les pieux, croyez-moi,  
Tout est instrument, véhicule.  
En enfer, au nom de la foi,  
Se tient plus d'un conventicule.

## DANSEUR.

J'entends venir des chœurs nouveaux :  
Les tambours battent, le ciel tonne...  
Paix ! le héron dans les roseaux  
Redit sa chanson monotone.

## DOGMATIQUE.

Sans en démordre, je maintien  
Qu'au doute la raison s'oppose :  
Car si le diable n'était rien,  
Comment serait-il quelque chose ?

## IDÉALISTE.

L'imagination bientôt  
Va prendre sur moi trop d'empire ;  
Et si je suis tout, il faut dire  
Que je suis aujourd'hui bien sot.

## RÉALISTE.

Je sonde l'être et me démène  
A tel point que j'en perds le sens :  
Pour la première fois je sens  
Ma démarche errer incertaine.

## SUPERNATURALISTE.

Oh ! que j'ai de contentement  
 A voir défilér ces phalanges !  
 Car je peux rigoureusement  
 Conclure des diables aux anges.

## SCEPTIQUE.

Courant après maints feux follets,  
 Chacun voit de l'or dans du sable ;  
 Puisque le doute sied au diable,  
 Ici je demeure et m'y plais.

## MAITRE DE CHAPELLE.

Amateurs sans goût, pures bêtes,  
 Becs de mouche, nez de ciron,  
 Grenouille à l'eau, petit grillon,  
 Ah ! quels virtuoses vous êtes !

## LES SOUPLES.

Quant à nous, rien ne nous arrête :  
 Sans-souci, voilà notre nom ;  
 Nous marchons sur les pieds, sinon  
 Nous marchons très-bien sur la tête.

## LES EMPIFFRÉS.

Nous fûmes de bons pique-assiettes ;  
 Mais ayant usé nos souliers  
 À trotter, faire des courbettes,  
 Maintenant nous courons nu-pieds.

## FEUX FOLLETS.

Nous sommes enfants de la boue  
 Qui corrompt les dormantes eaux ;  
 Mais, en vrais paons, faisons la roue,  
 Puisqu'ici l'on nous trouve beaux

## ÉTOILE TOMBANTE.

Du haut des cieus, que ma lumière  
 Tant de milliers d'ans éclaira !  
 Je tombe et gis dans la poussière.  
 Sur mes pieds qui me remettra ?

## LES MASSIFS.

Place ! place ! les herbes ploient  
 Le sol cède, l'arbre se rompt.  
 Les esprits, tout esprits qu'ils soient,  
 Ont parfois des membres de plomb.

## PUCK.

Eh ! mes gros éléphants, de grâce,  
 Daignez marcher d'un pas moins lourd,  
 Que le plus magnifique en ce jour  
 Soit Puck à la mobile face.

## ARIEL.

Si la nature, si l'esprit,  
 Vous a pourvus d'ailes divines,  
 Suivez moi donc sur ces collines  
 Où la rose à l'ombre fleurit.

ORCHESTRE, *pianissimo*.

Un brouillard s'élève et voltige ;  
 On entend frémir les roseaux...  
 C'est le vent qui rase les eaux :  
 Tout a fui comme un vain prestige.

## JOUR SOMBRE — UNE PLAINE

## FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS

## FAUST.

Dans le malheur ! dans le désespoir ! long-temps sans asile, sans trouver de pitié, et maintenant elle est en prison. L'aimable, l'innocente creature, réduite à cette extrémité, traitée comme une criminelle, abandonnée dans un cachot aux horreurs du désespoir ! Perfide, misérable démon, et tu me le cachais ! Tu oses rester près de moi : tu roules tes yeux pleins d'une malice diabo-

lique, tu me braves par ton odieuse présence! Elle est en prison, dans une irréparable détresse livrée aux mauvais esprits et à la justice d'hommes inflexibles!... et pendant ce temps tu m'étourdissais par de dégoûtants prestiges, tu voulais me cacher ses angoisses croissantes, pour qu'elle mourût sans secours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme tant d'autres!

FAUST.

Chien! bête féroce! O Esprit infini, rends à cet abominable monstre la forme sous laquelle il s'est d'abord présenté à moi; qu'il soit de nouveau transformé en chien, tel que je le vois encore quelquefois pendant la nuit marcher devant moi pour mordre les jambes du voyageur sans défiance, et s'élançer sur ses épaules s'il chancelle au bord du précipice. Ah! rends-lui sa première figure, pour que je le foule aux pieds, que je l'écrase dans la poussière. Comme tant d'autres, Marguerite périra comme tant d'autres! O abîme de douleur qui confonds l'esprit de l'homme! Quoi! une seule créature livrée à un tel supplice, mourant d'une telle agonie, ne suffit pas pour racheter les fautes de toutes les autres, ne suffit pas pour satisfaire la justice du Dieu de miséricorde! La souffrance de cette seule créature glace mon sang, brise mes os; et toi, tu souris tranquillement à la pensée que tant d'autres subissent un sort pareil!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Crois-tu donc que notre intelligence ait les mêmes limites que la vôtre? Pourquoi veux-tu marcher dans notre compagnie si tu ne peux suivre nos pas? pourquoi essayer de

t'élever dans les airs, si tu crains le vertige ? Est-ce moi qui suis venu te chercher, ou bien toi qui m'a appelé ?

FAUST.

Ne grince pas ainsi des dents en ma présence ! Tigre, tu me fais horreur ! Grand et puissant Esprit, toi qui as daigné m'apparaître, toi qui connais mon cœur et mon âme, pourquoi as-tu attaché à mes pas ce compagnon de malheur, qui se nourrit de carnage et sourit à la destruction !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Auras-tu bientôt fini ?

FAUST.

Sauve-la, ou malheur à toi ! La plus horrible des malédictions pèsera sur toi pendant des milliers d'années.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je n'ai pas le pouvoir de payer sa dette, d'ouvrir sa prison. Sauve-la ! et qui donc l'a entraînée dans l'abîme ? Est-ce moi ou toi ? *(Faust lance autour de lui des regards furieux.)* Cherches-tu la foudre ? Heureusement ce n'est pas à de telles mains que ces armes sont confiées. Voilà bien la coutume des tyrans : écraser l'innocent pour sortir d'embarras.

FAUST.

Conduis-moi près d'elle ; il faut qu'elle soit libre !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Songes-tu au danger que tu vas courir ? Tu le sais, dans cette même ville ta main a com-

mis un meurtre : les esprits vengeurs plangent sur la place où gît le cadavre : ils guettent le retour du meurtrier.

FAUST.

Ce sont encore de tes œuvres. Monstre, que la terre s'abîme sur toi et t'engloutisse ! Conduis-moi, te dis-je ; je saurai la délivrer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te conduirai, je ferai ce que je peux faire. Ecoute, je n'ai pas tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Je troublerai les sens de son geôlier ; empare-toi des clefs ; il n'y a qu'une main d'homme qui puisse délivrer Marguerite. Je ferai sentinelle, les chevaux enchantés seront prêts ; je vous enlèverai tous deux. Voilà ce que je peux faire.

FAUST.

Partons !

---

## LA NUIT EN PLEIN CHAMP

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, *galopant sur des chevaux noirs.*

FAUST.

Qui remue là, autour du lieu du supplice ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais ni ce qu'ils cuisent, ni ce qu'ils font.



FAUST.

Ils s'agitent de ci de là, se lèvent et se baissent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une troupe de sorciers.

FAUST.

Ils sèment et consacrent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Passons ! passons !

---

## UNE PRISON

FAUST. (*Il est devant une porte de fer ; il tient à la main un paquet de clefs et une lampe.*)

Un frisson d'horreur me saisit, je ne me souviens pas d'avoir rien éprouvé de pareil : toutes les douleurs de l'humanité semblent s'appesantir sur moi. Elle est là, derrière ces murailles humides, et son crime fut une douce erreur ? Je n'ose approcher davantage, je crains de rencontrer ses yeux ; avançons cependant ; chaque instant de retard et de peur ajoute à son supplice. (*Il porte sa main à la serrure. On entend chanter dans l'intérieur du cachot :*

Ma mère la catin  
 Qui m'a tuée ;  
 Mon père, le coquin  
 Qui m'a mangée ;  
 Ma petite sœur, la folle,  
 ▲ jeté mes os

Dans un lieu froid.  
 Là, je devins petit oiseau des bois,  
 Vole ! vole ! vole !

FAUST, *ouvrant la porte.*

Elle ne soupçonne pas que son bien-aimé l'écoute. J'entends le cliquetis des chaînes, le froissement de la paille. (*Il entre.*)

MARGUERITE, *se cachant dans son lit.*

Malheur ! malheur ! ils viennent. O mort ! que tu es amère !

FAUST, *doucement.*

Silence ! je viens te délivrer.

MARGUERITE, *se trainant vers lui.*

Si tu es homme, prends pitié de ma détresse.

FAUST.

Prends garde, tes cris vont réveiller la garde. (*Il prend les chaînes pour les détacher.*)

MARGUERITE.

Bourreau ! qui t'a donné ce pouvoir sur moi ? Tu viens me chercher, il n'est que minuit : demain, ne sera-ce pas assez tôt ? Prends pitié, laisse-moi vivre encore. (*Elle se lève.*) Je suis si jeune, si jeune ! et je dois déjà mourir ! J'étais belle autrefois, c'est ce qui a causé ma perte..... Mon bien-aimé était près de moi ; maintenant il m'a quittée... Ma couronne est arrachée, ses fleurs sont flétries et dispersées. Ne me touche donc pas si brusquement ! épargne-moi ! Que t'ai-je fait ? je ne t'ai jamais vu de ma vie. Ah ! ne sois pas insensible à mes pleurs !

FAUST.

Pourrai-je résister à ce douloureux spectacle ?

MARGUERITE.

Je suis en ta puissance, je le sais ; mais laisse-moi encore une fois allaiter mon enfant : toute la nuit, je l'ai serré contre mon sein. Ils me l'ont enlevé pour me désespérer, et ils disent maintenant que je l'ai tué. Ah ! il n'y a plus de joie pour moi dans la vie. Ils chantent des chansons sur moi ! Ces gens-là sont bien méchants ! C'est le refrain d'une vieille chanson. Qui leur a dit qu'elle s'applique à moi ?

FAUST, *se jetant à ses genoux.*

Ton amant est à tes pieds ; il vient détacher tes chaînes.

MARGUERITE, *s'agenouillant aussi.*

Oh ! prions les saints à genoux ! Vois-tu, au bas de ces degrés, derrière cette porte, ce sont les flammes bouillantes de l'enfer. Ecoute les pas du démon ; il menace ; entends ses effroyables grincements... Quel bruit il fait !

FAUST, *plus haut.*

Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE, *attentive.*

C'était la voix de mon ami. (*Elle se lève ; les chaînes tombent.*) Où est-il ? je l'ai entendu m'appeler. Je suis libre ! Personne ne me retiendra. Je veux voler dans ses bras, m'appuyer sur son cœur ! Il a appelé Marguerite ! il était à cette porte ! A travers les hurlements tumultueux des damnés, à travers les

rires farouches des démons, j'ai reconnu l'accent de cette voix si douce et si tendre.

FAUST.

C'est moi, c'est bien moi!

MARGUERITE.

C'est toi! oh! dis-le encore une fois. (*Elle le serre dans ses bras.*) C'est lui! oui, c'est lui! Plus de malheur, plus de prison, plus de chaînes! C'est toi! tu viens me sauver.... Je suis sauvée... Nous voici dans la rue où je te vis pour la première fois; voici le jardin où Marthe et moi nous t'attendions.

FAUST, *s'efforçant de l'entraîner.*

Viens, viens avec moi!

MARGUERITE.

Pourquoi te hâter? reste! reste!... J'aime tant à être où tu es! (*Elle le caresse.*)

FAUST.

Hâte-toi; un seul moment de retard peut nous coûter cher.

MARGUERITE.

Quoi! mon ami, tu ne sais plus m'embrasser, tu m'as quittée depuis si peu de temps, et déjà tu as oublié nos baisers? Mais pourquoi suis-je ainsi inquiète dans tes bras? Jadis, un seul mot de ta bouche, un seul regard de tes yeux m'ouvraient le ciel; tu m'embrassais alors comme si tu voulais m'étouffer. Oh! embrasse-moi encore! rends moi donc mes caresses. (*Elle l'embrasse.*) O Dieu! tes lèvres sont froides et muettes: qu'as-tu fait de ton amour? qui me l'a enlevé! (*Elle se détourne de lui.*)

FAUST.

Viens, suis-moi, du courage, ma bien-aimée! Ah! je t'aime avec ardeur; mais suis-moi, je t'en conjure, écoute ma seule prière.

MARGUERITE, *les yeux sur Faust.*

Est-ce bien toi? es-tu bien sûr d'être toi?

FAUST.

C'est moi! oui! viens! viens donc!

MARGUERITE.

Tu as détaché mes chaînes, tu me prends dans tes bras. Comment se fait-il que tu ne me repousses pas avec horreur? Mon ami, sais-tu bien qui tu délivres?

FAUST.

Viens, viens! déjà le jour commence à poindre.

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère, j'ai noyé mon enfant. Il était à toi comme à moi, cet enfant!... Mais c'est bien toi! je le crois à peine: donne-moi ta main!... N'est-ce pas un songe? Ta main si chère..... Ah! elle est humide! essuie ta main; il me semble qu'il y a du sang. Dieu! qu'as-tu fait? Cache cette épée, je t'en conjure.

FAUST.

Laisse là le passé; il est bien passé! Tu me fais mourir.

MARGUERITE

Non, tu dois demeurer après moi! Demain matin tu feras ainsi disposer nos tombes.

Ecoute : tu mettras ma mère à la meilleure place, mon frère tout près d'elle, moi un peu loin, sur le côté, mais cependant pas trop loin. Tu placeras mon enfant sur mon sein droit.. Personne ne reposera donc près de moi!... Reposer pour toujours à tes côtés serait un doux, un ineffable bonheur; mais je ne dois plus y prétendre. Quand je me serre contre toi, il me semble que tu me repousses, et cependant c'est bien toi; et tes regards sont si bons, si pleins de tendresse!

FAUST.

Puisque tu me reconnais, viens avec moi.

MARGUERITE.

Hors d'ici ?

FAUST.

En liberté!

MARGUERITE.

Dehors! c'est mon tombeau! la mort m'y attend. Si tu veux rester avec moi, allons à notre dernier asile, pas un pas plus loin... Mais tu veux partir, Henri! Si je pouvais te suivre.

FAUST.

Tu le peux si tu le veux, la porte est ouverte.

MARGUERITE.

Je n'ose pas sortir; je n'ai rien à espérer sur la terre; à quoi bon la fuite? Ils épient mon passage! Puis, il est si misérable de se voir réduite à mendier son pain, et encore avec une mauvaise conscience? C'est si triste,

l'exil! Et qui sait? ils me reprendraient encore!

FAUST.

Eh bien! je reste avec toi.

MARGUERITE.

Hâte-toi, hâte-toi! sauve ton pauvre enfant. Cours, suis le chemin le long du ruisseau, passe le pont, entre dans la forêt à gauche, au bord de l'étang, près de l'écluse, plonge vite, tu le retireras. Il remue encore, il se débat! Sauve-le, sauve-le!

FAUST.

Rappelle tes esprits! Un seul pas, et tu es libre!

MARGUERITE.

Encore si nous avons passé la montagne. Ma mère est là, assise sur une pierre; elle branle la tête; elle ne me reconnaît pas, elle ne me fait pas de signes; elle paraît abattue, elle a dormi longtemps, elle ne se réveillera plus! Jadis elle dormait quand nous veillions, dans notre bonheur!... C'était le bon temps alors!

FAUST.

Si mes larmes, si mes prières sont inutiles je t'entraînerai de force.

MARGUERITE.

Laisse-moi, je ne souffrirai pas de violence. Quoi! tu me serres pour m'étouffer? Je ne veux pas! je ne veux pas! Je n'ai que trop fait pour te plaire!

FAUST.

Le jour paraît. Mon amie! ma bien-aimée!

## MARGUERITE.

Le jour! oui, le jour paraît; j'aperçois ses rayons pour la dernière fois : il devait éclairer mon jour de noces. Ne dis à personne que Marguerite t'avait reçu si matin! Adieu, ma couronne! c'en est fait de toi; nous nous reverrons, mais non pas dans une fête. Déjà la foule s'assemble, se presse en silence : la place, les rues ne peuvent la contenir; la cloche sonne, le signal est donné. Ils me saisissent, ils me lient, ils me hissent sur l'échafaud. Déjà la hache est levée sur ma tête; chacun sent le coup qui va me frapper!

## FAUST.

Oh! maudit soit le jour où je suis né!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *se montrant à la porte.*

Hâtez-vous, ou vous êtes perdus. Pourquoi ces terreurs, ces hésitations, ces bavardages inutiles? Mes chevaux hennissent, l'aurore paraît.

MARGUERITE, *dans la plus grande agitation.*

Quel est celui qui s'élève ainsi de la terre? C'est lui, lui! chasse-le vite! Que vient-il faire dans le saint lieu?... Il veut me prendre.

## FAUST.

Tu vivras, il le faut!

## MARGUERITE.

Justice de Dieu, je me livre à toi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens, suis-moi, ou je vous abandonne tous deux sous la hache.



MARGUERITE.

O mon père, je suis à toi, sauve-moi! Anges, puissances célestes, rangez-vous autour de moi pour me défendre!... Henri, tu me fais horreur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est jugée.

VOIX D'EN HAUT.

Elle est sauvée!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Viens avec moi. (*Il disparaît avec Faust.*)

VOIX DU FOND, s'affaiblissant par degrés.

Henri! Henri!

## NOTE DES ÉDITEURS

---

Depuis la fondation de la *Bibliothèque nationale*, six ans bientôt, nous avons été sollicités de toutes parts de faire figurer en première ligne dans notre collection le *Faust* de Goethe, popularisé depuis longtemps chez nous par des traductions nombreuses et estimées, par la peinture, par le théâtre. Nous nous rendons aujourd'hui à ces désirs réitérés.

On sait que l'œuvre immense du poète de Weimar se compose de deux drames étranges ; mais la clarté française n'ayant pu jusqu'ici s'accommoder du second *Faust*, il nous incombait le devoir de nous en tenir au premier.

Nous n'ignorons pas, nous en avons fait l'expérience, les difficultés sans nombre semées sur les pas incertains des littérateurs dévoués qui osent entreprendre de faire passer dans une langue étrangère les œuvres de génie destinées à devenir le domaine de tous. Mais ces difficultés ne pouvaient nous arrêter, bien qu'elles fussent plus gran-

des encore vis-à-vis du chef-d'œuvre fantastique de Goethe. Une fois décidés à le publier, il ne nous restait plus qu'un parti raisonnable à prendre : celui de nous adresser à notre vaillant ami, le docteur Jacobus Rodleinmann, dont les secours désintéressés nous avaient été déjà si précieux à l'occasion de *Werther* et des *Brigands* (1). Cette fois, il y eut hésitation :

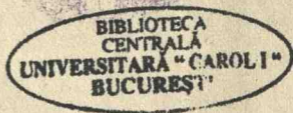
« A quoi bon, nous disait notre ami, refaire ce qui a été bien fait chez vous ? Croyez-vous donc que je puisse réussir mieux que Stapfer, Sainte-Aulaire, Gérard de Nerval, Cavaignac, Margueri, Blaze, de Lespine, Porchat et d'autres encore, sans compter vos dramaturges ? Croyez-vous qu'un pauvre Allemand mal en garde contre les pièges de votre belle langue française puisse donner satisfaction aux légitimes exigences de vos lecteurs ? »

Nous insistâmes, mais nous eûmes à subir d'autres objections : « Je veux bien, nous écrivait au dernier moment le docteur, essayer de vous donner un *Faust* acceptable ; avec l'aide de mes devanciers et ma part de travail, je pourrais encore me tirer de la Prose ; mais je n'ai jamais réussi — et c'est bien naturel — à faire des vers français comme vous l'entendez. Or, le dialogue est

(1) Tomes XXXII et CV de la *Bibliothèque nationale*.

souvent interrompu par des chants que je vous avoue n'être pas de force à mettre en rimes françaises... Laissez-moi emprunter à Stapfer tout ce qui, dans cette forme, m'a paru satisfaisant ; quant au reste, je cadencerais, mais je ne rimerai pas, ou je traduirai en vile prose. A ces conditions, je suis votre homme ; sinon, non. »

Malgré la bizarrerie de la proposition, nous l'avons acceptée, et nous espérons que le public ne sera pas plus sévère cette fois qu'il ne l'a été dans des circonstances analogues. Le succès persistant des œuvres étrangères qui figurent dans notre modeste collection nous donne bon espoir.



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
FAUST.....	3
Prologue sur le théâtre.....	5
Prologue dans le ciel.....	11
LA TRAGÉDIE. Première partie.....	15
Seconde partie.....	99
Note des éditeurs.....	187

---